

Carte ethnographique serbe avec les limites
méridionales

DE LA VIEILLE SERBIE

ET CELLES

DE LA SERBIE DU TSAR DOUCHAN

Ancienne édition des étudiants de l' Université de Belgrade

revue et corrigée

par

Milan J. Andonovitch

Professeur de l' Université

Accompagnée d' un texte explicatif concernant la Question de la
Péninsule Balcanique et spécialement

LA QUESTION ET LES PRÉTENTIONS DES SERBES

PRIX 6 FRANCS

BELGRADE

Mita Staïtch, libraire de la Cour

1903

IX E 1017

Carte ethnographique serbe avec les limites
méridionales

DE LA VIEILLE SERBIE

ET CELLES

DE LA SERBIE DU TSAR DOUCHAN

Ancienne édition des étudiants de l' Université de Belgrade

revue et corrigée

par

Milan J. Andonovitch

Professeur de l' Université

Accompagnée d' un texte explicatif concernant la Question de la
Péninsule Balcanique et spécialement

LA QUESTION ET LES PRÉTENTIONS DES SERBES

PRIX 6 FRANCS

BELGRADE

Mita Staïtch, Libraire de la Cour

1903

БИБЛИОТЕКА
ГРАЂЕВИНСКОГ ФАКУЛТЕТА
Инвентар Бр. 29801

BELGRADE
Imprimerie Bojovitch et Mitchitch
1903



Table des matières

	Pages
<i>Avant - propos</i>	3—4
I. Géographie de la péninsule balcanique	
1. Position	5
2. Côtes	5
3. Relief	6
4. Cours d' eau	7
5. Climat	8
6. Division politique actuelle	9
II. Ethnographie de la péninsule	
1. Peuples dans le passé de la péninsule	10
2. Peuples actuellement dans la péninsule	13
III. Partie contestée de la péninsule	
1. Qu'est-ce que la Macédoine?	21
2. Position des Serbes	23
3. Prétentions des Albanais, des Grecs, des Bulgares et les Grandes Puissances	25
IV. Patrie des Serbes	
1. La Serbie á travers l'histoire	52
2. Les dénominations de „nouvelle“ et de „vieille“ Serbie	74
V. Conclusion	
1. A propos de la solution de la Question balcanique	76
2. La péninsule des Balcans aux peuples balcaniques. —	85
La Serbie aux Serbes	85
Explication de la Carte ethnographique serbe	85
a) Les limites méridionales de la „vieille“ Serbie	85
b) Les limites de la Serbie du tsar Douchan	85
c) Les limites méridionales des prétentions serbes	85

Corrections
Nris

AVANT-PROPOS

La fameuse Question d' Orient n' a pas été depuis longtemps agitée comme elle l' est de nos jours. Pendant que les victimes humaines tombaient dans les pays balcaniques, ou pour mieux dire, tandis, que dans la partie de la péninsule balcanique occupée par les Turcs, *le sang des Serbes coulait à flots*, — l' Europe civilisée était occupée en Chine, en Afrique et ailleurs! . . . Peut-être, cela valait-il mieux, puisque elle n' a jamais voulu sincèrement aider ni laisser librement agir les peuples balcaniques. Mais, depuis que le représentant de la Russie, Ctcherbina, a été tué à Mitrovitsa serbe par des Albanais sanguinaires, — on commence en Europe à regarder autrement les affaires de la péninsule. Il était temps, car ces affaires traînent depuis des siècles. Ajour d' hui la presse européenne s' en occupe davantage et il se trouve même quelques publicistes qui s' efforcent d' exposer fidèlement les faits. Mais, il y a tant de choses qu' un étranger ne peut bien connaître d' un seul coup et qu' il dénature, souvent sans le vouloir. A plus forte raison, restera-t-il loin de la vérité, s' il y met de la mauvaise volonté*) ou s' il aborde son étude dans un esprit d' hostilité.

C' est ce qui a motivé cette courte mais véridique publication: destinée à montrer la vraie situation de la péninsule et surtout à exposer la Question des Serbes, qui est le coeur de la Question balcanique et, par conséquent, de celle d' Orient. D' autant plus que jamais la Question d' Orient ne sera résolue tant que les Serbes ne seront pas devenus libres et que leur patrie n' aura pas été constituée en un Etat d' après l' ethnographie, l' histoire, les traditions, la langue, les moeurs, la religion, les désirs du peuple serbe, en un mot: d' après les principes du Droit international ou d' après les principes sur lesquels reposent les Etats civilisés en Europe. Il faut donc, *avant tout, satisfaire les Serbes*: si en Europe on désire la paix et la justice; il faut, que chaque peuple se gouverne lui-même, pour devenir sincèrement ami des autres et étendre les liens internationaux au profit de l' humanité et de la vraie civilisation.

Au nombre de plus de 8 millions, *les Serbes ne demandent que leur pays, leur Serbie* où ils se sont installés depuis le 7-ème siècle et *pour laquelle ils ont versé leur sang pendant des siècles; plus qu' aucun autre peuple* ne l' a fait pour

*) Comme l' a fait ces jours-ci M. Jaguitch, professeur à l' Université de Vienne (dans „Neue Freie Presse“ et quelques autres, qui ne méritent même pas d' être nommés.

sa patrie. Les Serbes ne demandent qu' à être libres chez eux et à voir la barbarie disparaître des pays balcaniques.

Cette carte représente l'extension ethnographique des Serbes et leur patrie, aussi bien la patrie déjà libre et indépendante que celle qui se trouve encore sous le joug de l'étranger. Elle est accompagnée d'un texte succinct sur la Question de la péninsule et spécialement sur celle des Serbes. En même temps on y donne des notions exactes sur les Serbes et les autres peuples des Balcans, ainsi qu'une solution naturelle de la Question d'Orient, dans la mesure où cette Question se rapporte à la péninsule balcanique.

I. Géographie de la péninsule balcanique

Cette péninsule occupe une superficie de près de 500.000 km. carrés. Elle est deux fois plus grande que la péninsule italique (Italie: 286. 589 km.) et, en Europe vient après celle de Scandinavie (776.000 km.) et celle d'Ibérie (584.000 km.).

La Roumanie se trouvant à gauche du Danube, *n' a rien de commun* avec les pays balcaniques (sinon presque les mêmes calamités dans le passé pendant des siècles) et elle *n' a rien à y chercher*. Mais comme il y a des auteurs, qui veulent à tout prix l' y pousser, alors: avec ce pays la péninsule aurait une superficie de 577.401 km. carrés.

1). *Position*. La péninsule balcanique se trouve au sud-est de l' Europe, elle est la plus orientale des péninsules que baigne la Méditerranée, et elle doit son nom — depuis un siècle — à l' un des systèmes montagneux, qui se développent à sa surface. Cette péninsule s'étend entre le 36°30' et le 45°30' de latitude nord; le 14°26' et le 29°9' (Gr.) de longitude est.

Elle est délimitée au nord par le Danube depuis son embouchure dans la mer Noire jusqu' à Belgrade; depuis Belgrade par la Save jusqu' à l' embouchure de son affluent la Culpa (près d' Essek) et par celle-ci jusqu' à sa source, ensuite par une ligne droite de 30 km. jusqu' à Fiume sur Adriatique. La péninsule est délimitée à l' est par la mer Noire; au sud-est par le Bosphore, la mer de Marmara le détroit des Dardanelles et la mer Egée qui la séparent du continent asiatique; à l' ouest la mer Jonienne et l' Adriatique complètent sa ceinture maritime.

2). *Côtes*. En suivant les bords de la péninsule, nous verrons facilement qu'aucun littoral méditerranéen n' est aussi découpé. Ainsi partant de la mer Noire où le Danube se jette par les trois bouches de Kilia, Sulina et Saint-Georges, et laissant de côté les marécages de la Dobroudja (qui appartiennent à la Roumanie), nous trouvons sur les côtes montagneuses de la Bulgarie le port de Varna et sur celles de la Roumélie Orientale, le port de Bourgas, puis par les pentes de la Strandja, nous nous approchons du Bosphore qui relie la mer Noire avec celle de Marmara. Mais le détroit du Bosphore, sur sa longueur de 27 km., forme une série de bassins séparés, dont les rives, dans un magnifique panorama, nous montrent des villes, des palais, des villages et surtout, Constantinople. C' est la capitale de la Turquie, depuis 1453, et comme telle elle a joué le principal rôle dans la destinée des peuples des Balkans. A 9 km. de Constan-

tinople se trouve la cité de San-Stefano, connue par le traité russo-turc de 1878. La mer de Marmara communique avec la mer Egeé par le détroit long et resserré des Dardanelles, qui souvent laisse la rive d'Europe et celle d'Asie, en cet endroit, se regarder à moins de 2. km. de distance. Aussi, en cet endroit, le passage d'Asie en Europe est — il très facile. C'est à Gallipoli que les Turcs — Ottomans ont pris pied sur notre terre d'Europe. Les Dardanelles nous ouvrent la mer Egeé, le centre de la vie hellénique, que nous borderons par le de Saros, l'embouchure de la Maritsa et celui de la Mesta jusqu'au golfe d'Orfano (où se jette la Strouma, après avoir traversé le lac Tachyno), qui avec celui de Salonique découpent la presque île de Chalcidique envoyant au sud ses trois longs promontoires de Hagion — Horos, de Longos et de Kasandra. C'est dans l'Hagion — Horos que se trouve le mont Athos (2.066 m.), dite „Montagne Sainte“, avec ses nombreux monastères, dont les plus célèbres ont été fondés ou dotés par des souverains serbes; actuellement, les moines y forment une espèce de république sous la suzeraineté du sultan.

Le golfe de Salonique, qui porte le nom de la principale ville de l'Orient d'Europe après Constantinople, reçoit les rivières du Vardar, de la Bistritsa et de la Salambria; avec celle-ci nous sommes déjà sur le territoire grec. En suivant vite le littoral de ce pays classique, baigné par la mer Egeé et celle de Jonienne, ne mentionnons que l'embouchure de l'Aspros-Potamos, et le golfe d'Arta qui sépare la Grèce de l'Épire, que nous devons longer pour atteindre bientôt l'Albanie, dont les côtes présentent quelques embouchures de fleuves et de nombreuses dantelures du littoral. Par la mer Jonienne nous entrons dans l'Adriatique, mer des Serbes par excellence. Elle reçoit le Drim qui sépare l'Albanie des pays serbes. Nous rencontrons ensuite la Boïana, où commence le Monténégro qui est baigné par la mer sur une étendue de près de 48 km., et y possède les ports de Dulcigno (Olcinium) et de Bar (Antivari). Puis, vient le littoral de la Dalmatie qui est de plus en plus découpé avec le golfe de Cattaro, l'ancienne république de Raguse etc. jusqu'à la montagne de Vélébite qui la sépare de la Croatie. De là nous longeons la mer jusqu'au golfe de Fiume, puis jusqu'à celui de Trieste, fermant la presque île d'Istrie.

En finissant, rappelons que tout le long du littoral des pays serbo-croates, depuis les bouches de Cattaro jusqu'au golfe de Trieste, est aujourd'hui gouverné par l'Autriche-Hongrie. La péninsule Balcanique est flanquée de plusieurs groupes d'îles, qui appartiennent à la Turquie, au royaume de Grèce, ou à l'Autriche-Hongrie. Si l'on ne tient compte que des principales échancrures, le développement total des côtes comprendrait un peu plus de 5000 k. m.

3). *Relief.* La péninsule est une des régions les plus montagneuses du globe. L'enchevêtrement de ses montagnes en rend la connaissance très difficile. Cependant, elles forment la transition entre les systèmes montagneux de l'Europe et ceux de l'Asie: au nord-ouest, elles se relient aux Alpes orientales; au sud-est, les détroits du Bosphore et des Dardanelles les séparent des montagnes d'Asie-Mineure. Aussi, en général, peut-on dire que les systèmes occidentaux, roches de la série crétacée, vont presque parallèlement à la mer Adriatique vers le sud-est, tandis que les autres, roches granitiques et schistes cristallins, forment des chaînes perpendiculaires pour aboutir soit à la mer Noire, soit à la mer Egée.

Les montagnes des systèmes *occidentaux* ne sont que le prolongement des Alpes orientales, qui sous le nom d'Alpes Carniques, vers la source de la Save (près de Trieste), se divisent *en deux chaînes*: l'une qui va tout droit vers l'est entre les affluents de la Save et du Danube, remplissant la Croatie, la Slavonie (Esclavonie) et se terminant en Sirmie (ou Srem) par la Frouchka-Gora, — tous ces pays sont habités par les Serbes et maintenant gouvernés par l'Autriche-Hongrie, ainsi que le Banat et la Batchka, bordés à l'est par les Karpathes ou Alpes de

Transylvanie; l' *autre*, qui va vers le sud et qui commence sous le nom d' Alpes Juliennes et Dinariques, longeant la mer Adriatique, couvre l' Istrie (Ouchka m. maggiore 1.394 mètres), la Croatie et la Dalmatie (Snéjénik, 1.750 m., grande et petite Kapéla, 1.530 m., Pliéchevitsa 1.650 m., Dinar, 1.801 m., Vélébite, 1.850 m.), la Bosnie et l' Herzégovine (Cosara, 1.000 m., Vlachitch, 1.400 m., Zets, 1.900 m.; autour de Saraïevo: Treskavitsa, 2.200 m., Biélachnitsa, 2.000 m., Yahorina, 1.800 m., Roumanie, 1.000 m.), l' ouest du royaume de Serbie (Yavor, 1.700 m. et Golia 1.800 m., d' où partent plusieurs chaînes avec des sommets dépassant 1.000 m., tels que Zlatibor, Roudnik, Povlien, etc.) et qui se rattache au massif du Monténégro (Kom 2.300 m., Dormitor 2.528 m.), puis, par la „Vieille“ Serbie, l' Albanie et l' Epire, finit en Grecè (Taygète 2.400 m.).

Les montagnes des systemès *orientaux* ont leur massif dans les Balcans (dont le nom en turc signifie „chaînes de montagnes escarpées“, et d' où vient le nom de la péninsule), qui, longeant le Danube depuis le cap d' Eminech, sur la mer Noire, traversent la Bulgarie et la Roumèlie (le milieu le plus élevé, le point culminant des Balcans, est le Jumruk-tchal, 2.375 m.); considéré comme infranchissable pour les armées. Les Russes en 1829 et en 1877 ont réussi à le franchir et à pénétrer jusqu' à Andrinopole; on y compte 18 passes très élevées entre la mer Noire et la frontière serbe, telles que celle de Rosalita, 1.930 m. et celle, fameuse depuis la guerre russo-turque en 1877, de Chipka, 1.210 m.), pour toucher l' est de la Serbie (sous le nom de Stara Planina, 2.180 m.), entre le Timok et la Morava (Sto, 1.100 m., Deli-Yovan, 1.140 m., Lissats, 1.320 m.; Malinik, 1.500 m., et parmi les plus élevées Rtagne, 1.560 m., le plateau de Souha 1.980 m., et surtout, vers le sud, Copaonik, 2.100 m.), et disparaître vers le sud dans le reste du continent balcanique (en „Vieille“ Serbie: le Tchar-Dagh (en turc) ou Char-Planina (en serbe), énorme massif qui renferme le sommet de Lioubotine 2.500 m., en Macédoine: Nidje' 2.500 m., Peristère 2.400 m. etc. jusque dans la Roumèlie: Rilo 2.750 m., Périm 2.700 m. et les Rodopes 2.200 m., en Bulgarie: le Rilo 2.930 m., et en Grèce, vers le système du Pinde, avec l' Olympe, — la montagne la plus élevée de la péninsule — 2.972 m. et le Parnasse 2.495 m.).

4). *Cours d' eau*. D' après la disposition les montagnes, les fleuves de la péninsule se jettent dans quatre mers. Mais les seuls cours d' eau navigables sont le Danube et son affluent la Save.

Parmi les tributaires de *la mer Noire* se trouvent le Danube (2.800 km.), donc, après le Volga (3.800 km.), le plus grand fleuve d' Europe, qui prend sa source dans la Forêt Noire, arrose le sud de l' Allemagne, l' Autriche-Hongrie, sépare la Serbie de la Hongrie et de la Roumanie, la Roumanie de la Bulgarie et sur une certaine étendue de frontière de la Russie, et se jette dans la mer Noire par un delta dont les trois branches principales sont celles de Kilia, de Sulina et de Saint-George. Le Danube draine le versant septentrional de la Bosnie et du royaume actuel de Serbie, ainsi que les pentes des Balcans et reçoit des affluents des deux côtés. Sur la rive droite signalons parmi les principaux: la Drave (qui se jette près d' Ossek ou Eszek, en A.-Hongrie), la Save (qui, après avoir reçu sur sa droite la Kulpa, l' Una, le Vrbas, la Bosna, la Drina et la Koloubara, — se jette devant Belgrade), la Morava (la plus grande rivière qui traverse le royaume de Serbie, en recevant de nombreux affluents qui parcourent le pays dans tous les sens, se jette près de Doubravitsa et de Sémendria), la Mlava (se jette près de Jagoubitsa dans le royaume de Serbie), le Pek (près de Gradichté, en Serbie), la Poretchka (près de Milanovats inférieur, en Serbie), le Timok (qui sépare en partie le royaume de Serbie de la Bulgarie), puis l' Isker, l' Osma, la Yantra (toutes les trois en Bulgarie). La Kamtchik (en Bulgarie) se jette aussi dans la mer Noire.

Parmi les tributaires de *la mer Egée* se trouvent: la Maritsa (fleuve cen-

tral de la Roumélie qui a son embouchure près d' Enos); puis la Mesta (près de Tassos), la Strouma (traversant le lac de Tahino se jette dans le golfe d'Orfano) le Vardar (venant de Char Planina) et la Bistritsa qui se jettent dans le golfe de Salonique; tous ils arrosent la „Vieille“ Serbie et la Macédoine. La Salambrie, en Grèce, se jette aussi dans le golfe de Salonique.

Parmi les tributaires de *la mer Jonienne*: le Roupia (Morée), l' Aspropotamos ou Bistritsa (Acarnanie et Etoile), le Voïoussa (Epire).

Parmi les tributaires de *la mer Adriatique*: le Devol (descendant de Macédoine et d' Albanie), le Drin (réunion des deux rivières du même nom, touchant la „Vieille“ Serbie et l' Albanie, jetant une partie de ses eaux dans la Boïana, par où fuit le lac d' Ochride, lac qui reçoit la Moratcha (avec son affluent la Zeta), la plus grande rivière du Monténégro), la Néretva (=Naro, Narenta; en Herzégovine); enfin la Tsetina, la Krka et la Zragna (appartenant à la Dalmatie).

La péninsule possède aussi plusieurs lacs; parmi les principaux ceux de Scutari (au sud du Monténégro), d' Ochride, de Prespa de quelques autres.

5). *Climat*. Les pays balcaniques jouissent, en général, d' un climat tempéré. Cependant, on peut dire que la climatologie de ces pays est surtout déterminée par les massifs qui forment la ligne de séparation des eaux.

Par conséquent, *la côte de l' Adriatique* inclinée vers le sud-ouest, subit le courant chaud et humide du sud, et elle est protégée contre les froids du nord. Aussi, du côté de l' Adriatique, l' hiver est-il doux, grâce au *sirocco* qui apporte la chaleur du Sahara; il y neige rarement et pendant quelques heures au plus. Après des pluies printanières (fin d' avril ou première moitié de mai) vient un été sec et très chaud, qui dure pendant cinq mois. Ensuite, l' automne qui, après une durée de deux mois (octobre-novembre) fait place à l' hiver. Mais, outre le vent de la mer, il y en a un autre qui souffle surtout en hiver et qui suvent dure pendant quelques jours; c'est la *bora*, qui vient du nord-est et qui ravage surtout la partie est de l' Adriatique, où le climat est plutôt continental, c'est-à-dire où l' hiver est relativement plus froid et l' été plus chaud.

La côte de la mer Noire, étant penchée presque tout entière vers le nord-est, est exposée aux vents froids et secs du nord-est, d'autant plus que les montagnes du sud arrêtent les vents tièdes du sud. C'est pourquoi le climat y est plus froid que du côté de l' Adriatique, sous la même latitude. L' hiver est plus rigoureux et plus long; le froid y dépasse même — 20°C. Il neige beaucoup, de novembre à mars; le Danube gèle presque régulièrement chaque année. En été la chaleur est grande, et les pluies sont abondantes, surtout au printemps et en automne; la grêle n'est pas rare. En hiver un vent violent la *kochava*, qui souffle de l' est, dure des semaines entières; le plus froid est celui dit *madjarats* venant du nord, et le plus chaud celui qui au printemps vient du sud.

Du côté de la mer Egée le climat se rapproche du climat maritime: la chaleur estivale est tempérée par la mer; l' hiver n' y est pas froid; il neige mais peu de temps et les vents chauds du sud provoquent toujours la fonte rapide de la neige.

Dans *l' intérieur de la péninsule*, surtout autour du Tchar-Dagh, le climat est continental: en hiver très froid, en été très chaud. Cependant, le climat est supportable; malheureusement, il est malsain par endroits: sur les rives de la Save, de la Drina et du Danube, ainsi que près de la Néretva, du lac de Scutari et vers l' embouchure du Vardar.

Mais, vers le nord, près de Belgrade, *dans le roy. actuel de Serbie*, quoi que celui-ci soit un pays continental, le climat est plus agréable. L' automne y est la plus belle saison. Ainsi, la température moyenne annuelle ne dépasse pas 10.8°C, et la moy. mensuelle en janvier: — 1.6°C, puis elle remonte jus qu' à 22.2°C, en juillet, pour retomber en décembre à 0.7°C. On peut dire encore que

la moyenne en hiver est de: — 0.2°C, en printemps de 11.2°C, en été de 20.8°C, en automne, de 11.5°C. Le blé mûrit en juin-juillet, le maïs et la vigne en septembre-octobre. — Au point de vue de la pluie, la moyenne est ainsi répartie:

au printemps	il pleut pendant	39.4 jours,	152.6 mm.
en été	„ „	29.6 jours,	29.6 mm.
en automne	„ „	27.6 jours,	168.5 mm.
en hiver	„ „	32.6 jours,	131.9 mm.

6). *Division politique actuelle.* A l'exposé qui précède, il convient d'ajouter un court tableau de la division politique actuelle. En allant du nord-ouest vers le sud, on trouve du côté de l'Adriatique: la *Croatie*, la *Dalmatie*, le *Monténégro*, la „*Vieille*“ — *Serbie*, l'*Albanie*, (avec l'*Epire*), puis la *Grèce*, du côté opposé: la *Macédoine* avec le reste de la *Turquie* orientale, puis la *Roumélie* et la *Bulgarie*, baignées par la mer Noire (et la *Dobroudja* du côté de la Roumanie). Mais séparées de la mer et au nord de la péninsule on trouve: d'un côté, à l'ouest, la *Bosnie* avec l'*Herzégovine*, et plus à l'est la partie délivrée des pays serbes qui forment le *royaume actuel de Serbie*, qui a une superficie de 48.302.6 km. carrés.



II. Ethnographie de la péninsule balcanique

D'après le Droit international, ou, d'après le droit qui règne dans et parmi les États les plus civilisés : chaque peuple a le droit de vivre, et les plus forts doivent tenir compte des plus petits qui ont des conditions de vie.

C'est la vérité la plus claire et la plus juste que l'esprit civilisé ait atteinte après tant de siècles de luttes de toute espèce. Ce gain des temps modernes, consacré par l'histoire et par des victimes innombrables, dépend aujourd'hui et demain surtout des personnes les plus civilisées des tous les pays, notamment de ceux qui rentrent dans la communauté internationale et dont la justesse d'action projette son écho bien loin.

Voilà pourquoi, avant de toucher la Question des peuples balcaniques ou surtout celle des Serbes, nous devons d'abord faire connaître dans un court exposé les peuples qui occupent la péninsule. Nous les étudierons dans le passé, puis dans le présent.

1). *Les peuples dans le passé de la péninsule.* Il ne reste rien ou presque rien de la population autochtone de la péninsule. Les peuples qui l'habitent actuellement y sont tous venus par immigration.

Les plus anciens habitants de la péninsule balcanique, d'origine légendaire, sont les *Pélasges*, qui finirent par se perdre parmi les premiers Aryas arrivés. Vers l'an 2000 avant notre ère, apparaissent au nord de la péninsule les *Thraces* et les *Illyriens*, et vers l'an 1500 avant notre ère, au sud de la péninsule, les *Hellènes*. Ces trois peuples sont les premiers immigrants de la grande famille aryenne. Mais, pour nous rendre compte des passages de nos ancêtres, les Aryas européens, rappelons — nous que, vers l'an 2000 avant notre ère, ils se sont divisés en trois groupes :

Un groupe se composait des populations qui furent dans l'antiquité connues sous le nom de *Thraces*, d'*Illyriens* et de *Ligures*. Ce fut ce groupe qui le premier s'avança vers le sud. Tandis que les Thraces et les Illyriens pénétraient dans la péninsule balcanique les Ligures entraient en Italie, dans la région appelée plus tard Gaule et dans la péninsule hispanique.

Un autre groupe était constitué par les ancêtres des Grecs ou *Hellènes*, par les ancêtres des peuples qu'on est convenu d'appeler Italiotes et qui se divisèrent plus tard en Ombriens, Osques et Latins, et par les ancêtres des

Celtes. Ce groupe paraît être resté tout entier dans la vallée du haut et du moyen Danube jusqu' au XV-e ou XIV-e siècle avant notre ère.

Le dernier groupe, qui apparaît bien plus tard sur la scène d' Europe est composé des Germains et des Slaves.

D' une façon générale, on peut affirmer: qu' avant l' arrivée des Romains sur la péninsule balcanique, celle-ci était partagée par les Illyriens, les Thraces et les Hellènes. Le sud était occupé par les Hellènes; le reste, beaucoup plus grand, par les Illyriens à l' ouest et par les Thraces à l' est. Aussi, peut-on dire que la Morava et le Vardar séparaient les Thraces des Illyriens, et des Hellènes du sud.

Les Thraces et les Illyriens comprenaient de nombreuses tribus très clairsemées dans la péninsule, tandis que les Hellènes, quoique divisés aussi, formaient une masse compacte dans le sud. C' est pourquoi les premiers ne purent jamais résister longtemps, et repousser les envahisseurs. Aussi, les belliqueux Celtes les refoulèrent-ils fortement entre 300 et 251 avant J. C., les Thraces de la Morava s' établissent entre la mer Noire et le bas Danube, tandis que les Illyriens de Néretva descendent vers le sud et même jusqu' à la Strouma. Les Celtes auraient donné son nom de *Singidunum* à la ville qui est maintenant la capitale de la Serbie *Belgrade*. Leur immense empire ne tarda pas à s' écrouler, ils abandonnèrent la péninsule sous les poussées des Germains et des Romains. Alexandre le Grand (356—323 avant J. C.) fut le premier roi de la péninsule qui conçut le projet d' une monarchie universelle, et réussit à faire entrer toute la péninsule dans son vaste, mais éphémère empire. Les Romains furent les premiers qui, au bout d' un siècle et demi de luttes, d' efforts et de prudence, rattachèrent l' Orient à l' Occident, au commencement de notre ère. Sans nous arrêter sur leur époque, rappelons-nous qu' avec les Goths, les invasions des Barbares devinrent de plus en plus fréquentes traversant la péninsule au II-e et III-e siècles de notre ère. Le dernier empereur, Théodose I-er le Grand (379—395), qui régna sur tout l' Empire romain, meurt après l' avoir partagé entre ses deux fils, donnant l' Orient à Arcadius, et l' Occident à Honorius. Notons tout de suite ici que l' Empire d' Orient ou byzantin ne conserva pas non plus son unité politique mais seulement celle de religion: ses populations, après avoir passé du paganisme au christianisme, s' attachèrent au rite grec ou orthodoxe, lorsque éclata au IX-e siècle le schisme entre le pape de Rome et le patriarche de Constantinople.

La grande migration des Slaves et, par conséquent des Serbes, nous apparaît comme étant la dernière invasion des Barbares. Il ne faut pas croire d' ailleurs à une seule migration, mais à plusieurs qui ont commencé peut-être dès les premières années de notre ère, et seulement signalées par certains historiens sous des noms qui ne répondent pas strictement au nom slave. Il est incontestable que les Slaves, malgré toutes les invasions germaniques, gothiques et celles des nomades ouralo-altaïques qu' ils ont subies, se déplaçaient difficilement. Mais, au fur et à mesure que les Germains s' infiltraient dans l' Empire romain, ces Slaves occupaient les places abandonnées par eux, et gagnant, de cette manière, du terrain ils finirent par traverser le Danube (venant de la vaste plaine comprise entre la mer du Nord et la mer Caspienne, à l' est du Rhin et au nord du bas Danube).

Ainsi, vers le milieu du III-e siècle, les Goths et leurs alliés laissent les bords de la Baltique aux Slaves. Les empereurs romains, toujours portés à l' absorption graduelle des autres peuples, se mettaient en contact avec les Barbares amis, pour mieux défendre l' entrée de l' Empire contre les invasions ennemies. De cette façon, en réalité, les provinces frontalières se peuplaient d' ennemis secrets, quoique favorisés par les empereurs. „Les empereurs, dit Durny (Histoire des Romains, t. VI, p. 553), croyaient leur empire éternel, ils pensaient avoir le temps de romaniser ces colons étrangers, et ce sont les barbares qui,



de l'Escaut à la Save, ont germanisé la zone de colonisation qu'on leur cédait et qui ont peuplé de Slaves la péninsule des Balcons“.

Depuis le commencement de notre ère, les *Slaves* sont signalés comme colons romains, et dès le II-e siècle ils tournent leurs efforts vers le centre de l'Europe et contre la péninsule balcanique, de sorte qu'on les y trouve davantage à partir du III-e siècle. Mais les *Ostrogoths* établis au nord de la mer Noire vers 350, attaquent de ce côté les Slaves, qui tombent sous leur domination, pour n'y rester que peu de temps, car les *Huns* s'approchaient. Les Germains envahissaient de plus en plus l'Empire romain, cette fois en fugitifs, reculant devant les Huns, de la race ouralo-altaïque. Sur la promesse des Goths de se soumettre et de servir aux frontières, l'empereur Valens, qui régnait en Orient, les laisse passer le Danube (en 376). Mais les Goths ne tardèrent pas à ravager le pays et à s'avancer jusqu'à Constantinople. Pendant ce temps, les Huns, roulant tout avec eux, s'approchent de la mer Noire, et bientôt les Ostrogoths et les Slaves de ce côté-là tombent sous leur joug vers 384. L'approche des Huns annonçait la perturbation et le changement que l'Europe tout entière devait subir. Les Germains et les Slaves reculèrent de plus en plus devant les Huns. Après la division de l'Empire romain, lors de la mort de Théodose, le 17 janvier 396, les Goths, ne tardèrent pas à ravager de nouveau la péninsule; les *Wisigoths*, sous Alaric, traversèrent surtout l'ouest et le sud de la péninsule jusqu'à leur départ pour l'Italie, en 402. Mais les Huns, un moment arrêtés au bord du Dniester, avançaient vers le Danube. Et une fois bien groupés autour d'Attila, avec les peuples vaincus par lui, ils passèrent le Danube, et de 441 jusqu'à 447, ravagèrent et dévastèrent la péninsule, passant partout en maîtres. Théodose II s'engage à payer un tribut et leur cède la rive droite du Danube, de Belgrade à Niche. Après avoir bien confirmé par ses actes les paroles qu'on lui attribue: „Où mon cheval a passé, l'herbe ne repousse pas“, Attila quitte l'orient et se dirige vers l'occident. Après sa mort en Pannonie, en 453, son empire se démembra. Lorsque son fils perdit la bataille livrée 454, auprès de la Netad en Pannonie, les peuples germaniques et slaves reconquirent leur indépendance, comme les Gépides en Dacie et les Ostrogoths en Pannonie.

Quant aux Huns, ce qui restait d'eux alla se perdre dans la vallée du Volga, parmi les *Bulgares*, les *Avars*, les *Khazars*, comme eux, peuples de la branche finnoise, de la race ouralo-altaïque, parmi lesquels on compte aussi les *Magyars* ou Hongrois et les *Turcs*.

Pendant que, dans l'Empire d'Occident, règne une véritable anarchie, et que cet Empire s'affaisse par sa propre impuissance, l'Orient s'affaiblit aussi de plus en plus, et l'empereur finit par ne plus défendre que Constantinople (Anastase, en 512, fit construire le Long mur, de la mer Noire à la mer de Marmara). Les Ostrogoths s'y jettent encore une fois, et après avoir ravagé la péninsule, partent pour l'Italie en 488. Après eux, c'est l'époque la plus belle où les Slaves passent en masse dans la péninsule, acceptant le service demandé par l'Empire d'Orient si bien qu'ils arrivent même à lui donner des empereurs, comme Justin I (518—527), et surtout Justinien (527—565), si mémorable pour les romanistes, qui rêva même la reconstitution de l'Empire.

Les *Slaves* avaient donc tenté de bonne heure de pénétrer dans l'Empire romain; sans doute, depuis le commencement de notre ère avaient-ils en maintes occasions de comparer leurs plaines, si mal abritées contre les envahisseurs, à la situation de celles du pays romain. Vers la fin du V-e siècle commencent leurs conquêtes qui ne finissent qu'avec leur établissement au VII-e siècle. Mais il est à remarquer que les *Slaves* déjà se divisaient dans leur commun berceau au delà des *Karpathes*: entre l'embouchure de la Vistule jusqu'au Nowgorod, du côté de la mer Baltique, des sources du Volga et du Dnieper, puis par le Don, les bas

Dnieper et le Dniester jusqu' aux Karpathes, l' Oder et la Vistule. Au moment des grandes émigrations des Slaves, cette division s'accentua davantage et ils pouvaient se classer en trois groupes: les *Slaves de l' ouest*, ceux du *sud* et ceux de l' *est**). Les Slaves de l' est, c'est-à-dire les *Russes*, restent dans leur ancien berceau, s'y déplaçant à volonté. Ceux de l'ouest suivent les bords de la mer, avec les Germains, s'établissent dans le bassin de l'Oder puis dans celui de l' Elbe et occupent la vallée de la Saale, s'aventurant jusque dans la région du Rhin, comme les *Tchèques* dans le bassin supérieur de l' Elbe; à l' est les *Moraves* dans le bassin de la Morava (March); dans la basse Autriche et sur le versant méridional des Karpathes, plus loin à l' est, les ancêtres des *Ruthènes* en Galicie, allant jusqu' à l' extrémité orientale de la partie montagneuse de la Hongrie; à l' ouest, d' autres Slaves pénètrent jusqu'en Saxe, en Thuringe, en Franconie, en Bavière et même en Suisse, tels que les *Polonais*, les *Slovaques*, les *Serbes Lusaciens*.

Les Slaves du sud occupaient la région comprise entre la source de la Vistule, son affluent le Boug le Dniester, le Dnieper et le Don. C'est de là que, surtout au V-e siècle, se lançant dans l' Empire romain, en s'ouvrant un large passage par l'ancienne Dacie (Transylvanie, Moldavie et Valachie d'aujourd'hui), l' Istrie et les bouches du Danube, ils envahissent la péninsule balcanique jusqu' à l' extrémité méridionale du Peloponèse. Dans les *Slaves du sud* on compte surtout les *Serbes*, puis les *Croates*, les *Slovensis* (aujourd'hui dans la Styrie 380.000; en Carinthie 85.000; en Carniole environ 400.000 et sur le littoral de l' Adriatique 250.000; en tout 1,200.000 âmes), et les *Bulgares* peuple finois, mais slavisé.

Avec la migration des Slaves du sud, finit celle des peuples que nous voyons aujourd'hui groupés dans leur ordre d' invasion: les *peuples gréco-latins* au sud et à l' ouest de l'Europe, autour de la Méditerranée et sur l' Atlantique; les *Germains* au centre et au nord, maîtres de la mer du Nord et de la Baltique; les *Slaves* à l' est, touchant la mer Baltique, la mer Blanche, la mer Noire et l' Adriatique.

Nous connaissons ainsi l' ethnographie de la péninsule balcanique à travers les âges; voyons maintenant quels peuples y sont actuellement.

2). *Peuples qui habitent actuellement la péninsule.* Nous suivrons également dans cet exposé l' ordre chronologique.

a) *Albanais.* Si l' on voulait ne rien exagérer sur le nom et la nature ethnique des éléments qu' on rencontre dans la péninsule, on arriverait facilement à la vérité. Ainsi les Albanais d' aujourd' hui (ou comme ils s'appellent eux — mêmes Skipétars, donnant à l' Albanie le nom de Skipéria), peuvent bien être *le reste des Illyriens*, mais fortement croisés avec l' élément serbe et d' autres éléments. De nos jours, ils sont au nombre à peine d' un million, de religion musulmane ou chrétienne, catholique et orthodoxe. Ils se partagent en deux grandes tribus, séparées par la rivière *Scumbi*; les *Ghègues* au nord et les *Tosques* au sud, subdivisées elles mêmes en petits clans (phis ou phars), souvent en lutte les uns contre les autres, et surtout, — poussés par l' ennemi des Serbes ou pour mieux dire, l' ennemi commun — contre les Serbes, leurs voisins. Ils sont pasteurs mais, en même temps beliqueux et sauvages.

b). *Hellènes.* Dans les premiers temps, il aurait pu sembler que les anciens habitants de la péninsule fussent destinés à disparaître ou du moins à perdre complètement leur ancien caractère en se croisant avec de nouveaux éléments, plus jeunes et plus vigoureux. Les Hellènes eux mêmes se seraient perdus, s'ils n'avaient pas su s' insinuer dans l' empire byzantin, s' emparer du pouvoir et occuper si

*) Les Slaves étaient alors entourés au nord et à l' est par les tribus finnoises; à l' ouest, par les Lithuaniens et les Germains; au sud, par les Scythes.

longtemps le trône de Constantinople. A travers tant de débâcles, ils ont réussi à conserver leur caractère dans la Grèce classique, dans leur berceau sud, et à reparaître sous le nom de *Grecs*.

c). *Slaves du sud*. Nous avons vu que sous ce nom on compte : les *Sloventsis*, les *Serbes*, les *Croates* et les *Bulgares*. Comme les *Sloventsis* ne sont pas dans la péninsule nous n'en tiendrons pas compte ; nous ne dirons rien non plus des *Croates*, qui se trouvent, il est vrai au nord — ouest de la péninsule, mais qui malheureusement, depuis longtemps isolés des autres peuples de la péninsule, *ne jouent aucun rôle dans la Question d' Orient ou celle de la péninsule*. Ainsi nous n' avons guère qu' à tenir compte des *Serbes* et des *Bulgares*, — mais, pour les connaître mieux, il faut savoir exactement comment ils vinrent s'établir dans la péninsule. C' est ce que nous allons exposer.

Sous le règne de l' empereur Héraclius (610—541) l' Empire se trouvait dans une situation terrible. Depuis longtemps il était attaqué par les Barbares et depuis longtemps surtout, par les Avars alliés aux Slaves du sud. Dans ce danger, la politique que devait suivre Héraclius était clairement tracée, ce n' était pas une politique nouvelle, mais bien la politique traditionnelle : diviser l' ennemi, puis s'allier avec des fractions de cet ennemi divisé. Cette ancienne politique fut appliquée aux nouvelles circonstances. Le moment était propice : à peine tranquille du côté des Perses depuis 628, l' Empire de voyait menacé par les Arabes, car Mahomet avait fondé l' islamisme. Quelle perspective pour les Serbes et les autres peuples de la péninsule ! Enfin, l' empereur s' adressa aux Slaves et s'allia avec eux ; il donna à leurs joupans (chefs) les titres de patrices et de protospathaires de l' Empire. Comme les Slaves étaient déjà établis en grand nombre dans la péninsule, l' empereur n' avait plus d' hostilité contre eux. Et dans l' endroit où les Avars passaient encore pour les forts (nord-ouest de la péninsule), l' empereur donna les terres „en cadeau“ aux Croates et aux Serbes*). Et, entre 630 et 640, il provoqua et favorisa même de nouvelles immigrations de Slaves pour vaincre ces Avars. Parmi les différents témoignages de ces faits, invoquons seulement l' empereur Constantin Porphyrogénète (911 à 959) qui nous dit : les tribus des *Croates* ont pris le nord de l' Adriatique et l' ancienne Dalmatie ; les tribus des *Serbes* sont devenues maîtresses de la Mésie supérieure, de la Dacie inférieure et de la Dardanie, puis, elles ont pris la Dalmatie et, au sud, le territoire entre l' Adriatique et les montagnes du nord de la Macédoine, jusqu' à Durrazzo et l' Epire. — Ainsi, les Slaves étaient déjà installés presque partout dans la péninsule, surtout dans l' ancienne Illyrie ; ils se trouvaient aussi en Thrace, mais là, notamment de côté de la mer Noire, ils étaient mélangés avec les *Bulgares* d' origine finnoise**), qui étaient parvenus au VII-e siècle à s'établir entre la mer Noire et le bas Danube. L' empereur s' adressa au khan bulgare Kouvrat, gagna son amitié, et même le nomma patrice : en 635. Mais les Bulgares néanmoins troublèrent la paix. Après qu' ils eurent vaincu les Slaves de ce côté-là (entre la mer Noire et l' Isker, affluent du Danube), il arriva un double événement : le nom bulgare (Blgarine) se conserva, mais ils adoptèrent à leur façon un idiome slave, — et cette circonstance les fait ranger parmi les Slaves, bien qu' ils en diffèrent ethnographiquement. Maintenant, voici comment

*) Et il y en a qui prennent cela au pied de la lettre, comme si les Serbes eussent été habitués à recevoir de pareils cadeaux ! Faut-il ignorer l' histoire, et surtout la „force“ byzantine de cette époque ! S' il y a quelques historiens du commencement du XIXe siècle qui l' ont affirmé, c' est qu' ils manquaient de documents historiques et de sens critique. Mais que dire de Kallay qui l' affirme à son tour dans son *Histoire des Serbes* (*Geschichte der Serben*, Wien, 1878., I, s. 6—10) ?

**) Rappelons — nous que, d' après A de Quatrefages, dans la race blanche (510 millions d' hommes, la branche aryane se divise en deux rameaux : pamiro — européen (avec les familles fadjik, celtique et slave) et indo — européen (avec les familles : des hindous, iranienne, hellène et germane). Les Serbes rentrent dans la famille slave.

on peut résumer l'installation des Slaves du sud (ou de la péninsule balcanique): le nord de l'Adriatique ou le littoral dalmatique est aux mains des *Croâtes*; les montagnes des Balcons, du côté de la mer Noire appartiennent aux *Bulgares*; le milieu, depuis la Save et le Danube, tout autour de Char Planina (Tchar-Dagh) jusqu' à l' Adriatique et à l' Archipel ou mer Egée, est occupé par les *Serbes*, la tribu slave par excellence. Telle a été la force expansive des Serbes depuis leur installation définitive dans la péninsule!

d). Les *Turcs*. Comme il sera parlé davantage de cet élément au cours de cet exposé, disons ici seulement: que l'apparition de l'élément turc dans la péninsule ne date que du XIV^e siècle, quoique *A. Rambeau (L' Empire grec au X^e siècle)* le trouve au X^e siècle sur le Vardar et autour du lac d' Ochrida (p. 223), mais, ajoute-t-il: „Toutes les colonies étrangères se trouvent perdues au milieu de l' immigration slave“.

e). Pour compléter cette exposition ethnographique de la péninsule, débrouillons un fait assez important, en démontrant que *la Roumanie n' a rien à voir dans la péninsule*, surtout à propos des *Vlaques*. Ceux-ci pourraient passer pour le reste des Thraces ou plutôt pour les descendants d' anciens colons romains, — mais jamais pour des Roumains des frères détachés de la Roumanie! Pour le prouver, nous n' avons qu' à examiner les faits consacrés par l' histoire et la situation présente.

Au commencement du I^{er} siècle de notre ère, les Thraces qui se trouvaient du côté du Danube et de la mer Noire, et qui formaient autrefois une seule tribu, se divisèrent en deux: les *Gètes* au nord, qui touchaient à l' ouest les Germains, et au sud-est le bas Danube; les *Daces* au sud-ouest des Gètes, qui avaient le moyen Danube pour frontière meridionale. Selon D' *Arbois de Jubainville*, membre de l' Institut (Les premiers habitans de l'Europe, Paris, I, 298) la *Dacie* était limitée à l' est par la mer Noire, au nord par les Karpathes, au sud et à l' ouest par le Danube. Les empereurs romains eurent beaucoup de peine à conquérir la Dacie; dans ce but l' empereur Trajan, suivant la rive gauche du Danube a élevé une série de travaux, dont on trouve encore des traces près de (Kladovo département de Kraïna dans le royaume actuel de Serbie), à un endroit où la nature offre un spectacle grandiose et magnifique. L' empereur Trajan, vers le fin de l' an 106, avec la soumission de la Dacie, et la mort de son roi Décébale, acheva d' établir sur les Balcons la domination romaine. Et alors il se passe un fait très important. Pour la sécurité de l' Empire, il fallait fortifier la Dacie; Trajan y appela et y installa des colons latins. La Dacie resta pendant 170 ans sous l' autorité de Rome. *Aurélian (270—275) abandonna la Dacie du côté gauche du Danube, où les descendants des colons de Trajan, fortement mélangés avec d' autres éléments¹⁾ formèrent le noyau de la nation roumaine (!)*

Ce fait est aujourd' hui prouvé et soutenu par les premiers historiens modernes. Nous ne mentionnerons que le professeur *Denis* (dans l' *Histoire générale de Lavisse et Rambeau*, I, 690) qui à ce sujet nous dit encore ceci: „il n' est pas douteux que les Slaves se trouvaient compris dans le vaste empire dace

¹⁾ En peu de mots, voici l' histoire des Roumains. L' occupation romaine de la Dacie a duré de l' an 106 à d' an 274, Sans doute un certain nombre de ses habitans d'origine latine sont-ils restés dans le vaste cirque formé par les Karpathes (n' oublions pas toutefois que sur ce sujet il y a aujourd' hui trois thèses: allemande, hongroise et roumaine!), ce qui a facilité la formation de la Valachie en 1290 et de la Moldavie en 1349. Ces deux principautés durent payer tribut à la Turquie de 1392 à 1716, puis subir complètement le joug ottoman, et oscillant entre la Russie et la Turquie atteindre le XIX^e s. pour ne commencer à respirer qu' à partir du Traité de Paris en 1856, quand l'Europe retira à la Russie le protectorat sur la Roumanie (reconue par le Traité du K. Kainardji en 1774) et achemina ce pays vers la politique qui aboutit d' abord à l' autonomie puis à l' union des deux principautés et enfin à la pleine indépendance, au Congrès de Berlin en 1878. Le royaume actuel de Roumanie est donc composé de la Valachie et de Moldavie. Les bons patriotes desirent encore y joindre la Boukovine (prise par l' Autriche lors du Traité de K. Kainardji, en 1774) et la Bessarabie (prise par la Russie lors du Traité de Bukarest en 1812, confirmé par le Congrès de Berlin en 1878) et il nous semble, que c' est bien assez. La Roumanie n' a donc rien à chercher dans la péninsule des Balcons.

qui, à l' époque de Décébale, s'étendait de la Theiss au Dniester, et du Danube aux Karpathes¹.

A notre point de vue, il nous semble impossible : qu'il suffise, pour établir aujourd'hui son droit sur la péninsule, de se targuer de descendre des Romains, dont tous les peuples européens de nos jours descendent plus ou moins. Et il nous paraît encore moins possible de prendre comme point de départ le simple nom de Vlaques, qui est celui d' une peuplade clairsemée au sud des lacs macédoniens — à peine une vingtaine de mille âmes, très mélangée surtout avec les Grecs — pour les rattacher aux Roumains d' au-delà du Danube ! Et cela dans le but de se découvrir des racines et d' établir son droit... au coeur de la péninsule balcanique !

Les prétensions roumaines dans la péninsule sont extrêmement chauvines, et ne peuvent être appuyées ni par l' histoire ni par l' ethnographie : ils demandent trop, en vertu du simple mot Vlaque ! Eh bien ; voyons ce fameux nom et expliquons alors cette fameuse question, qui pour nous n'est point du tout épineuse.

En réalité ce nom de Vlaque était très répandu en Europe au moyen âge ; il était toujours donné aux étrangers par les indigènes de différents pays. Ainsi, les Germains appelaient les Celtes—Gaulois du nom de Walchôs (d'où Walach, Walch, Walh, adj. walahisc, et aujourd'hui, en allemand, welsch), selon leur tribu voisine Walcae, et étendaient ce nom à tous les Romains ou Latins. De même ce nom passa chez les Slaves, qui le donnèrent aux peuples celtes et pélasgiques ainsi qu' aux Latins, donc toujours aux étrangers ; d'où Vlahi, Valahi, Valohi, Vlohy, Vlochs, Vla, Lahi etc. Même aujourd'hui, les Polonais et les Tchèques appellent l' Italie : Vloch ! Et, comme les Slaves et tous les Byzantins appliquaient ce nom aussi aux étrangers habitants des Karpathes, les Germains l'adoptèrent surtout pour désigner les Roumains. Mais les Slaves, par conséquent les Serbes aussi, continuaient toujours à donner ce nom de Vlaque aux étrangers, même à ceux de leur race, qui cohabitaient avec eux ou venaient leur demander du travail. C' est ainsi que ce nom finit par n'être plus appliqué qu'aux bergers nomades, et comme ceux-ci souvent, au commencement de l' été, venaient d' au delà du Danube, on le donna aux nomades venant des Karpathes aussi bien qu' à ceux des Balcans. C' est un point singulier dans la Question d' Orient, mais il mérite d' être enfin expliqué, pour permettre de voir plus clair dans les Affaires d' Orient. Car, la dernière étape de ce nom, prononcé en serbe Vla, pluriel Vlassi, est ainsi arrêtée de nos jours : les Serbes en se convertissant au christianisme (du rite orthodoxe), se nommaient Vlassi, car ils suivaient la coutume des étrangers, c'est-à-dire, de ceux qui étaient déjà convertis ; de même, les Turcs appellent ainsi les Serbes, non musulmans ; et, enfin, les Slaves—Serbes de la péninsule qui sont devenus catholiques, donnent le nom de Vlassi aux orthodoxes, d'où la distinction de l' Eglise chrétienne en Eglise vlaque ou serbe (orthodoxe) et en Eglise romaine catholique¹).

Dans ces conditions donc, on ne peut pas prendre au sérieux quelques auteurs ou politiciens roumains qui invoquent des droits sur la péninsule, veulent à tout prix voir une fraction de leur nationalité dans les travailleurs dont, par pur hasard, le nom se trouve être singulièrement ressemblant à celui donné aux habitants des Karpathes, qui seuls ont formé et forment la nationalité roumaine.

1) Rappelons à ce sujet ce qu'a dit A. Rambaud dans son livre l' Empire grec au X^e siècle ; ceci principalement : „Le Porphyrogénète raconte qu'après la destruction de la Dalmatie Romaine, par les Serbes et les Avars, les Romains réussirent à se maintenir dans les places maritimes et qu'il y avait de son temps sept villes de Dalmatie dont les habitants portaient encore le nom de Romains. C' étaient Raguse, Spalato, Trau, Zara, Arbe, Veglia et Osero“. Ces villes dalmates de l' Empire avaient dans l' Empire grec ce caractère spécial qu'elles représentaient le latinisme ; la langue, les moeurs, les tendances religieuses des Romains d' Occident. Les populations slaves ne s'y sont pas trompées, elles ont donné aux Dalmates le nom de Valaques de la mer, Moro—Valaques ou Morlaches, ce qui d' ailleurs, est une confusion d' étymologie entre le grec μαρρος, noir et le slave moré, la mer. (p. 468—469.)

Les Serbes d'aujourd'hui ne réclament rien dans le royaume de Roumanie, — et cependant, on y trouve tant de noms géographiques d'origine serbe, et tant de mots serbes et slaves dans la langue roumaine! Pour s'en rendre compte qu'on consulte au moins de *Miklosisch: Die Slavischen Elemente im Roumanischen*, Wien 1861, ou n'importe quel livre sur l'histoire nationale des Roumains, par exemple, celui du savant professeur de Jassy *Xenopol*, si bien intitulé: *Histoire des Roumains de la Dacie Trajane* (en fr. par Rambaud, Paris, Leroux 1896, 2 volumes; I, 124—130., cf. 167—168). Ce livre justement confirmerait avec éclat notre affirmation: *les Roumains d'au-delà du Danube n'ont rien à voir dans la péninsule**. Pour voir comment certaines gens veulent à tout prix refaire le passé, on n'aurait qu'à suivre quelques idées de *Xenopol*. D'après lui: „Au temps de l'Empire romain, la population romaine, en Orient, formait une masse compacte de l'Adriatique à la mer Noire, et du nord de la Transylvanie jusqu'au delà de l'Hemus (Balkans), l'invasion slavo-bulgare s'y introduisit comme un coin séparateur qui rejeta la population principale de la Moesie vers les montagnes du sud, les Balkans et le Pinde, et divisa le corps du peuple romain oriental en trois tronçons différents: les Daco—Roumains dans la Dacie trajane, les Macédo—Roumains au sud des Balkans, et les Istro—Roumains dans la presqu'île istrienne“***) etc. Donc: *Xenopol* divise la population romaine en Orient à la suite de l'invasion *slavo-bulgare* en trois corps, tout à fait roumains, puis, s'emparant du mot de *Valaque* (contrairement à Rambaud et aux écrivains byzantins du moyen-âge) dont il fait un synonyme de *roumain*, il voit dans toute la péninsule (seulement!) des Roumains, partout des Roumains! Ainsi, *Xenopol*... voit des Roumains partout, particulièrement en Grèce, et dans les Grecs eux mêmes, de préférence dans leurs héros les plus célèbres!... Avec un pareil point de départ, il n'avait besoin de s'appuyer sur aucune „preuve“, ni d'invoquer les actes des souverains serbes du moyen âge qui „donnaient aux monastères des familles valaques“. Nous avons déjà vu d'ailleurs le sens exact de ce mot, ajoutons toutefois encore ceci: les Valaques, dans les pieuses donations des Serbes du moyen âge, ne sont que des colons, espèce d'esclaves ou de serviteurs, attachés à la terre léguée, avec laquelle ils passaient dans la possession des bénéficiaires, jamais ils n'étaient, par là, compris comme membres d'une nationalité à part, qui n'exista jamais. Mais pour *Xenopol*, c'étaient des Macédo—Roumains et ils sont toujours dans la péninsule! Seulement, „ils se donnent pour des Albanais, et surtout pour des Grecs, de sorte que la nationalité roumaine disparaît sous l'écorce qui l'enveloppe...“ Une telle affirmation est bien compréhensible pour celui, qui tient compte de l'étrange idée que l'on se fait même de nos jours des pays balkaniques sous la domination turque. Et quand on pense que cette étrange idée a été soutenue même par de grands esprits en dehors de la péninsule, — alors, on comprend les différentes *propagandes*... par lesquelles on veut embrouiller la Question d'Orient, dans l'espoir qu'au milieu du désordre général il sera possible de retirer quelque profit. Nous nous arrêterons davantage là-dessus dans les pages suivantes, contentons-nous de dire ici: qu'à la fanatique propagande grecque dans la prestigieuse Macédoine, les Roumains ont répondu par la leur depuis 1864. Ensuite est venue la propagande des Bulgares, souvent violente et

*) Dans la préface de sa traduction (l. c.) A Rambaud, après avoir décrit la demeure des Roumains (entre la Theiss, le bas Danube, la mer Noire et le Dniester) dit: „Les noms de Roumanie et de Roumains sont nouveaux dans notre vocabulaire politique. Il y a trente ans, la diplomatie ne connaissait que ceux de Moldavie et de Valachie. Cependant, le vocable national qui retentissait, non seulement du bas Danube aux sources du Dniester, mais du Dniester à la Theiss par dessus les sommets des Karpathes, c'était celui de Romini ou Roumini, de Români ou Roumâni, que nous traduisons par Roumans. Pourquoi pas tout simplement par Romans?“ En effet, cher maître, pourquoi pas?!... De cette façon la Question d'Orient aurait été considérablement simplifiée, et on aurait pu attribuer toute l'Europe aux Roumans, ou tout „l'Univers Romain“, du moins!

**) L'Histoire etc. t. I, p. 140—179, cf. avec son étude sous le titre: L'Empire Valcho-bulgare dans la Revue historique, Paris, 1891., liv. septembre—décembre p. 227—308.

même sanglante, hélas! qu'on se rappelle seulement les nombreux assassinats de Serbes et hier encore les bombes de Salonique!... Et dire: *toutes ces propagandes sont dirigées contre les Serbes!!*...

Mais, revenons encore à Xenopol. „L'élément roumain au sud du Danube, a été en contact avec celui du nord de ce fleuve, à partir de la domination romaine jusque vers la fin du VII-e siècle.... S'il peut exister une ressemblance, même très prononcée, entre les rameaux d'une même race, on ne saurait plus parler de complète identité“. En réalité, les Roumains ne sont qu'au nord du Danube, là est leur patrie, et, s'ils ne savent pas la conserver, tant pis pour eux: les Hongrois ont commencé à tirer des conséquences inattendues du désaccord des auteurs qui, embrouillés par les noms: Valaque, Roumain, Romain... déplaçaient facilement les Roumains du côté gauche du Danube, et, n'arrivaient pourtant jamais à justifier leur théorie ni par la logique, ni par les faits historiques incontestés... Donc, les Roumains ni dans le passé ni dans le présent, n'ont eu aucune communauté politique avec les habitants des Balcons, — si ce n'est celle de partager le joug turc. Et pour corroborer cette vérité, nous suivrons jusqu'au bout les idées du même Xenopol. Seulement, cette fois, nous prendrons pour guide son excellent livre portant le titre: *Les principes fondamentaux de l'histoire* (Paris, Leroux; p. 317), et nous finirons par nous mettre d'accord. Nous y trouvons comment il affirme la fameuse division du peuple romain, dont à la façon d'un prestidigitateur, il forme le peuple roumain. Écoutez-le: „Lorsqu'on rencontre la population romaine se retirant devant les barbares, partout et à toutes les époques, dans les montagnes lorsqu'elle en avait à proximité, il est, parfaitement logique d'en inférer que les Daco—Romains de la Dacie firent la même chose devant les premiers envahisseurs, quoique le fait ne soit pas attesté directement pour cette époque...“ Donc Xenopol argumente par hypothèses, comme le font aussi les autres écrivains qui soutiennent même opinion que lui....

Cependant, dans le royaume actuel de Serbie il ne manque pas de „Vlaches“ venus de Roumanie, et il ne manque pas non plus de preuves incontestables: qu'ils y sont établis en petit nombre (à peine quelques milliers), surtout depuis un siècle à peine. Ils se sont fixés dans la contrée très fertile du nord-est dans le coin formé par le Danube et son affluent le Timok, et borné au sud par la montagne de Rtagne. Mécontents ou misérables chez eux, une partie des Roumains de Hongrie, quittèrent leur sol à la fin du XVIII-e siècle; la même chose arriva à des Roumains du royaume de Roumanie le siècle suivant, après la délivrance d'une partie de la Serbie septentrionale, et surtout après 1832. Le paysan roumain préférant à sa situation celle du paysan serbe, émigra chez celui-ci. Les premiers venus se nomment Oungariens, car ils sont de Hongrie; les autres Tsariens, car ils sont de Roumanie; tous parlent un patois roumain, bien modifié par l'influence du serbe. On trouve aussi en Serbie quelques centaines de *Koutso-Vlaches* (en grec: Vlaques-boiteux), qu'on veut regarder comme descendants des anciens Thraces. Ils parlent une langue qui est un mélange de mots latins et slaves. Ils sont généralement pasteurs, ou bien ils s'occupent de transport avec leurs chevaux accoutumés à gravir les montagnes. Ce sont eux, autrement nommés dans la péninsule *Tsintsars* (en serbe: sin-fils, tsar-empereur), qui sont l'objet du chauvinisme roumain, surtout autours des lacs macédoniens, dans le voisinage du Pinde, en Thessalie, etc. On y trouve de ces Roumains par excellence, environ 70.000 âmes.

Pour donner une idée nette de l'ethnographie de la péninsule balcanique, disons, en résumé, que les nationalités auxquelles appartient actuellement cette péninsule sont les suivantes:

1. *Les Serbes*, en écrasante majorité, entre la mer Adriatique (l'Una, la Tsetina, le Drim) et l'Isker avec la Strouma, depuis la Save et le Danube jusqu'aux embouchures de la Strouma et du Vardar, aux lacs macédoniens (Ostrvo, Prespa, Ochride) et les rivières du Drim; à peu près 9 millions d'âmes.

2. *Les Bulgares*, entre l'Isker, le Danube, la mer Noire, la Maritsa, les montagnes de Périn et de Rilo; environ 5 millions.

3. *Les Grecs*, au sud des deux Bistritsa (Aspros Potamos) et des montagnes de Grammos; 2 millions et demi.

4. *Les Albanais* longent l'Adriatique entre la Bistritsa (de l'Adriatique), le lac d'Ochrida et le Drim; tout au plus 1 million.

5. *Les Turcs* occupent le reste du pays, de sorte qu'ils sont mêlés avec les autres surtout autour des lacs macédoniens. A Constantinople et dans les environs, se trouvent aussi des *Arméniens* mélangés avec les Turcs, et dont le nombre dépasse à peine 200.000.

6. *Les Croates*. Pour compléter cette exposition ethnographique de la péninsule, il faut aussi mentionner les *Croates*, en Croatie, sous la Hongrie, au nombre de plus d'un million, habitant le nord-ouest de la péninsule, entre l'Adriatique, l'Una, la Kulpa et la Save—Drava. Il ne faut pas oublier non plus les *Serbes* qui sont en dehors de la péninsule (en Autriche—Hongrie, surtout dans les régions nommées: Banat, Batchka et Slavonie), dans la contrée limitée par une ligne qui partirait du Danube, en face de Dogni Milanovats, et irait vers le nord, en passant par Bela Tsrkva (Weisskirchen), Vrchats (Versecz), Temichvar (Témesvar) et Arad; de là cette ligne se dirigerait vers l'ouest, en suivant le Maros jusqu'à Ségedin (Szegedin); elle toucherait Senta et Baïa, traverserait le Danube, puis Mohatch (Mohacs), Siklos, Petchouh, jusqu'à la Drave, puis, suivant cette rivière et ensuite son affluent le Mur, passant les frontières montagneuses du sud des Carinthes et de la Carniole, le massif de Matsel, le fleuve Sutla, à travers les Gorits, suivant la Kulpa jusqu'à sa source, franchissant le mont Snéjénik, elle aboutirait au sud de la ville de Trieste. De ces Serbes, il y a: en Autriche (Istrie, 200.000; Dalmatie, 450.000) environ 700.000; en Hongrie (Croatie, Slavonie, Srem, plus d'un million; Batchka et Banat environ un million) plus de deux millions. Complètement détachés aujourd'hui du reste de la péninsule, les Croates ne jouent aucun rôle dans la Question à l'ordre du jour, car ils sont séparés des autres peuples sous plusieurs points: par la *langue*, qui n'est pas un simple dialecte serbe; ils sont les *catholiques* (comme tous les Slaves occidentaux) et ils se servent pour écrire de *caractères latins*, ainsi que du *calendrier grégorien* qui est en avance de 13 jours sur le calendrier grec ou des orthodoxes; par leur *histoire* car ils sont depuis 1102 sous la domination de la Hongrie*). Aussi dans l'exposition qui va suivre

*) C'est pourquoi nous exposons ici en traits généraux l'histoire de Sloentsis et des Croates.

Les Sloentsis (entre la Haute et la Basse Autriche du nord et la Croatie du sud) sont intimement liés avec les Croates qui se tenaient entre la Kulpa, la Drava, le Vrbas, jusqu'au fleuve de Tsetina, donc dans le sud-est de l'Istrie et la Dalmatie septentrionale. Ils vivaient comme les Serbes, sous leurs joupans, qui relevaient eux-mêmes d'un grand joupant ou ban. L'Occident ne les laissa pas en paix. D'abord, la papauté les divisa profondément. Convertis au christianisme au IX^e siècle par Cyrille et Méthode, à la fin du XI^e siècle (décision de Spalato, 1059), ils se tournèrent vers le pape, acceptant le rite latin ainsi que les lettres latines. Ce fait les a tenus très éloignés de leurs frères serbes, jusqu'à nos jours. Charlemagne les soumit en 788 lorsqu'il extermina les Avars le long du Danube, en leur enlevant le fameux ring en 796. Après Charlemagne (742—814), ils se revoltèrent et, au bout de sept ans de luttes, reconquirent leur indépendance. L'apogée de leur puissance fut au XI^e siècle, sous le roi Kréchimir (1050—1074), qui délivra le reste des Croates et des Sloentsis, et sous Zvonimr (1075—1085). Après ces princes, la fin de l'indépendance approchait. Le roi hongrois Koloman les attaqua et arriva par ruse à les soumettre. L'union avec la Hongrie acceptée en 1102 garantissait l'égalité complète et l'autonomie des deux pays. Depuis lors, l'histoire de la Croatie se confond avec celle de la Hongrie.

ne tiendrons-nous aucun compte des Croates, non plus que des Serbes de l' A. Hongrie au-delà du Danube. Rappelons aussi pour donner une idée plus exacte du rôle de l' A. Hongrie, que les diplomates du Congrès de Berlin, 1878, ont chargé cette Puissance de l' administration — quelle glorieuse invention!! — de deux pays purement serbes, la Bosnie et l' Herzégovine où il y a plus d' un million de Serbes, et qui par leur émigration quotidienne montrent qu' il est plus terrible de vivre sous le joug civilisé de l' A. Hongrie que sous les Turcs, qui ont arraché aux Serbes ces deux pays serbes, en 1463 et 1483.



III. Partie contestée de la péninsule

En exposant l'ethnographie de la péninsule balcanique, nous avons montré que c'est surtout avec quatre ou cinq éléments qu'il faut compter pour résoudre la Question d'Orient, en tant qu'elle se rapporte à cette péninsule. D'un côté ce sont les *Albanais* et les *Grecs*, de l'autre les *Bulgares* et les *Serbes*; parmi lesquels sont répandus les *Turcs*. Ceux-ci, depuis si longtemps maîtres incontestés de la péninsule, sont coupables et responsables de tant de cruautés incroyables et séculaires qui visaient surtout l'élément serbe. Nous affirmons qu'ils sont coupables, mais, pas seuls: quelques Grandes Puissances le sont également et même davantage. Ce sont elles surtout qui par leur conduite vis-à-vis des Turcs et des autres peuples de la péninsule, y ont entretenu la sauvagerie et les actes de boucherie et qui, désireuses d'embrouiller une Question simple par elle-même, ne reculaient pas devant la crainte de provoquer la destruction de près de 17 millions d'âmes que renferme aujourd'hui la péninsule.

C'est pourquoi dans ce chapitre nous désirons avant tout montrer le sens de cette Macédoine, véritable salade sur la table diplomatique. Puis, nous tâcherons de voir de plus près ces malheureux successeurs du mort vivant de la péninsule, qui sont depuis longtemps par leur droit arrivés à avoir la tête du Turc, si bien et depuis si longtemps visée par les Grandes Puissances.

1. *Qu'est-ce que la Macédoine?* Si les diplomates des Grandes Puissances qui se mêlent de la Question d'Orient, veulent confirmer: que la diplomatie s'appuie sur le droit, et qu'aucune décision diplomatique ne doit s'éloigner ni du droit ni des conditions essentielles indispensables à la vie d'une nation, — ils doivent, avant tout, bien connaître la géographie et l'ethnographie de la péninsule, et mettre plus de sincérité dans leur action. Sinon, ils prouveront qu'ils tiennent peu de compte de demain et de leur propre honneur ou de l'honneur des pays au nom desquels ils agissent. Au lieu d'être l'avant-garde et les clairons du Droit international, ils ne seront que ses ennemis ou ses fossoyeurs... On reconnaîtra bien vite la justesse de ce que nous venons de dire. Le noeud de la Question balcanique est sûrement la Macédoine. Mais qu'est-ce que la Macédoine?... Dès que ce point aura été élucidé, toute la Question sera plus claire et les réponses seront faciles sur tout le reste.

Pour débrouiller ce point, à propos de la Macédoine, nous n'invoquerons que des preuves incontestées, à la portée de tout lecteur, tant soit peu lettré.

Nous pensons surtout aux historiens qui ont écrit les plus belles histoires de l'antiquité; nous n'en mentionnerons aucun, car nous sommes sûr à l'avance que nos lecteurs de n'importe quelle nation, saura se procurer une bonne histoire peut-être même écrite par quelque de ses compatriotes. Cela dit, nous abordons la Question posée.

En nous rappelant (ch. II) les premiers habitants de la péninsule et les autres populations du temps passé jusqu' à l' installation définitive des Serbes (VII-e s.), alors, nous pouvons dire: que la dénomination de „Macédoine“ a passé par trois étapes principales, correspondant au temps des Hellènes, à celui d' Alexandre le Grand et à celui des Romains. Disons-en quelques mots.

a). *Sous les Hellènes.* Nous n' avons pas besoin de nous arrêter sur le temps d' avant Jésus-Christ ni de parcourir l' histoire des Hellènes depuis si longtemps disparus; nous prendrons tout simplement une carte géographique qui représente l'apogée de leur puissance. On y verra tout de suite: ce que c'est que la Macédoine.

D' après cette carte, au milieu de la péninsule, à peu près entre la deux Moravas (Margus) et la Char Planina (Tchar-Dagh) avec Skoplié pour capitale, (Scupi, Scopia; en turc Uscub) se trouve la *Dardanie*, dont le nom fut général pour la presqu'île, non seulement dans l' antiquité, mais même beaucoup plus tard encore; à l' ouest, longeant la mer Adriatique entre les rivières du Drim et de la Drina, était l' *Illyrie*; depuis la Drina jusqu' à la mer Noire, entre la Save et le Danube au nord, la Dardanie et les montagnes des Balcans au sud, s' étendait la *Mésie*; depuis les montagnes des Balcans, le long de la mer Noire jusqu' à la mer de Marmara et à la mer Egée, comprenant les rivières de la Maritsa et de la Mesta, se trouvait la *Thrace*; à l' ouest de la *Thrace* et au sud de la *Dardanie*, jusqu' à la mer Egée, arrosée par le cours inférieur de la *Strouma* et du *Vardar*, était la *Macédoine* (puis, à l' ouest de la Macédoine et au sud de l' Illyrie était l' *Albanie*, avec l' *Epire*, et plus au sud la *Grèce*).

Donc: la vraie Macédoine se trouve limitée au nord par la Dardanie, à l' est par la Thrace, au sud par la mer Egée et la Thessalie, à l' ouest les montagnes des Grammos la séparaient de l' Albanie. Elle occupait les parties inférieures de la *Strouma* ainsi que celles du *Vardar* et les lacs au sud de la montagne de Nidjé' puis le pays compris entre le Grammos, le Pinde et l' Olympe.

b). *Sous Alexandre le Grand* (336—323 av. J. C.). En Macédoine, avant les Hellènes, comme pendant leur histoire, vivait un peuple formé de tribus illyriennes et thraces. C' est à ce mélange de races et à la rivalité de plusieurs chefs de tribus, à peu près d' égale force, que la Macédoine dut de rester pendant des siècles une contrée qui ne joua aucun rôle et dont le nom ne mérita pas d' être inscrit dans l' histoire de la civilisation. Et si après Philippe (360—336), son fils Alexandre le Grand n' avait pas soumis les autres chefs, jamais peut-être le nom de la Macédoine n' aurait fait de bruit. Ce fut Alexandre qui, le premier des rois de la péninsule conçut le projet d' une monarchie universelle, en poursuivant l' oeuvre de son père. Profitant habilement de la faiblesse presque générale des Etats grecs, à cete époque il soumit la Grèce et après s' être fait décerner à Corinthe le titre de généralissime des Hellènes contre les Perses, il franchit l' Hellespont. Il vainquit les troupes de Darius près du Granique et à Issus, prit Tyr, Sidon, etc., conquiert l' Egypte, puis, passant l' Euphrate et le Tigre, il remporta sur les Perses la victoire d' Arbèles; poursuivant sa marche, il prit Babylone, Suse, Persépolis et arriva jusqu' à l' Indus... mais là ses troupes refusèrent d' aller plus loin. Grâce à Dieu! ils firent bien! Sans cela: penser donc combien eût été agrandie la „Macédoine“! Et combien les chauvins grecs d' aujourd' hui (!) auraient à s' exercer sur toute cette étendue qui leur appartiendrait „de droit“, étant donné qu' Alexandre le Grand agissait comme généralissime des Hellènes!! Malheureusement,

une telle Macédoine n' a pu survivre même à son créateur. On sait qu' Alexandre mourut dans sa 33-ème année, et que son éphémère empire fut partagé aussitôt. Il l'avait légué : „au plus digne!“ Cet héritier ne s'est pas encore présenté.

c). *Sous les Romains*. L' Empire romain était deux fois plus grand que celui d' Alexandre. Après la division de cet Empire en deux, l' Empire d' Orient comprenait les préfectures d' Illyrie et d' Orient, subdivisées en 7 diocèses et 42 provinces, dont un proconsulat. Celui de nos honorables lecteurs, qui voudrait connaître en détail toutes ces provinces, nous le renvoyons à l' excellent livre de nos maîtres, Lavisse et Rambaud, *Histoire générale* (I, 43, etc). Nous ne parlerons ici que du diocèse de Macédoine.

Le diocèse de **Macédoine** était formé de six provinces:

aa). La *Macédoine* proprement dite comprenait la moitié méridionale de l' ancien royaume d' Alexandre*) avec Thessalonique (Salonique), Philippes. Elle était gouvernée par un consulaire.

bb). La *Macédoine salutaire* en avait été détachée au nord et était administrée par un président.

cc). La *Thessalie*, avec la ville de Larisse, également administrée par un président.

dd). L' *Épire nouvelle* ou septentrionale, avec Dyrrachium (Durazzo), avait aussi un président.

ee). L' *Épire ancienne* ou méridionale, avec Nicopolis (Prévésa), également administré par un président.

ff). La *Crète*, administrée par un consulaire.

Voilà donc: la Macédoine romaine.

De ces trois étapes ou phases parcourues, nous pouvons dégager cette conclusion:

La Macédoine du temps des Hellènes est rétablie dans ses vraies limites sous les Romains dans les deux provinces septentrionales du diocèse (la Macédoine proprement dite et la Macédoine salutaire). Mais, si l' on veut une Macédoine agrandie et sortie de ses vraies limites, -- alors on peut s'avancer tant qu' on veut: moins au nord de la péninsule qu' au sud, même jusqu' à la Crète et à l' Indus... Le résultat est pire encore si l' on recherche la Macédoine dans le sens ethnographique: on ne sait ni de quel point partir ni où s'arrêter, car le peuple macédonien n' a jamais existé comme une nation à part.

Mais, si dans la politique — surtout extérieure! — les mathématiques ne jouent pas un rôle décisif, du moins la logique et le bon sens doivent y avoir leur place. Aussi est-il regrettable de voir de nos jours des gens sérieux déplacer la Macédoine et chercher ainsi à embrouiller la Question d' Orient, au préjudice surtout de la juste cause des Serbes, — qui de cette façon souffrent plus de l' Europe que de leurs bourreaux dans l' Empire turc.

Car, enfin, ce qui doit décider la Question, ce n' est pas tant le sens géographique de la Macédoine, que la population qui habite cette contrée. Autrement dit: ce n' est pas la terre qui pâtit, mais les peuples qu' on y égorge depuis le XIV-e siècle. Car, grâce à quelques fins prestidigitateurs on en a fait de belles avec le pauvre peuple de la Macédoine et de la „Vieille“ Serbie... C' est une honte pour la civilisation du XX-e siècle! On dirait qu' elle attendait des bombes pour s' éclairer....

2). *Position des Serbes*. Pour mieux se rendre compte de la Macédoine — ainsi que du reste de la péninsule, — nous devons connaître ce qui s' y est passé après les Romains et avant la conquête par les Turcs au XIV-e siècle. Autrement dit: pour pouvoir se retourner dans la Question d' Orient, il faut avoir

*) Donc, la partie qui formait aussi la Macédoine, à l' époque des Hellènes.

une idée nette et juste sur la manière dont les Serbes l'occupèrent et s'y installèrent. Car, quoique Rome dût céder devant la poussée formidable des Barbares, qui dès la fin du V-e siècle soumièrent la péninsule, ces Barbares n'y restèrent pas longtemps. Ils étaient capables de conquérir, mais non de gouverner. C'est pourquoi ils passèrent avec l'impétuosité d'un torrent, pour faire place aux Slaves. Nous l'avons déjà vu en exposant *l'installation définitive des Serbes dans la première moitié du VII-e siècle*. Sous ce nom national conservé jusqu'à nos jours, les différentes tribus serbes occupèrent toute l'étendue entre le Danube et la Save jusqu'à la mer Adriatique et à la mer Egée, entre l'Una, le Drim, la Bistritsa, la Strouma et l'Isker.¹⁾ Et chose principale ou décisive pour notre temps: depuis le VII-e siècle les Serbes y sont restés en écrasante majorité malgré tant d'actes de barbarie et tant d'artifices de la part de leurs ennemis. Ce fait est depuis longtemps prouvé et incontestablement établi par tous les auteurs et voyageurs impartiaux. Car, si aujourd'hui dans la péninsule il y a cinq nations, à qui cette contrée doit de jure appartenir, à savoir les Serbes, les Albanais, les Grecs, les Bulgares et les Turcs, il est très facile de distinguer les Serbes parmi les autres. Si une nation, ce sujet naturel du Droit international, est une réunion de personnes, unies par l'identité de l'origine, du langage, des moeurs, de la conformation physique, par une longue communauté d'intérêts et de sentiments dans le passé et le présent, — alors, c'est chez les Serbes que nous en trouvons le plus bel exemple. La nationalité serbe, telle qu'elle s'est révélée depuis son installation dans la péninsule, malgré tant d'aventures, est restée toujours vivace; elle le confirme devant tout le monde qui a le coeur et l'esprit de l'époque civilisée. Nous le démontrerons en peu de mots seulement. Ainsi :

1. par leur origine, tous ces Serbes sont une branche de la famille slave;
2. ils parlent la langue serbe, aussi bien sur les rives du Vardar ou de la Srouma que sur celles des Moravas et à Belgrade;
3. ils ont les mêmes moeurs et les mêmes coutumes à propos des fêtes, du mariage, du baptême, de la mort et de tant d'autres circonstances; la *slava* surtout est une fête particulière aux Serbes et qui les distingue. On dit à bon droit „une maison qui fête la *slava*, est une maison serbe“.
4. par la conformation physique un Serbe qui habite près de l'embouchure de la Srouma ne diffère pas d'un autre Serbe qui habite près de l'embouchure de la Save ou de la Tsetina;
5. tout ce peuple serbe a conservé une communauté d'intérêts; dans son glorieux passé il l'exprimait vivement sous ses propres chefs serbes, — et depuis des siècles, il l'exprime davantage encore dans l'esclavage et sous le joug des Turcs.

Ajoutons à cela encore deux faits :

1. la religion a joué autrefois et joue encore de nos jours le plus grand rôle chez les Serbes; ils sont orthodoxes en général, mais il y en a aussi qui ont été forcés d'embrasser l'islamisme et le catholicisme; cependant, la différence de religion n'a pas brisé leur unité morale; ils expriment bien sous ce rapport leur sentiment national par la phrase: „brat jé mio koïé vére bio“, — c'est-à-dire „un frère est toujours cher, à quelque religion qu'il appartienne“;
2. les noms géographiques de tout le pays compris entre le Danube, la Save, l'Adriatique et la mer Egée, sont des noms serbes datant de l'arrivée des Serbes; nous ne mentionnerons ici que quelques noms du sud de la véritable Macédoine, tels que: *Serbia* près de la *Bistritsa*; les noms des lacs; *Salonique* (du mot serbe so-solnique = sel-saunerie); etc. puis *Srbin*, *Staro Srbtsi*, *Malo Srbtsi*,

¹⁾ Ce sont, pour ainsi dire des limites naturelles. Du côté des Bulgares, après leur installation définitive, c'est toujours la Mesta et l'Isker qui séparèrent les Serbes des Bulgares. C'est pourquoi même les auteurs byzantins ne plaçaient jamais Sofia dans la Mésie inférieure, mais en Thrace.

Srbliani, Sribitsa, Srbovo, Goritsa, Kogeani, et tant d'autres qui finissent en *itch*, terminaison des noms de familles de presque tous les Serbes, qui est une particularité serbe par exemple *Radovitch, Raclitch* etc. etc.

A tout cela ajoutons le fait historique: *les Turcs au XV-e siècle ont arraché aux Serbes aussi bien la Macédoine que toute la Serbie depuis le Danube et la Save jusqu' aux delà des lacs macédoniens et jusqu' aux embouchures du Vardar, de la Strouma et de la Mesta, depuis l' Adriatique jusqu' au delà du Timok et au delà de la Mesta.*

C'est pourquoi toute cette contrée appartient aux Serbes, en vertu d'une foule de preuves incontestables. Et tout le monde peut se convaincre de ce droit serbe, rien qu'en envisageant certains événements récents ou actuels. Ainsi:

a). en 1897 la Grèce engage la guerre contre les Turcs, mais c'est en vain qu'elle essaye de soulever la population même dans la Macédoine du sud!

b). depuis des années, dans les pays serbes de la Turquie, les Bulgares agissent en bandits, de nos jours en anarchistes — et que se passe-t-il?

Le peuple ne bongé pas, car la majorité peuple y est serbe. Ainsi à Salonique seulement (selon *Goptchévitch*) sur 150.000 habitants, il y a 70.000 Serbes (dont plus de 2.000 de religion Mahométane), contre 42.000 Turcs, 24.000 Grecs, 1.000 Albanais et à peine une ou deux centaines de Bulgares enrôlés dans les fameux comités qui répandent la civilisation au moyen de bombes et d'autres engins diaboliques...

Mais, si la Turquie et l'Europe désirent la paix, — doivent elles éternellement demander aux Serbes la patience, en les forçant à rester dans la position peu enviable où ils se trouvent depuis cinq siècles?... Les heureux de l'Europe disent: „là où l'on parle la langue d'un peuple, là est sa patrie“. A notre tour nous répétons cette maxime en l'élargissant: *où l'on parle la langue serbe et où se trouvent tous les éléments nationaux serbes, là est la nation serbe. Le peuple serbe est resté dans sa patrie appelée Serbie, — dont nous avons montré tout à l'heure les limites naturelles, — telle qu'elle se présente depuis le VII-e siècle....*

Pour faire bien comprendre la véritable situation des affaires de la péninsule, embromillées par l'ignorance et la malveillance de beaucoup de gens, — nous allons l'exposer, telle qu'elle est. Le nom „Macédoine“ étant une désignation géographique, il ne faut pas l'appliquer en dehors des véritables limites de la Macédoine ni lui donner certain sens politique qu'il n'a jamais eu. Mais, restons sur le terrain du Droit international, qui réclame avant tout: la vie pour les peuples et pour les nationalités. Dans les affaires de la péninsule l'ethnographie doit jouer le principal rôle avec toutes les conditions nécessaires à l'existence d'une nation. C'est sur ce terrain solide que nous nous sommes placés tout au commencement de cette étude, — et nous nous y maintiendrons dans les chapitres suivants.

3. *Prétentions des Albanais, des Grecs, des Bulgares — et les Grandes Puissances.* Après un sérieux triage historique qui s'est fait dans la péninsule, nous y avons aujourd'hui quatre peuples principaux avec qui l'on doit compter pour rétablir l'ordre dans la péninsule, sinon pour résoudre la Question balcanique. Ce sont les *Albanais*, les *Grecs*, les *Bulgares* et les *Serbes*.

On sait qu'au XV-e siècle les Turcs sont devenus maîtres de la péninsule, et que c'est au XIX-e siècle seulement qu'une petite partie des Serbes d'abord (dans le royaume actuel de Serbie et dans la principauté du Monténégro), puis, grâce à l'Europe, les Grecs et enfin les Bulgares, ont commencé leur nouvelle vie étatique.

Mais, pour bien nous rendre compte de la Question qui nous intéresse, — voyons comment la partie contestée de la péninsule — la Macédoine y com-

prise — se présente sous la domination des Turcs. Autrement dit: voyons la division administrative actuelle des provinces turques en Europe.

La *Turquie d'Europe**) est divisée en six vilayets, à savoir: les vilayets de *Salonique*, de *Monastir*, de *Kossovo*, d' *Andrianople*, de *Janina* et de *Scutari d' Albanie*. Notons tous de suite que Constantinople et ses environs (y compris une petite partie de l'Asie—Mineure) ne forment pas un vilayet, mais un district spécial que l'on appelle en turc *Chehir Emaneti*. Entre ce district et le vilayet d'Andrianople il existe un sandjak qui s'appelle *Tchataldjé*. Le district de *Chehir Emaneti* et le sandjak de *Tchataldjé* ne relèvent que du Ministre de l'Intérieur.

En dehors de ces vilayets ou possessions immédiates, il faut encore noter les pays qui de droit relèvent du sultan. Tels sont: la principauté tributaire de *Bulgarie* (ancien vilayet de *Touna-Danube*), dont le prince est en même temps gouverneur général de la *Roumèlie orientale*, considérée comme vilayet autonome et comme telle (depuis 1885) rattachée de fait à la Bulgarie; la *Bosnie* et l'*Herzégovine*, considérées comme un vilayet et provisoirement administrées par l'Autriche—Hongrie (depuis 1878).

L'Empire turc occupe en Europe un territoire de 323.653 km. c., peuplé de 10,400.000 habitants. Mais la superficie du territoire directement soumis au sultan n'est que de 168.533 km. c. avec 6,000.000 d'habitants.

Telle est la division officielle de la Turquie d'Europe, exprimée en langage officiel**). On n'y trouve donc ni la „Vieille“ Serbie, ni la Macédoine... Mais nous reviendrons là-dessus un peu plus loin.

Après avoir montré cette division administrative de la Turquie d'aujourd'hui dans la péninsule, — nous la retiendrons, dans notre étude, comme officielle. Seulement, pour mieux saisir la Question de la péninsule ainsi que la Question des Serbes, nous considérerons la péninsule au point de vue de l'histoire et de l'ethnographie.

Dans l'Empire turc de la péninsule rentrent les possessions immédiates de la *Roumèlie* et de l'*Albanie*, de la *Serbie* avec la *Macédoine*. Y rentrent aussi les possessions qui sont restées sous la domination du sultan mais qui pour le moment ne sont pas administrées par lui; d'un côté ce sont des parties détachées de la Serbie: la *Bosnie* et l'*Herzégovine* (qui en 1878 ont été confiées à l'administration provisoire de l'Autriche-Hongrie), et de l'autre côté c'est la *Roumèlie orientale* avec la *Bulgarie* (dont la *Dobroudja*, en 1878, fut détachée pour être cédée à la Roumanie, de l'autre côté du Danube!).

Décider le sort surtout de ces provinces et des nationalités qui les habitent, signifie: résoudre la Question de la péninsule balcanique.

C'est pourquoi il est très important de connaître d'abord ces provinces,

*) En Europe :	323.653 km. c. avec	10,400.000 habitants
„ Asie :	1.778.200 km. c. „	15,500.000 „
„ Afrique :	1.793.300 km. c. „	7,708.000 „
total . . .	3.895.153 km. c. avec	33.608.000 habitants.

Population par km. carré: 33 habitants pour les possessions immédiates d'Europe, et 31 pour les autres territoires d'Europe; 9 dans les possessions d'Asie, et 4 pour celles d'Afrique. Soit: une moyenne de 8 pour l'ensemble de l'Empire ottoman.

**) Le dénomination de vilayets ne date que du règne d'Abd-ul-aziz (1861—1876; auparavant il y avait des *eyalets*). L'administration est réglée par une loi de 1870, modifiée par les „Instructions pour l'administration générale des vilayets“ de 1876, dans tout l'Empire ottoman. D'après cette loi, l'Empire se divise: en provinces = vilayets, administrés chacun par un gouverneur général = vali, qui représente le pouvoir central et tient la haute main sur tous les services; il est assisté par un adjoint = muavin, par un directeur des finances = defterdar, par un secrétaire général = mektoubdji, etc. Chaque vilayet se divise en sous — gouvernements = livas ou sandjaks, administrés par un mutessarif, etc. Chaque sous — gouvernement a des cazas, administrées par des coïmacams, etc. Chaque caza comprend des communes = nahies, administrées par des mudirs etc. etc.

Nous avons vu l'exception faite pour l'administration de Constantinople et des environs. Il y a aussi une organisation spéciale pour les „Provinces privilégiées:“ le Mont Athos, la Crète, l'île de Samos et les montagnes du Liban en Asie. Quant aux îles, elles forment également un vilayet européen, sous la dénomination de *Djézaïéri — bahricéfid*, ce qui veut dire: Archipel de la Méditerranée; le siège du gouverneur est dans l'île de Rhodes. Seule l'île de Samos a son autonomie, et la Crète se trouve dans une situation encore provisoire.

puis les prétentions des nationalités qui s' y rapportent. Nous allons en dire quelques mots, sous les titres de *Roumélie*, d' *Albanie*, de *Serbie*, de *Bulgarie* et de *Grèce*.

a. La *Roumélie* (ancienne Thrace; des mots turcs: Roum — ili = le pays romain) se trouve entre la mer Noire et la mer Egée, la Mesta et la Bulgarie. La rivière de la Maritsa y a tout son cours. La partie nord du pays, touchée par la Bulgarie, s' appelle: la *Roumélie orientale* (depuis 1885 rattachée à la Bulgarie), la principale ville y est Philippopoli; l' autre partie au sud forme le vilayet d' Andrinople, dont, le nom vient de son chef-lieu, d' une des principales villes de l' Empire. En Roumélie Orientale il y a presque autant de Bulgares que de Turcs, mais dans le reste du pays, les Bulgares sont en minorité évidente, et les Turcs dépassent les autres nationalités.

b). L' *Albanie* longe la mer Adriatique et la mer Jonienne, entre le Drim et l' Arta; elle est limitée à l' est par une série de montagnes (Grammos) et par le lac d' Ochrida. La partie du sud, vers l' Arta, s' appelle l' Epire. En langage officiel, l' Albanie forme le vilayet de Janina au sud, et au nord celui de Scutari. Comme tout le pays est le plus montagneux de la péninsule, les Albanais ont pu conserver leur indépendance de fait, mais, toujours à demi-sauvages, ils n' ont jamais su s' organiser en un Etat. Ils vivent en petits clans = phis ou phars, et la rivière Skoumbi les divise en deux grandes tribus: les Ghègues au nord et les Tosques au sud. Parmi les principales villes, nommons sur le littoral: Alessio et Durazzo; dans l' intérieur: Belgrade ou Berat, Croïa, l' ancienne capitale de Skender-beg, et Janina qui donne son nom à tout le vilayet. En Albanie de nos jours il n' y a que des Albanais; les autres nationalités environnantes n' y comptent pas, excepté de la nationalité serbe au nord — est.

c). La *Serbie*. Avant tout, disons que la Serbie se trouve dans l' étendue que nous avons déjà indiquée (v. p. 19, cf. avec le ch. IV), où surtout depuis le VII-e siècle, vivent les Serbes et la nation serbe. Souvent on emploie le nom impropre de „Vieille“ Serbie, pour opposer la partie non délivrée de la Serbie à celle qui est libre, surtout à la Serbie septentrionale, autrement dit, au royaume actuel de Serbie. Mais le royaume, ainsi que la principauté du Monténégro ne renferment que des Serbes, les mêmes qu' on trouve en Bosnie et Herzégovine et (pour nous servir du langage officiel) dans les vilayets de Kossovo, de Monastir et de Salonique. Ces trois vilayets, comme toute la Serbie ou patrie des Serbes, c' est aux Serbes que les Turcs les ont arrachés et c' est alors seulement qu' ils sont devenus les maîtres de la péninsule, au bout de quelques siècles de luttes (XV-e siècle)... Si nous laissons de côté le royaume actuel de Serbie et le Monténégro, n' oublions jamais du moins ce fait incontesté: que la Bosnie et l' Herzégovine sont aussi des pays purement serbes, de même que le reste de la Serbie connu maintenant sous les noms des trois vilayets de Kossovo, de Monastir et de Salonique. Ces vilayets forment justement le coeur de la Serbie. Qu' on en juge! Dans le vilayet de Kossovo: Novi—Bazar fut la première capitale de la Serbie (XII-e siècle), puis ce furent Prichtina, Scoplié (Uscub), Prizrène, etc. C' est dans sa capitale Scoplié, que le 16 avril 1346, le roi Douchan se couronna „empereur des Serbes, des Grecs, des Bulgares des Albanais“, et en même temps proclama l' indépendance de la patrie serbe, dont le siège était à Petch (Ipek); enfin, c' est dans la plaine de Kossovo que les Serbes ont livré aux Turcs la glorieuse bataille de 1389, où périrent un tsar et un sultan, et qui coûta aux Serbes la perte de la Serbie méridionale. Dans le vilayet de Monastir ou de Bitolié, nommons seulement Prilep qui fut la capitale du Roland ou Cid serbe, du Kraliévitich Marko, et de son père, le roi Voukachine; au nom de celui-ci ses frères, Goïko et Ougliécha gouvernaient le pays compris entre la Strouma et la Maritsa, et en 1371, près de Tchnomèsne ils livrèrent une bataille aux Turcs. Le vilayet de Salonique faisait aussi partie

de l'Etat serbe : les lieux de Serès, Melnik, Vèlès, Dorian, Vodène, Véria et tant d'autres sont pleins de sens pour les Serbes dans le passé et dans le présent... Toute cette étendue n'est donc que la Serbie, et la Macédoine (en tant que mélange de Serbes, de Turcs et d'autres nationalités) existe à peine sur le littoral de la mer Egée. Elle ne mérite guère d'être mentionnée que pour rappeler un nom géographique qui ne correspondait plus à aucune réalité à la veille de la conquête par les Turcs*).

d). La *Bulgarie* est limitée au nord par le Danube, depuis l'embouchure du Timok jusqu'à Silistria, et de là par une ligne allant jusqu'à Mangalia, — qui la sépare de la Roumanie et de sa nouvelle acquisition, la Dobroudja; à l'est par la mer Noire jusqu'au cap d'Emineh; puis, au sud, les Balcans et la montagne de Rilo la séparent de la Roumélie orientale; à l'est, elle est séparée des royaume de la Serbie par les montagnes de Stara Planina et le Timok. Là est la patrie des Bulgares, principauté tributaire de la Turquie, dont la capitale est Sofia. Pour cette principauté, qui est leur Etat à eux, administrativement autonome, — les Bulgares n'ont qu'à remercier le Congrès de Berlin de 1878, et surtout les Serbes pour leur assistance fraternelle et pour le sang qu'ils ont versé. Car, sans cela, les Bulgares seraient encore restés complètement sous le joug des Turcs, étant donné qu'ils avaient succombé définitivement des 1393. Mais, trop gâtés par la Russie et par l'Europe, — et même par la Turquie, ils vivent dans une situation réellement spéciale. C'est pourquoi en 1885 ils ont osé arbitrairement s'annexer la Roumélie orientale et ils se proposaient d'en faire autant d'une partie encore de l'Empire turc d'Europe.

e). La *Grèce* baignée par deux mers, n'a qu'au nord une frontière continentale, presque toute conventionnelle, que les annexions pacifiques de 1881 ont reportée au-delà de la Thessalie : commençant un peu au nord de l'embouchure de la Salambrie, cette frontière est formée par les montagnes de Zigos et en partie par l'Arta. Grâce à son nom fameux et à sa capitale, la Grèce est bien connue et aimée en Europe; les héritiers des Hellènes n'ont pas besoin de se donner beaucoup de peine. Ils profitent de toutes les circonstances et gagnent toujours, surtout depuis 1829, quand grâce aux hauts faits de quelques héros classiques — qui n'étaient pas sans exemple dans la péninsule — l'Europe, la Russie en tête, déclara aussitôt la Grèce indépendante, quoique à peine sortie des ruines et des tombeaux... Tandis que les Serbes qui ont succombé les derniers, mais n'ont jamais cessé pourtant de défendre leur cause nationale, eux qui pendant des siècles ont été le rempart de l'Europe, doivent lutter encore pour l'indépendance de leur patrie!

Après avoir ainsi reconnu les domaines des *Albanais*, des *Greco*, des *Bulgares* et des *Serbes*, — voyons maintenant *leurs prétentions* en même temps que *les dispositions des Grandes Puissances à leur égard* ou à l'égard de l'Empire turc d'Europe.

1.a). Les *Albanais* ou, comme ils s'appellent eux-mêmes les *Skipétairès*, vivent en Albanie, autrement dite Skipéria. Si l'on voulait ne rien exagérer sur le nom et la nature ethnique des éléments qu'on rencontre dans la péninsule, on arriverait facilement à la vérité. Les Albanais peuvent passer pour le reste des Illyriens, mais fortement croisés avec d'autres éléments (hellénique, turc), surtout avec les Serbes au nord. Mais, l'intérieur de l'Albanie est resté ethnographiquement presque pur. Le peuple Albanais a toujours vécu en tribus qui parlent des idiomes tellement différents que souvent elles n'arrivent pas à se comprendre mutuellement; dans la partie nord les tribus parlent un idiome plein

*) C'est donc un non-sens de désigner sous la dénomination de Macédoine le vilayet de Salonique en y ajoutant — à volonté! — tantôt ceux de Monastir et du Kossovo, tantôt même, autre ceux-ci, ceux de Janina et de Scutari!... Ce que c'est que la politique... orientale!...

de mots serbes plus ou moins déformés. C'est pourquoi ce peuple, depuis des siècles, mène une vie politique séparative; chaque tribu a son chef, indépendant et souvent en lutte contre les autres.

Au XIII-e siècle une partie de l'Albanie moyenne avec quelques forts du littoral, appartenait au royaume de Naples et de Sicile. Charles d'Anjou l'avait prise à Manfred, et il fit lui-même quelques nouvelles conquêtes dans l'Albanie moyenne. A ce moment les Serbes dominaient sur l'Albanie du nord; au XIV-e siècle ils poussèrent vers le reste de l'Albanie. Ainsi, le roi Miloutine en 1319 y fit quelques conquêtes, et, avec ses alliés, reprit Durazzo perdu en 1305. *Le tsar Douchan* (1331—1345) alla plus loin: il *soumit toute l'Albanie*. Alors, l'élément serbe traversa d'un bout à l'autre toute l'Albanie, et leurs traces subsistent encore. Quand l'Empire du tsar Douchan, sous son fils Ouroche, en 1368 commença à se fractionner, alors dans l'Albanie du sud et dans l'Albanie moyenne, apparurent quelques chefs, qui n'étaient pas tous d'origine serbe (Baoucha, Charles Topia). Mais les Turcs passant d'Asie en Europe (1344) et profitant des discordes qui régnaient entre les princes de la péninsule se mirent en devoir de la conquérir, et l'Albanie ne devait pas être épargnée non plus. Après des luttes sanglantes et après l'année 1385, les Turcs soumirent toute l'Albanie, sauf quelques forts du littoral où Venise tenait garnison. Cependant il restait en Albanie quelques chefs albanais assez puissants et assez indépendants. Au XV-e siècle on voit se dresser surtout Ivan Kastriotich et Arianit K. Golemi; tous les deux d'origine serbe. En 1410 ils deviennent vassaux du sultan: Ivan donna ses fils en otage aux Turcs et Arianit fut conduit au sultan qui le fit incarcérer. Après vingt ans d'esclavage, Arianit réussit à s'échapper et rentra en Albanie; il y souleva le peuple et battit une forte armée turque (vers 1453). Les Turcs eurent beaucoup de peine à rétablir complètement leur domination sur l'Albanie au XV-e siècle. Quand, tout à coup, en 1443, apparut comme un météor, le fils d'Ivan Kastriotich, revenu d'otage. C'était le glorieux Georges Kastriotich, Scanderbeg. Il eut vite fait de soulever toute l'Albanie et de nombreux milliers de Turcs tombèrent en luttant contre lui. Il donna un exemple d'héroïsme tel qu'on en trouve peu dans l'histoire. Lui et son parent Ivan Tsrnoïevitch*) de Zéta (Monténégro) ne savaient que repousser toujours les Turcs, sans porter la guerre en dehors de l'Albanie. Mais, après la mort de Scanderbeg, à Alessio le 18 janvier 1468, l'Albanie ne connut plus d'autre véritable chef et défenseur de sa liberté. Dix ans plus tard les Turcs soumirent la capitale de Scanderbeg, Kroïa, et trois ans après Scutari. Depuis lors l'Albanie est restée partie constitutive de l'Empire turc.

Cependant, la faiblesse générale qui se sent depuis deux en trois siècles dans l'Empire turc, a permis aux Albanais de se rendre complètement maîtres chez eux et de faire ce qu'il leur plaît.... Les Turcs se croient leurs maîtres de droit; mais les Albanais sont indépendants de fait, — qu'importe, dans ce cas, le nom ou le droit?!... Les Albanais n'ont pas une idée d'Etat; ils vivent en tribus, et chacun satisfait à sa guise ses goûts de liberté. L'islamisme était presque commandé pour les Albanais: cette religion ne leur demande qu'une foi vague et laisse le cœur libre.***) Dans la politique actuelle, pourrait-on dire, les Albanais et les Turcs se complètent. L'Albanais est resté réfractaire à toute idée de progrès, comme tous les sectateurs de Mahomet; il est attaché à ses vieilles mœurs et coutumes, et il ne quitte même ses montagnes que momenta-

*) Sur la généalogie de Scanderbeg, nous renvoyons principalement aux ouvrages suivants: Charles Hopf, *Chronologie gréco-romaine* etc. Berlin, 1873; Mas Latrie, *Trésor de chronologie* etc. Paris, 1889; Miklosisch, *Die serbischen Dynastien Crnojevits*, Wien, 1886.

**) Il y a aussi des Albanais catholiques, principalement du côté du littoral.

nément pour montrer sa fidélité à ses traditions de guerre et de rapine, et pour porter la dévastation et la mort au milieu des populations serbes, pénétrant même de temps à autre, dans le royaume actuel de Serbie!.... L'Albanais n'ayant pas de goût pour le travail, ne manie dès son enfance que les grands couteaux, les longs pistolets et fusils. La Porte regarde depuis longtemps d'un oeil tranquille ses sauvages convoitises et ses actes de brigandage. Il y a aussi une grande Puissance qui a su exploiter les Albanais comme elle a exploité les autres peuples de la péninsule. Nous le montrerons dans les lignes suivantes, — en rappelant tant de victimes serbes, ainsi que la mort de Chtcherbina à Mitrovitza serbe.....

La question albanaise qu' on veut porter aujourd'hui sur la table diplomatique est tout à fait artificielle. Les Albanais pour le moment ne présentent nullement le caractère d' un peuple assez élevé pour pouvoir réclamer son Etat à lui. D' où vient alors qu' on parle de la délivrance ou de l' autonomie des Albanais? Nous y voyons le résultat d' une double conduite: de la conduite de la Porte, et, d' autre part, de celle de l' Autriche-Hongrie et de l' Italie. Tandis que la Porte montrait une faiblesse constante envers les Albanais, trouvant même avantageux que les Albanais tuent les Serbes et que toutes les nationalités s' entrégorgent, — l' Italie et surtout l' Autriche-Hongrie ont su profiter de cet état de choses. Voyons comment, en peu de mots.

L' *Autriche* (-Hongrie) par ses agents entretient l' anarchie en Albanie: elle provoque le développement de l' idée nationale et du désir d' autonomie chez les Albanais, puis elle dénonce aux Turcs les défenseurs et partisans de cette idée. De cette façon elle se concilie les sympathies aussi bien des Albanais que des Turcs, — et par dessus-tout elle réussit à faire régner l' anarchie dont elle profite seule pour prendre pied dans le pays. Car d' un côté elle pousse les Albanais contre les Serbes, et elle s' implante de plus en plus solidement du côté du littoral par son commerce et ses commerçants, et au nord, comme administratrice de la Bosnie et de l' Herzégovine, n' est elle pas déjà, pour ainsi dire, à Mitrovitza?.... Ainsi donc, de l' ouest et du nord, l' Autriche s'achemine à travers les vilayets de Scutari et de Kossovo vers le Vardar pour en suivre le cours jusqu' à Salonique. C' est le fameux: Drang nach Osten! L' important est d' avoir dans ses mains le vilayet de Kossovo, qui est purement serbe et qui est le noyau de la Serbie. C' est pourquoi il fallait à tout prix en exterminer les Serbes. Et dans ce but elle a su gagner les Albanais. En même temps elle s' introduisait dans le pays comme protectrice des catholiques, par l' argent et une habile colonisation (voir la ligne: Mitrovitza — Voutchitrn — Prichtina — Phérisovitch — Katchanik... pleine de ses sujets installés comme concessionnaires ou commerçants). Etant donné qu' elle n' est pas un Etat formé d' une seule nationalité, elle peut plus facilement qu' un autre gagner l' amitié des Albanais... et même tromper l' Europe. N' est-elle pas d' ailleurs l' héritière de l' Empire d' Orient? ne s' appelle-t-elle pas déjà „Oester-Reich“? Au Congrès de Berlin (art. 26 du Traité) elle se chargea volontiers de l' occupation et de l' administration de la Bosnie et de l' Herzégovine, mais „ne désirant pas se charger de l' administration du sandjak de Novi-Bazar... qui s' étend jusqu' au — delà de Mitrovitza... l' Autriche-Hongrie se réserve pourtant le droit de tenir garnison et d' avoir des routes militaires et commerciales sur toute l' étendue de cette partie de l' ancien vilayet de Bosnie“. Grâce à une telle situation, l' Autriche a su s' affermir dans cette contrée de Kossovo et dans le nord de l' Albanie. Que la Russie s' entende de nouveau avec l' Autriche... à propos du status quo dans les Balkans!! D' après toutes les apparences il semble bien que l' Autriche joue maintenant le même rôle qu' à la veille du Congrès de Berlin ou plutôt à la

veille de la guerre russo-turque. Dieu veuille que les Serbes ne soient pas encore les victimes de cette politique, avec une nouvelle Bosnie et Herzégovine!

L' *Italie* aussi s' introduit en Albanie, mais d' une autre façon. Pour le moment elle s' arrête sur le littoral, pour y créer des débouchés à ses produits nationaux. Elle cherche, tout — à — fait pacifiquement à établir en Albanie son influence économique et politique.

Grâce à ces différentes propagandes et à la situation générale dans l' Empire turc d' Europe, il y a des Albanais, surtout parmi les émigrés, qui commencent à soutenir leur cause nationale. Les principales villes d' Europe les ont déjà entendus. Un nom, plein de tradition, est déjà trouvé, celui de don Aladro Kastriote Ce personnage s' est mis à la tête d' un comité et il travaille de toutes ses forces au succès de la cause albanaise. Pour le moment ces Albanais ne demandent que ceci: l' autonomie de l' Albanie, comprenant non seulement les vilayets de Scutari et de Janina, mais aussi ceux de Kossovo et de Monastir, — avec le siège du gouverneur à Bitolié (Monastir)!

Une telle prétention est tout — à — fait exagérée et même sans aucun fondement. D' abord, la patrie des Albanais est dans l' Albanie, et ce pays ne dépasse pas les limites des vilays de Scutari et de Janina (celui - ci revendiqué aussi par les Grecs). Ces deux vilayets sont même plus grands que l' Albanie, et alors: comment les Albanais peuvent-ils encore réclamer deux autres vilayets purement serbes, ceux de Kossovo et de Monastir (Bitolié)? Car si l' on y trouve des Albanais venus récemment pour en exterminer la paisible population serbe, cela ne signifie pas qu' ils y soient établis depuis des siècles et que leur patrie historique et ethnographique s' étende jusque-là. Du reste, l' idée nationale chez les Albanais n' est pas encore mûre, si elle est en train de se développer. Il faut donc avant tout: repousser les Albanais en Albanie, si la Porte désire le rétablissement de l' ordre et de la paix. Mais si l' Europe prend sur elle de régler la Question des Albanais, elle doit tenir compte de tout ce que nous avons dit, en évitant surtout de porter atteinte la vie nationale des autres peuples. Ce n' est pas tout de créer un nouvel Etat autonome . . . puis de le donner à l' Autriche pour qu' elle l' administre!

2.b) Les *Grecs* d' aujourd'hui sont la postérité très éloignée des Hellènes, croisés avec des éléments romains et surtout slaves, — car les tribus slavo-serbes ont occupé toute la Grèce*) comme presque toute la péninsule. On se souvient de la vie historique de la Grèce antique. Il nous suffira de rappeler ici que Philippe fut imposé la suprématie de la Macédoine à la Grèce épuisée (338) et que son fils Alexandre étendit énormément son empire, en renversant celui des Perses, ennemi séculaire des Hellènes. Ceux-ci se soulevèrent contre la domination macédonienne, dès que le conquérant eut cessé de vivre, mais les Eoliens eurent l' imprudence d' appeler les Romains à leur secours, et dès 146 av. J. C., la Grèce fut réduite en province romaine. Soumise à l' Empire d' Orient pendant le moyen âge, la Grèce tomba au XIII-e siècle aux mains des Croisés.

*) Pour éviter tout reproche ici, aussi bien qu' ailleurs dans cette étude, nous n' affirmons rien sans citer des preuves à l' appui. A propos des tribus slaves en Grèce, nous n' invoquerons que deux ouvrages facilement abordables: d' abord, l' ouvrage, en grec, du prof. de l' Université d' Athènes K. Paparrigopoulos, *Histoire du peuple grec* (III, 435, etc.); puis, celui des professeurs Lavisse et Rambaud, *Histoire générale* (I, 692), d' où nous extrayons ces lignes:

„La grande poussée en avant des Slaves, vers le sud et le centre de l' Europe, commence dès la fin du second siècle après Jésus-Christ La conquête proprement dite commença vers la fin du V-e siècle Non seulement la Thrace, la Macédoine, la Thessalie et l' Epire étaient en grande partie slaves; mais ils étaient fort nombreux dans la Grèce proprement dite. Dans la Béotie et l' Attique, beaucoup de noms géographiques rappellent encore leur séjour. Au X-e siècle, l' empereur Constantin Porphyrogénète se plaignait que toute la Morée fut devenue slave et barbare. Les Slaves du Peloponèse y conservèrent une indépendance complète, de 587 à 815. On parlait encore slave sur le Taygète, au milieu du XV-e siècle. Les croisés francs et les Vénitiens eurent souvent affaire aux Esclavons. Les Maïnots sont d' origine slave“.

On sait d' autre part que parmi toutes les tribus slaves de la péninsule, la tribu serbe était la plus forte et qu' elle absorba les autres (cf. ch. IV).

Conquise par les Turcs au XV-e siècle, elle ne recouvra sa liberté qu'après une glorieuse guerre d'indépendance qui se termina par l'intervention de l'Europe (bataille de Navarin, 1827; conférence de Londres, 1830, etc.).

Qu'est-ce que les Grecs de nos jours demandent en dehors du royaume actuel de Grèce? Pourquoi ne sont-ils pas satisfaits de l'héritage considérable — déjà obtenu! — de l'ancienne patrie hellénique?... Nous n'hésitons pas à répondre que c'est parce qu'ils sont habitués à être gâtés par l'Europe. Un héritage déjà brillant ne leur suffit pas, ils veulent davantage, — que leur importe s'ils demandent de droit qu'on enterre même les vivants, pour qu'ils puissent en hériter enfin?!... Parlons en peu de mots de la fameuse „grande idée“ grecque.

D'abord, il est incontestable que les Grecs d'aujourd'hui ne sont pas de véritables Hellènes. Ce fait étant reconnu même par les propagandistes grecs, ils laissent de côté l'unité nationale ou son fondement naturel sur la race. Ils partent d'un autre point de vue; ils soutiennent l'*ethnocratie*.

Les Grecs ne demandent pas l'extension des frontières de la Grèce en vertu de l'ethnographie; l'élément hellénique - grec n'a jamais été en majorité dans la péninsule. Ils se basent sur une autre théorie, sur l'ethnocratie: en introduisant l'instruction ou la civilisation, ils montrent leur supériorité et par là absorberont ou gagneront les habitants de la péninsule.

Si l'on parcourt l'histoire de l'antique Grèce — de l'Empire byzantin — et surtout de Constantinople jusqu'à nos jours — la situation apparaît nette.*) L'ancienne race, les moeurs et la langue sont disparues, — mais l'unité nominale par l'administration, par la religion et par la littérature... fera revivre l'unité nationale et l'étendra davantage. Là-dessus Constantinople pourrait en raconter beaucoup! De cette capitale la nationalité grecque désire dominer la péninsule. Quand les Turcs en 1453 eurent définitivement pris Constantinople, les Grecs surent agir en fins diplomates et maintenir la tradition. Les orthodoxes de l'Empire d'Orient avaient leur chef à Constantinople, — les Grecs, réussirent à obtenir du sultan que la dignité de patriarche orthodoxe de Constantinople fût le monopole des Grecs. Depuis lors, le patriarche grec de son siège et comme fidèle sujet du sultan, — dirige en autocrate l'orthodoxie... au profit de la nationalité grecque. Pour avoir toute liberté d'action, *le patriarche grec insista après du sultan pour qu'abolit l'indépendance du patriarcat serbe de Petch, ce qui fut fait en 1459* (l'année même où la Serbie fut définitivement soumise, avec la chute de sa dernière capitale Smédérévo). Il est vrai que par cet acte l'Eglise serbe fut incorporée à l'archevêché d'Ochrida, — mais celui-ci dépendait directement du patriarcat grec de Constantinople. Et quand, *en 1557, le grand vezir M. Sokolovitch* (d'origine serbe) *eut rétabli le patriarcat serbe de Petch*, — les patriarches grecs ne cessèrent d'agir contre, et ils finirent par triompher! *Le sultan Moustapha III, par son bérat de 1766 supprima le patriarcat serbe de Petch*, avec défense expresse de le rétablir jamais! En même temps fut supprimé aussi l'archevêché d'Ochrida, datant du X-e siècle, et les Serbes perdirent leur centre religieux et intellectuel... Pour l'Eglise bulgare (à Trnovo) il en fut de même en 1393; elle passa définitivement en 1402 sous la suprématie directe du patriarcat. Ainsi, il n'y eut plus dans la péninsule que le siège du chef ou patriarche orthodoxe - grec à Constantinople. Agissant comme sujet du sultan, le patriarche grec dirige l'orthodoxie de l'Empire à sa façon grecque. Il se fait passer non seulement comme le pape de l'orthodoxie (d'Orient) mais comme le chef de l'Etat orthodoxe, ou plutôt des Grecs, - car ceux-ci n'ont jamais considéré les autres

*) Sur ce point on pourrait avantageusement consulter l'ouvrage de A. Rambaud, *L'Empire grec au X-e siècle* (VII, 539).

nationalités que comme subordonnées à eux. Ainsi donc par les moyens spirituels et l'organisation ecclésiastique, grâce au patriarche grec, les Grecs étendent ou ils retrouvent, leur ancien Empire, — l'Empire d'Orient. C'est pourquoi l'ancien antagonisme dure toujours entre Rome et Constantinople, entre l'Occident et l'Orient, entre le pangermanisme et le panslavisme, et avant tout, entre les différentes nationalités de la péninsule.... Qu'on juge soi-même de la situation. *En Orient la religion décide la nationalité*; on voit dans quelle position cruelle se trouvent en Turquie les sujets non-musulmans. Les Bulgares l'ont bien compris et, en 1870, ils ont renoncé, à une tradition pernicieuse. Ils ont proclamé l'indépendance de leur Eglise et créé l'exarchat; depuis, ils consacrent des prêtres à volonté, et les envoient par douzaines partout où ils y voient leur intérêt. *La création de l'exarchat amena aussi la reconnaissance officielle de la nationalité bulgare.* Il est vrai que les Bulgares pour ce fait ont été anathématisés par le patriarcat grec, mais, au bout de quelques années une politique habile a fait lever l'anathème. Cependant les Grecs reprochent toujours aux Bulgares d'avoir agi contre le droit. Mais, comme les Bulgares ne reconnaissent pas le droit, les paroles passent et les actes restent! Malheureusement pour les Serbes, ils se piquent, eux, de reconnaître le droit — créé par le patriarcat grec! — et ils ne veulent pas suivre l'exemple des Bulgares. C'est pourquoi, officiellement, dans tout l'Empire turc il n'y a pas de Serbes?! Pas un mot d'eux, ni dans les statistiques, ni dans les livres et registres ecclésiastiques!! Les enfants serbes ne sont pas baptisés comme Serbes — par conséquent ils ne meurent jamais non plus comme Serbes! C'est déjà là une bonne chose pour la nationalité serbe....

Cependant, dans les derniers temps cette politique grecque commence à porter moins de fruits. Malgré la supériorité de leur civilisation, les sages Grecs, — au dedans et au dehors de la Grèce — se sont aperçus qu'ils n'arriveraient pas de cette manière à conquérir toute la péninsule. Ils ne craignent pas tant les Serbes que les Bulgares. Car ceux-ci arrivent plus vite, dans la partie contestée, à ouvrir leurs écoles et leurs églises*); la Bulgarie étant un pays vassal, le sultan ne peut rien voir de dangereux dans la propagande bulgare! C'est pourquoi les Grecs complètent les instruments de leur propagande. Nous ne parlerons pas de l'alliance entre la Grèce et la Roumanie contre l'élément slave, reçue plus ou moins bien en Europe, car elle combat le danger du panslavisme!! Mais nous parlerons de quelques faits historiques que les Grecs — surtout à l'exemple des Serbes — invoquent.

Pour étouffer l'idée serbe dans la partie contestée de la péninsule, — les Grecs ont sorti un nom archaïque „la Macédoine“, et les Bulgares s'en sont emparés tout de suite. Puis, se considérant comme les héritiers d'Alexandre le Grand, ils réclament à ce titre toute la Macédoine pour eux!... En effet, rien de plus simple. Pour sûr une telle idée est grande... plus grande que toute la Macédoine, si extensible qu'on la suppose! plus grande même que tout l'Empire d'Alexandre.... Quel bel héritage! Nous comprendrions qu'un „Macédonien“ réclamat l'héritage d'Alexandre le Grand, mais qu'un esclave grec le réclame... c'est vraiment trop grec! Avec une telle conception juridique ou historique des Grecs, nous sommes loin des classiques exemples que dans les derniers siècles ont donné les Souliotes et les Maïnots, dans les veines desquels coulait aussi un peu de sang serbe. Mais ces héros ainsi que leurs émules serbes comprenaient autrement l'immortelle liberté, et ils savaient autrement se sacrifier pour la patrie... et la postérité civilisée....

Le comble des prétentions grecques apparaît dans leur opiniâtreté à maintenir et à garder comme leur domaine toute la péninsule ou tout l'Empire

*) D'après la théorie grecque fondée sur l'ethnocratie: celui qui a le plus d'écoles ou d'églises dans la partie contestée, est le plus en droit de la considérer comme sienne.

byzantin, par leur action à Constantinople. Il en résulte, qu' en réalité: ils tiennent à peine Constantinople, et que pour le reste, ils ont un empire réel et un empire sur le papier. On sait que pendant longtemps les empereurs byzantins (dont quelques-uns étaient d' origine grecque) usant d' une pareille diplomatie, allaient jusqu' à envoyer des généraux dans certaines provinces — et à les payer de même qu' ils subventionnaient leurs habitants — quoique depuis longtemps ces provinces fussent détachées de l' Empire et perdues pour l' empereur*). Ils faisaient cela pour pouvoir montrer: le même nombre de sujets et des frontières intactes! De même les propagandistes grecs d' aujourd'hui comptent tout comme étant à eux, tout l' Empire; et si, en fait, les Grecs sont battus quelquefois, cela ne fait rien! En 1878 les Serbes (avec les Russes) ont fait la guerre; les Grecs n' ont pas bougé et ils ont obtenu néanmoins la moitié de la Thessalie. Mieux encore en 1897: les Turcs les ont battus, mais les Grecs y ont tout de même gagné. Ils gagnent à tous coups et ils ont profité à être battus! Maintenant, paraît-il: ils proposent alliance à la Turquie contre les autres nationalités de l' Empire!

Pour nous rendre compte des prétentions des Grecs nous ne voulons recourir qu' à des documents grecs.

Les meilleurs documents qui révèlent ces prétentions, ce sont leurs cartes géographiques. Nous en choisirons principalement trois, à la lecture desquelles nous renverrons le lecteur.

Ces trois cartes sont tout à fait chauvines. Elles diffèrent cependant entre elles, car elles ont été éditées successivement et d' après ce que les Grecs pensaient pouvoir obtenir alors de l' Europe. On s' en rend compte quand on voit les dates des éditions: 1876, 1877 et 1881.

La première a été éditée à Londres en 1876, sous le titre: *Introductory remarks to the ethnographical map of european Turkey and Greece*. Contentons-nous de dire que suivant cette carte: les Serbes et les Bulgares se rencontrent autour du Timok; les Albanais entre la Boïana et la Strouma, — et que dans le reste de la péninsule — les Grecs se trouvent en majorité!!!

La deuxième carte a été éditée à Constantinople, en 1877, et a pour titre: *Carte ethnographique de la Turquie d' Europe et dénombrement de la population grecque de l' Empire Ottoman, par A. Synoet; Paris*. Dans cette carte: les Grecs n' osaient pas aller trop loin contre les Turcs. Les Grecs sont, naturellement, en majorité, surtout du côté du littoral. Les Serbes se trouvent en Bosnie et Herzégovine, ainsi qu' au Monténégro et dans ce qui formait alors la principauté de Serbie. Les Bulgares sont enfermés entre la Morava, le Danube et la mer Noire; ils ne dépassent pas en masse les Balkans, mais on les retrouve entre Niche et Prichtina.... Ces deux cartes sont appelées ethnographiques quoique l' ethnographie y soit très fantaisiste.

La troisième a été éditée à Berlin en 1881, en grec. En voici le titre traduit en français: *Tableau des pays grecs avec des pays voisins albanais, slaves et roumains; fait par Kiepert; édité par la Société pour la propagation des Lettres heléniques etc.* C' est bien la Société grecque pour la propagande, dite „Silogos“, qui a lancé ce fameux tableau. Cette carte se distingue des précédentes: elle est ethnocratique. On y lit cette explication: „*Cette carte n' est pas établie ethnographiquement, mais ethnocratiquement. Il y a des provinces marquées d' une seule couleur. Cela ne veut pas dire qu'elles appartiennent à la nationalité qui y habite, mais à celle qui y est la plus forte, dont la couleur leur est donnée*“. Cette carte montre toute l' idée grecque. D' après elle les Serbes ne sont qu' au Monténégro

*) En 1820, Ipsilanti en Moldavie engagea la lutte pour l' indépendance grecque, — mais, a-t-il réussi? Actuellement, le royaume de Roumanie, en soutenant les Valaques du Pinde, prétend défendre sa nationalité même contre les Grecs!

et dans la principauté (d' alors) de Serbie! Rien de plus, rien de moins!! Les Bulgares sont dans la Bulgarie d' aujourd' hui, — en Roumélie la nation grecque domine. Les Albanais se trouvent entre la frontière actuelle du Monténégro, le Drim, le Lim, l' Ouvats et le Vardar jusqu' à Velès; au sud, la Skoumba les sépare des Grecs! Mais l' extension plus ou moins grande des Albanais, ne doit pas nous étonner: les Grecs les considèrent comme de leur famille, comme sortis d' une tribu grecque (c' est pourquoi ils demandent en outre, le vilayet de Janina). Et dire: qu' un Kiepert a consenti à signer une telle carte, après celle de 1876, éditée à Berlin sous le titre: *Ethnographische Uebersichtskarte des europäischen Orients*. Ces deux cartes sont en évidente contradiction, — de même que le savant Kiepert avec lui - même.

La mégalomanie grecque n' abandonne facilement ni „la grande idée“ ni la théorie ethnocratique. Les Grecs ne tiennent compte ni de l' histoire ni du présent, - ne prouvent-ils pas par là qu' ils ne sont pas un vieux peuple, que l' expérience a instruit? Ils se trompent bien s' ils s' imaginent qu' ils passeront pour supérieurs aux autres peuples de la péninsule, rien qu' en les considérant comme une masse ignorante et sans culture. Pour gagner quelqu' un, il ne suffit pas de s' enorgueillir de son instruction, — celle-ci n' est rien sans la morale. Les temps modernes diffèrent de ceux d' il y a 20 siècles! Et même dans l' antiquité la suprématie d' une race sur l' autre n' allait pas sans une supériorité de culture réelle. C' est pourquoi l' Histoire ne tient pas compte de tous les peuples, car très peu d' entre eux ont pu créer des époques historiques.

Aujourd' hui en Europe il existe une foule de brochures et de gros livres qui défendent la *μεγάλη ελληνική ιδέα* (la grande idée hellénique). Nous n' examinons que l' opinion exprimée par un des écrivains les plus autorisés à défendre la cause de ses compatriotes. Nous voulons parler du savant professeur de l' Université d' Athènes, *M. K. Paparrigopoulos*, qui a écrit l' excellent livre intitulé *Histoire de la civilisation hellénique*. Comme résumé et conclusion, nous en extrayons ceci: „Le nom de Romain—Romey désignait, à travers le moyen âge et sous les Turcs, tous les orthodoxes d' Orient, qui étaient subordonnés à la patriarchie oecuménique de Constantinople. Cependant une longue série de souvenirs empêche toute possibilité d' unité politique entre les Grecs et les Slaves. Aussi est-il, évident que le sort définitif des orthodoxes d' Orient sera fixé par l' établissement des Slaves au nord et des Hellènes au sud; leur frontière sera fixée d' après l' histoire, l' ethnologie et la géographie. Les Bulgares, les Serbes, les Hérzégoviens et les Bosniaques*) doivent être les maîtres des pays au nord des Balkans et de la Char-Planina. Ce sont eux qui ont donné à ces pays leurs noms nationaux. Mais tous les autres pays au sud de ces montagnes, même les versants méridionaux de ces montagnes, — sont des pays helléniques. Pendant 1200 ans ces pays ont conservé leurs noms historiques de Thrace et de Macédoine“.

Qu' on nous permette de faire une petite observation à propos de cette assertion de M. Paparrigopoulos.

D' abord, en ce qui concerne le nom de „Romain—Romey“. La signification qu' elle avait et qu' elle a est une erreur, que des gens lettrés à notre époque ne peuvent raisonnablement soutenir. Tant de luttes intérieures prouvent complètement qu' elle n' a pas de sens. Notre auteur ne reconnaît-il pas lui — même que: l' unité politique entre les Grecs et les Slaves est irréalisable? C' est clair et... bien malheureux: l' histoire donne des leçons, mais on ne veut pas les comprendre. Et dire que le présent est encore moins capable de nous in-

*) Mais ce ne sont là que les noms politiques, des débris de la Serbie; dans tous ces pays il n' y a que des Serbes. M. K. Paparrigopoulos et les écrivains grecs semblent souvent ignorer ce fait!

struire! Enfin, que les Slaves se fixent au nord et les Grecs au sud, - mais quelles seront leurs frontières? C'est pour elles qu'on lutte depuis l'époque d'avant Jésus! Pour sûr, la meilleure chose serait de les fixer, non d'après une fantastique ethnocratie, mais d'après l'histoire, l'ethnologie et la géographie. De plus: *d'après le Droit international on devrait tenir compte surtout de l'ethnologie, qui nous donnerait des sujets vivants, lesquels depuis le VII^e siècle forment la nationalité serbe. Et comme cette nationalité ne se tient pas seulement autour de la Char-Planina, mais s'étend bien au-delà du Drim, des lacs d'Ochrida, et de Prespa etc. jusqu'aux embouchures du Vardar et de la Strouma, elle doit rester libre, dans tout le pays qu'elle occupe et ce pays lui doit appartenir. C'est leur patrie c'est la Serbie.* Vive la Grèce moderne! mais qu'elle ne réclame pas les frontières des provinces traditionnelles, avec lesquelles elle n'a jamais pu former d'unité nationale ou ethnique. Que dire donc des anciens noms de Thrace et de Macédoine? Il faut les laisser tranquillement dormir dans les fastes de l'histoire, — sinon, avec ces noms, il faut faire revivre aussi les Thraces et les Macédoniens! L'un sans l'autre ne va pas. Surtout, si l'on veut tenir compte de l'histoire, de l'ethnologie, de la géographie... et avant tout ne pas aller contre les principes du Droit international. Grâce à ce droit les nations peuvent vivre et les Etats se dressent sur une base solide. Les sophismes ne peuvent prévaloir longtemps même dans la diplomatie; ils ne constituent jamais des arguments solides. Ce ne sont point des fondements sur lesquels puisse reposer une nation.

Ce qui précède nous a fait connaître „la grande idée“ des Grecs. Eclairés par leurs auteurs les plus sérieux et les plus expérimentés, tous les Grecs ne réclament plus le Danube et la Save pour frontière septentrionale. Ils consentent à abandonner la moitié de la péninsule, pourvu que les Grandes Puissances leur reconnaissent l'autre moitié! Et encore cela, ne va-t-il pas sans difficulté. Ainsi, à la Russie qui a tant contribué à l'indépendance de la Grèce moderne, les Grecs reprochent même la guerre de 1877—78, quoiqu'ils aient obtenu à cette occasion la Thessalie sans coup férir. Ils reprochent à la Russie d'avoir abandonné la lutte pour la délivrance des orthodoxes: en favorisant le panslavisme, elle cherche à étouffer „la grande idée hellénique“! A cause de cela, ils menacent même la Russie, lui disant: si tous les Slaves sont liés par le sang, les Hellènes sont apparentés par l'esprit avec tous les Européens civilisés: ils ont donné à l'Europe la base de son instruction, et à la Russie sa religion. Celle-ci ne doit pas propager son panslavisme, — et l'Europe a le devoir d'aider les Grecs à réaliser „la grande idée“ pour repousser le panslavisme et, de cette façon, résoudre la Question d'Orient! C'est pourquoi la Grèce, ne pouvant pas regarder la Russie, comme une amie (et ayant presque autant de défiance à l'égard de son alliée, la France), se tourne vers l'Angleterre, en cherchant à profiter de l'antagonisme ou du duel séculaire entre la Russie et l'Angleterre. Les autres Puissances s'arrangent en conséquence.

3.c). Les *Bulgares*, d'origine finnoise¹⁾, ouralo-altaïque, doivent leur nom au Volga sur les bords duquel ils vécurent et où une ville, *Volgari*, témoigne encore de leur séjour. D'où leur nom: *Volgari*, puis *Volgaria*, slavisé plus tard en *Blgari* et *Blgaria*. Des rives du Volga, vers la fin du V^e siècle, sur l'invitation de l'empereur byzantin, les Bulgares s'approchèrent du bas Danube, du côté gauche, pour repousser les Wisigoths. Les Bulgares y restèrent plus de 150 ans, et souvent ils attaquaient l'Empire. Après avoir passé une cinquantaine d'années sous la domination des Avars, les Bulgares, vers la fin du VII^e siècle passent définitivement le Danube, et s'installent au nord-est de la péninsule. Ils y formèrent leur patrie, située entre le Danube et les Balcans, la mer Noire et dépas-

1) Voir les p.p. 12 et 14 de cette Etude.

sant à peine à l'ouest de l'Osma, affluent du Danube. Ils avaient trouvé dans cette contrée quelques (7) tribus slaves, qui y vivaient paisiblement en cultivant la terre. Les Bulgares, en vrais Tatars, vivaient d'une façon à demi-sauvage : sous leurs khans, des tribus entières se lançaient contre les autres. Ils soumirent les quelques tribus slaves, dont nous avons parlé, mais celles-ci étant plus cultivées qu'eux, les Bulgares commencèrent à adopter beaucoup des coutumes et du langage des vaincus. De cette façon les Bulgares se slavisaient, — mais il ne faut rien exagérer sur ce point. Dans la péninsule balcanique il y avait en ce temps-là un certain nombre de tribus slaves, mais la tribu serbe, étant supérieure aux autres les absorba toutes, excepté quelques-unes l'Isker, et l'Osma, qui avaient succombé sous les Bulgares et étaient bien gardées par eux. C'est pourquoi même aujourd'hui *il est facile de distinguer un Serbe d'un Bulgare*: la dureté tatar^{*)} de celui-ci se voit aussi bien au point de vue physique qu'au point de vue intellectuel (langue, moeurs, produits etc.). L'histoire aussi sépare beaucoup les Serbes des Bulgares. Voici en quelques mots l'histoire des Bulgares.

Au IX-e siècle les Bulgares se convertirent au christianisme, en se rattachant à l'Eglise orientale ou orthodoxe. Souvent en guerre contre les Byzantins et les Serbes, les Bulgares atteignent l'apogée de leur puissance sous le tsar Siméon le Grand (893—927); ils tombent sous la domination byzantine pendant le règne de Vladislav (1015—1018), et au bout de 150 ans ils se relèvent sous Assen (1186—1196) et Pierre (1196—1197), — mais à l'époque du tsar Chichman (1365—1393) ils tombent sous la domination des Turcs où ils sont encore.

Aujourd'hui les chauvins bulgares exagèrent beaucoup toute leur histoire à cause du tsar Siméon. Il est vrai que celui-ci avait soumis presque toute l'étendue comprise entre la mer Noire et l'Adriatique, depuis la Drave et les Karpathes jusqu'à la mer de Marmara et à la mer Egée, — mais cette puissance ne dura pas longtemps, elle passa comme un éclair et ne laissa aucunes traces historiques dans toute cette immense contrée. Ce ne fut jamais la Bulgarie dans le sens national, mais un empire éphémère dont les Bulgares se sont emparés pour appuyer leurs prétentions, ainsi que du titre de tsar. Car, il est à remarquer, que parmi les Slaves de la péninsule on ne trouve aucun souverain avant le tsar Douchan (1331—1355) qui ait porté le titre d'empereur ou (en serbe) tsar. Ce titre, pris par les Bulgares, ne présente pas du tout le degré de signification et l'importance qu'il a ailleurs. On s'en rendra compte facilement en se rappelant ceci: les Bulgares après le titre finnois de *khan* ont prit tout de suite celui de *tsar*, — devenu ainsi synonyme de souverain chez eux. En voici une preuve éclatante: Alexandre de Bulgarie était vassal de Douchan, *roi des Serbes*, — et il portait cependant le titre de tsar!!

Mais la chose principale pour la Question qui nous intéresse, c'est la vie nationale des Bulgares. En réalité: la vie nationale des Bulgares ne s'est jamais manifestée ni comme une chose définitive, ni comme une unité durable. Aujourd'hui encore, *la nationalité bulgare est plutôt soutenue artificiellement que par des causes ou des événements naturels, qui forment le sujet propre du Droit international*. Nous allons l'expliquer en quelques mots.

A travers toute l'histoire bulgare, on ne voit qu'un étrange mélange qui a beaucoup de peine à se constituer en une unité naturelle ou nationale. Sous leurs premiers chefs belliqueux et barbares, les Bulgares soumirent quelques tribus slaves après de l'Isker. Ces tribus succombèrent, mais leurs traits caractéristiques transformés à la bulgare, sont à peine reconnaissables chez les Bulgares. Le développement intellectuel de ces tribus slaves fut tellement arrêté

^{*)} En 762 plus de 200.000 Slaves ont émigré de la Bulgarie. Avant leur conversion, les Bulgares étaient polygamistes, ils avaient une queue de cheval pour drapeau et ils buvaient dans des crânes. En 811, Kroum, khan des Bulgares, ayant vaincu et tué l'empereur Nicéphore, le crâne de cet empereur lui servit de coupe préférée.

par les Bulgares, — que les savants slavites, chez les Bulgares de nos jours, retrouvent chez eux les signes qui caractérisaient les tribus slaves vers le VII^e siècle! Et quand on tient compte de ce fait que les tribus serbes absorbèrent d'une façon tout-à-fait naturelle les autres tribus slaves de la péninsule, — on doit en conclure: que la nation serbe aurait absorbé également les tribus slaves d'au-delà de l'Isker. Et elle l'eût fait certainement car il y avait beaucoup de ressemblances entre elles*), — mais la domination bulgare y mit obstacle. Cependant, la nature est la plus forte, et la dureté des Bulgares n'a pu réussir en tout. C'est pourquoi on voit que le trône de Bulgarie fut occupé par des étrangers, et même par des alliés, sinon des membres, de la dynastie (toujours nationale) du peuple serbe. C'est seulement quand la Bulgarie était rattachée à la Serbie, que son peuple respirait. L'unité nationale n'était donc pas solide, c'est pourquoi avec la chute de l'Empire serbe, le sort des Bulgares fut définitivement décidé. Aussi les Bulgares furent-ils incapables de livrer aux Turcs de glorieuses batailles comme le firent les Serbes, et depuis la fin du XIV^e siècle ils sont restés soumis aux Turcs. Tandis que les Serbes même après le XIV^e siècle, et jusqu'au XIX^e siècle ne cessèrent de lutter contre les Turcs, — les Bulgares avaient perdu leur courage tatar ainsi que le sentiment national. Les Serbes, donc protestant toujours contre le joug turc, il fut défendu de prononcer même leur nom, „Srb-milet“ (en turc). Dans ces derniers temps les Bulgares, après les Grecs, en ont excellemment profité: ils prouvaient, par leur propagande, qu'il n'y avait pas de Serbes!! La nationalité serbe n'existe pas!!! Honteux procédé! Et la Turquie officielle même aujourd'hui, soutient cet état de choses! Mais, enfin, elle vient d'apprendre à connaître ces paisibles sujets „Bulgar-millet“! Cependant, suivons le développement de la nationalité bulgare.

Au XIX^e siècle les Serbes s'aperçurent que l'Autriche exploitait leur force pour elle, et alors ils se décidèrent à agir directement pour la délivrance de la Serbie, et en même temps pour celle de la Bulgarie et de la Grèce. On pourrait écrire là-dessus des volumes entiers. Nous y renonçons, pour montrer les faits saillants du côté des Bulgares.

Les premiers insurgés serbes se rendaient en Bulgarie pour s'entendre avec les fils de ce pays. Mais, si l'on y trouvait des esclaves turcs, on n'y trouvait pas — ou à peine — des Bulgares. La nationalité était étouffée ou profondément endormie.... Et qui peut affirmer: que les Bulgares se sont réveillés même de nos jours?! Car enfin ce n'est que grâce à de longues guerres de l'Autriche et de la Russie contre Constantinople, que les Bulgares ont reparu sur la scène historique. Tandis que la nation serbe ne se donnait pas facilement à l'Autriche, — les Bulgares, endormis, se donnaient corps et âme à la Russie. Et regardez aujourd'hui le résultat des actions de l'Autriche et de la Russie: examinez la situation à l'ouest, puis à l'est de la péninsule!....

En deux mots: *les Bulgares de nos jours, sont une création de la Russie.* Celle-ci, paraît-il, ne peut pas aller directement à Constantinople, l'Europe s'y oppose, — et elle crée une province plutôt russe que bulgare. Engagée, dit-on, dans cette politique, la Russie donne aux Bulgares tout ce qu'ils veulent... au détriment des autres nationalités et de son propre prestige. Une telle politique aurait été funeste à tous les Serbes.

Au moins, la politique de l'Autriche apparaissait plus claire: elle se battait

*) Aujourd'hui la propagande bulgare en profite pour repousser la nationalité serbe dans la partie contestée de la péninsule. Mais en vain. Car même les Serbes qui sont sous le joug des Turcs depuis quatre siècles, n'ont pas perdu leurs signes... nationaux et ont naturellement suivi le progrès de leur nationalité. C'est pourquoi: un Serbe des bords du Vardar, de la Strouma, de Salonique, d'Ochrida, de Velès, etc. peut parfaitement s'entendre avec un paysan du royaume actuel de Serbie, — mais jamais avec un paysan bulgare. Cela prouve: qu'en réalité les Serbes sont partout les mêmes et que dans la partie contestée de la péninsule, il n'y a que des Serbes et — des propagandistes bulgares, mélangés à d'autres.

contre la Porte et, tout en exploitant les Serbes, elle ne regardait que ses frontières que'elle n'a jamais pu maintenir sur la péninsule (Traité de Karlovtsi en 1699, de Pojarévats en 1718, de Belgrade en 1739; de Sistova en 1791). Avec son vorace „Drang nach Osten“, — elle n'augmentait réellement que ses blessures, — pas encore guéries même de nos jours!... Mais, la politique de la Russie n'a pas toujours été claire; elle est assez idéale et, peut-être, à cause de cela pas trop compréhensible?! Elle commence par la religion qu'est encore la base de la nationalité de tous les peuples de la péninsule. Par le Traité de paix de Koutchouk-Kaïnardji, conclu le 10/21 juillet 1774, qui est le premier grand traité conclu entre la Russie et la Turquie, commence une nouvelle époque pour la Question d'Orient. Ce traité, résultat d'un siècle d'efforts, fut le point de départ de la politique de la Russie à l'égard des peuples chrétiens des deux côtés du Danube. L'esprit de l'ensemble de ce traité est: la tendance de la Russie orthodoxe à se faire la protectrice naturelle de tous les sujets orthodoxes de l'Empire ottoman. Depuis lors elle n'a fait qu'agir en conséquence et — selon les circonstances (Traité de Jassi en 1779; de Bucarest en 1812; Convention d'Ackerman en 1826 et Traité d'Andrinople en 1829, qui aboutissent au Traité de Paris en 1856 et à celui de Berlin en 1878).

On sait que par le Traité de Paris de 1856, qui mit fin à la guerre d'Orient ou de Crimée, la Question d'Orient entra dans une nouvelle phase, — qui, plus ou moins, dure encore. Par rapport à ce qui nous occupe en ce moment, rappelons qu'il en ressort deux faits des plus saillants. D'abord: la Sublime Porte fut admise à participer aux avantages du Droit public et du Concert européen, puis, les nationalités chrétiennes sont placés depuis sous la garantie collective des Grandes Puissances européennes. Il faut dire aussi que ce Traité est l'oeuvre de la France, et il lui fait autant honneur qu'il y a d'honneur pour l'humanité à avoir une France noble et généreuse. Que la France n'oublie pas son oeuvre et son prestige en Orient! Ceci dit, revenons aux Bulgares.

C'est justement depuis ce Traité de Paris que la nationalité bulgare allait être mise au jour. Et cela, grâce à la Russie. Celle-ci, menant toujours habilement sa politique, a réussi, de 1856 à 1870, à former la nationalité bulgare et surtout, elle espérait par là s'assurer une compensation pour ses pertes à la suite de la guerre de Crimée. Pendant que la Grèce et la partie délivrée de la Serbie étaient ballotées entre la Turquie et l'Autriche — la Russie, etc., celle-ci s'occupait du sort des Bulgares. Le Traité de Paris avait donné beaucoup d'espérances aux peuples de la péninsule, — mais, peu à peu presque tout fut emporté, et la France, dont l'influence était prépondérante en Orient subit le contre-coup de ses défaites de 1870—71.

Déjà, à la veille de 1856 la Russie avait franchement mis en avant la Question bulgare. On se rappelle les entretiens fameux que le tsar Nicolas I-er eut avec l'ambassadeur anglais, Sir Hamilton Seymour. Le tsar ne voyait pas pourquoi la Bulgarie ne serait pas, comme les trois principautés danubiennes, constituée en un État indépendant sous la protection de la Russie. Cependant, en 1856, il n'en fut pas question. Mais l'idée était lancée: de très haut et-en dehors des Bulgares et de la Bulgarië. Les plus intelligents parmi les Bulgares, rêvaient, peut-être d'indépendance, mais ils savaient bien qu'un mouvement national n'était pas possible. C'est pourquoi, grâce à la Russie, ils prirent des voies détournées, pour frapper par là aussi bien leurs ennemis (= les Turcs) que les nationalités amies, — surtout les Serbes. La politique russe exigeait donc le développement de la nationalité bulgare, et comme cette nationalité était petite (à peine visible!) il fallait l'agrandir au détriment des Serbes! On comprend l'importance d'une Eglise autonome; les Bulgares réussissent à obtenir leur Eglise... nationale.

Un Comité secret bulgare, lors de l'insurrection de la Crète, voulant profiter de la situation difficile de la Turquie, en 1867, adressa à la Sublime Porte un seconde mémoire (après celui de 1857). Celui-ci contenait les conditions suivantes: union personnelle avec le sultan, qui prendrait le titre „Empereur des Bulgares“, et délèguerait un vice-roi en Bulgarie; Eglise autonome et indépendante. Les Puissances en ce moment étaient bien occupées, la situation générale grosse d'orages, et le sultan signa le firman du 10 mars 1870. Son premier article dit: „Il est formé, sous le titre d' *Exarchat bulgare* une administration spirituelle séparée. La direction des affaires religieuses et spirituelles de cette administration est exclusivement réservée à cet Exarchat“. Et, chose principale pour les Bulgares: l'élection de l'exarque se fait sans aucune participation du patriarche de Constantinople, qui „délivrera, sans le moindre retard, les lettres de confirmation nécessaires, suivant les lois de l'Eglise“ (art. 3).

Depuis 1870, grâce à leur Eglise nationale, les Bulgares ont fait beaucoup pour le succès de leur propagande. Les Serbes, en 1830 (à la suite du Traité d'Andrinople), auraient dû et pu rétablir leur patriarchie d'Ipek. Mais le prince Miloche, ayant obtenu l'autonomie de la Serbie artificiellement limitée au pachalic de Belgrade, ne voulut pas rompre avec le patriarche de Constantinople, croyant que la nationalité serbe de l'Empire n'en souffrirait pas trop. C'est pourquoi il se contenta de l'autonomie de l'Eglise serbe de la principauté, qui dura de 1832 à 1879, époque où elle devint indépendante (Traité de Berlin). Grâce à cette situation, les Bulgares, par le moyen de leur exarchat, envoient un nombreux clergé pour propager leurs idées jusque dans toute l'éparchie serbe d'Ipek, c'est-à-dire, dans presque tout l'ancien empire de Serbie; la Bosnie et l'Herzégovine seules leur échappent. Ainsi donc: les Bulgares combattent la nationalité serbe dans les pays purement serbes!

Poussés par la Russie et profitant d'un laisser-faire incroyable du côté de l'Europe, les Bulgares ne se gênent plus ni pour organiser des perturbations ni pour essayer de noyer la vérité sous un flot de mensonges.

A la veille du Congrès de Berlin, les Bulgares-Russes ont lancé en allemand et en anglais des cartes ethnographiques de la péninsule qui constituent un phénomène d'impudence: si l'on en excepte une faible partie du nord-est de la péninsule, dans presque tout le reste de l'Empire turc on ne voyait que des Bulgares! Heureusement il n'en était ainsi que sur le papier, — mais ce n'en était pas moins le résultat des actions combinées de l'Autriche et de la Russie en Orient. Dès qu'on connaît cela, peut-on s'étonner du Traité de San Stéfano ou de celui de Berlin? Nullement.

Les clauses du *Traité de San Stéfano* (3 mars 1878) étaient imposées par la Russie dont l'armée campait devant les portes de Constantinople, et elle agissait franchement au profit de sa politique. Tandis qu'elle ne donnait à la principauté de Serbie que les districts de Niche et de Mitrovitsa, — elle érigeait la Bulgarie en principauté indépendante, en l'étendant bien au-delà du territoire qu'elle occupe aujourd'hui (en vertu du Traité de Berlin). La Bulgarie comprenait des vilayts de Monastir et de Salonique (avec une bonne partie de celui de Kossovo), de façon qu'elle s'étendait de la mer Noire aux montagnes d'Albanie et des bords du Danube aux rivages de la mer Egée, avec le port de Kavalla (Salonique, toutefois devait rester à la Turquie). Elle couvrait ainsi une superficie de 164.000 km. carrés, avec près de 5.000.000 d'habitants! La nationalité serbe était donc lamentablement sacrifiée d'autant plus qu'en dehors des principautés indépendantes de „Serbie“, et du „Monténégro,“ — on créa encore la Bosnie et l'Herzégovine autonomes! Les Russes ne pouvaient-ils pas au moins réunir ces différents pays, du moment qu'eux-mêmes, comme tout le monde, n'y voient que la nationalité serbe purement? Non. La Russie préféra frag-

menter de plus en plus les Serbes, de manière qu' il fût plus facile à leurs ennemis de les exciter ou même de les armer les uns contre les autres, pour finir par les soumettre successivement!

Au *Congrès de Berlin* (du 13 juin au 13 juillet 1878) la Russie avait à se défendre; elle y avait été convoquée par les Puissances qui voulaient reviser et détruire en partie l' oeuvre de San Stefano. La nationalité serbe y reçut de nouveau un douloureux coup. Déjà par la Convention secrète de Constantinople du 15 janvier 1877 (résultat de pourparlers antérieurs) l' Autriche était autorisée à occuper la Bosnie et l' Herzégovine dès la signature de la paix! Aussi, par le Traité de Berlin l' Autriche-Hongrie fut-elle chargée d' occuper et d' administrer les provinces purement serbes de Bosnie et d' Herzégovine! La principauté de Serbie dépassa à peine, vers le sud, le pachalic de Belgrade; entourée de voisins envieux, elle fut isolée des Serbes non délivrés (ainsi que du Monténégro, independant) et bien confinée sur le continent... en revanche, elle fut dotée (serieusement!) de l' indépendance!... Tout autre fut le sort des Bulgares, surtout pour l' avenir. Et dire que Bismark pensait, par l' immixtion de l' Autriche dans la péninsule, contrebalancer l' influence russe et préparer la rupture de la triple alliance de 1883! Saviez-vous cela, pauvres peuples de la péninsule?... Dans ce but, la Bulgarie conquise par les Turcs en 1393 et qui depuis des siècles ne donnait plus signe de vie nationale, fut reconstituée en principauté autonome, mais tributaire de la Porte; faute de dynastie nationale „le prince sera librement élu par la population et confirmé par la Sublime Porte, avec l' assentiment des Puissances“; „aucun membre des dynasties régnantes des Grandes Puissances européennes ne pourra être élu prince de Bulgarie“, mais „l' administration provisoire de la Bulgarie sera dirigée... par un commissaire impérial russe“ etc. De plus „il est formé au sud des Balkans une province qui prendra le nom de Roumélie orientale et qui restera placée sous l' autorité politique et militaire directe de Sa Majesté Impériale le Sultan, dans des conditions d' autonomie administrative; elle aura un gouverneur général chrétien“ etc. etc.

Le résultat immédiat du Congrès de Berlin fut le suivant. Pour la principauté de Serbie, la perte de deux provinces serbes, la Bosnie et l' Herzégovine, contre un faible élargissement de 10.972 km. carrés, ce qui donnait à la principauté (aujourd'hui royaume) une superficie totale de 48.589 km. carrés. Cependant, la Bulgarie nouvelle était dotée tout de suite d' un territoire de 64.390 km. c., peuplé de près de 2 millions d' âmes, — et on lui avait préparé pour l' avenir la Roumélie orientale: avec 35.387 km. c. et environ 800.000 habitants. De plus, l' indépendance de la principauté de Serbie sans le rétablissement de la patriarchie serbe d' Ipek, a eu pour conséquences une rupture dans la nationalité serbe et une terrible situation pour les frères serbes restés dans leurs pays sous l' Empire turc; tandis que l' exarchat bulgare, avec la Bulgarie tributaire, a servi aux Bulgares à rétablir leur nationalité et à forcer les Serbes de l' Empire à passer aux Bulgares, fidèles sujets de la Turquie, s' ils voulaient éviter d' être dénoncés comme des agitateurs et de se perdre....

Mais le jeu que l' Autriche et la Russie jouaient dès avant le Congrès de Berlin, se continua aussi bien depuis.

Déjà au Congrès de Berlin l' Autriche et Russie tenaient bien leurs points sur l' échiquier de la péninsule. L' Autriche escroqua deux provinces, la Bosnie et l' Herzégovine; la Russie, la Bessarabie (en même temps que quelques parties asiatiques de l' Empire turc); l' Autriche mit la main sur les Serbes, la Russie sur les Bulgares; de quelque façon qu' on tournât la table, l' Autriche n' alla pas à l' est, ni la Russie à l' ouest de la péninsule*).... Les fins diplo-

*) Au commencement de la guerre de 1876—78, la Russie avait défendu aux Serbes de la principauté de passer la Drina, de pénétrer en Bosnie et Herzégovine; le général russe Tcherngaiev, commandant en chef de l' armée serbe, la conduisait en remontant la Morava....

mates jugeaient en maîtres absolus : on n'avait même pas besoin d'entendre ceux qui étaient condamnés d'avance. Au Congrès de Berlin ou depuis, ce fut la Grèce qui profita le plus : elle obtint beaucoup sans avoir fait la guerre ! Les pauvres représentants serbes à Berlin perdaient leur latin ; ils ne pouvaient croire ce qui se passait. Un*) des plus fins diplomates serbes, il visitait aussi bien les diplomates russes que les diplomates autrichiens. Mais de quel côté était-il le mieux renseigné ? Jugeons-en ! Les Autrichiens lui disaient : „Allez voir les Russes, ce sont vos frères !“ Et les Russes lui répondaient „Mais, allez donc chez l'Autrichien, vous êtes à l'Autriche“ ! . . .

Et alors on faisait de merveilleuses choses dans la péninsule ! On ne tenait compte ni de l'Éthnographie, ni de l'Histoire, ni du Droit international. La Bosnie et l'Herzégovine, qui avaient engagé une guerre d'indépendance, sont retombées sous un autre joug ! Des villes entières peuplées en majorité de Serbes, étaient données aux Bulgares ; quand les représentants serbes protestaient, les Russes répondaient : „c'est la même chose, à vous ou aux Bulgares ; puisque c'est fait, que cela reste ainsi !“ On n'a qu'à considérer la ligne frontière de la principauté de Serbie (art. 36), pour se rendre compte des malheureuses conceptions diplomatiques. Du côté de l'est, elle abandonne des villages et des villageois serbes aux Bulgares ; dans certains endroits elle traverse des places habitées et elle les partage, en coupant même des maisons et des églises (la moitié d'une église aux Serbes, l'autre moitié aux Bulgares !) ; au sud elle n'embrassait pas la partie de Kossovo, jusqu'où l'armée serbe était arrivé, — et à l'ouest, ah ! parlons-en ! Deux principautés serbes, indépendantes mais séparées l'une de l'autre par l'Autriche. L'art. 25 le précise très bien ainsi que tout le passé des actions combinées de l'Autriche et de la Russie. Pourvu qu'il serve de leçon aussi bien aux Bulgares qu'aux Serbes ! Par cet article l'A.-Hongrie accepte le mandat d'occuper et d'administrer la Bosnie et l'Herzégovine, mais „ne désirant pas se charger de l'administration du sandjak de Novi-Bazar qui s'étend entre la Serbie et le Monténégro, dans la direction du sud-est jusqu'au-delà de Mitrovitsa . . . elle se réserve le droit***) de tenir garnison et d'avoir des routes militaires et commerciales sur toute l'étendue de cette partie“ etc.

Puisque c'est dans ces conditions qu'était créée la situation politique de la péninsule il est donc malheureusement inutile de parler de l'éthnographie et du droit consacrés par l'histoire et par les principes sur lesquels s'élèvent les États durables. La principauté de la Bulgarie resta attachée à la Turquie par un lien politique mince et relâché. Vivant dans une situation exceptionnelle au point de vue du droit public, elle ne fait que des choses exceptionnelles. Puis . . . chose extraordinaire ! c'est elle qui commença à exploiter la Russie. Celle-ci l'influçait toujours, et la Bulgarie en profita : le 18 septembre 1885 elle proclama l'union personnelle avec la Roumélie qui ne fut reconnue officiellement que grâce à la Russie, à la Conférence de Constantinople, le 5 avril 1886. Ainsi, la Bulgarie vassale déchirait le Traité de Berlin ; les Grandes Puissances n'avaient qu'à s'incliner !! Mais, à propos de cette union il se passa un fait qui est à remarquer. A la suite de l'union avec la Roumélie, les Bulgares ne savaient plus où s'arrêter. Leurs projets allaient loin : ils voulaient à tout prix faire passer la nationalité serbe de l'Empire pour la leur ; ils voyaient des Bulgares même dans le royaume de Serbie, et provoquaient des conflits en endommageant les frontières entre la Bulgarie et la Serbie. De plus, les Bulgares étaient excités par la bienveillance de la Russie, presque autant que les Serbes

*) C'était feu J. Ristiçh. La même chose arriva à l'autre, au représentant du Monténégro, Boja Pétrévitch.

**) Le droit ? !

par l'Autriche. Il en résulta que la Serbie déclara la guerre aux Bulgares, le 14 novembre 1885. L'armée serbe pénétra en Bulgarie par Vidin, tandis que l'armée bulgare, par Pirot, entra en Serbie. Quand l'Autriche et la Russie eurent assez de ce jeu et que les combattants le comprirent, l'Autriche intervint, et la Serbie conclut la paix avec la Turquie tout simplement sur la base du *status quo ante* (article unique), à Bucarest, le 3 mars 1886. Ainsi donc pendant que les Serbes combattaient pour défendre la situation créée par le Traité de Berlin, — les Grandes Puissances ne bougeaient pas. Mais, peut-être la guerre entre les nations de la péninsule fait-elle le compte de quelqu'un qui désire s'introduire dans cette péninsule....

On n'a pas besoin de s'arrêter ici sur l'ingérence de la Russie en Bulgarie ni dans les affaires militaires ou dynastiques, etc. Voyons seulement de plus près ce qui se rapporte à ce que nous voulons expliquer.

Grâce à la Russie, les Bulgares sont aujourd'hui tellement enflammés pour leur Grande Bulgarie prévue par le Traité de San-Stefano, qu'ils sont devenus insupportables et dangereux non seulement pour la nationalité serbe, mais pour tout l'Empire et la paix générale. Depuis des années ils envoient leur clergé et leurs instituteurs pas pour agir pacifiquement à l'égard des Serbes de l'Empire et leur porter la véritable instruction, mais pour les exterminer, s'ils ne veulent pas passer aux Bulgares! Ce jeu dure depuis plus de trente ans. *D'un côté les Serbes tombent victimes des Bulgares (surtout dans les vilayets de Monastir et de Salonique), — de l'autre, les Albanais les massacrent pour le compte de l'Autriche (dans le vilayet de Kossovo). Le but est clair: exterminer la nationalité serbe.* Une telle situation n'est plus supportable et elle est une honte par l'Europe de notre siècle. Il est vrai que la partie délivrée de la Serbie y a beaucoup contribué: pas tant par sa naïveté que par sa sincérité à croire à la fraternité des Bulgares et à l'amitié de la Turquie. Depuis la création de l'exarchat bulgare on changeait des écoles serbes de l'Empire, en écoles bulgares; des instituteurs bulgares remplaçaient les instituteurs serbes. Cela se fit facilement: autant par les menaces (suivies d'action) du clergé et des instituteurs bulgares, que par le désir de la principauté de Serbie elle-même! Celle-ci n'agissait pas sans raison étant donné que le nom serbe était mal vu dans l'Empire, comme synonyme de révolté, alors pour conserver sa nationalité, elle préférait provisoirement laisser les Serbes passer pour des Bulgares, car ce nom-celui de paisibles sujets turcs-était plus du goût de la Porte; il ne fallait pas que les Serbes continuassent à être comptés comme des Grecs. De plus, les jeunes Serbes, avides du progrès et heureux d'avoir étudié en Occident, s'adonnaient entièrement à cultiver chez eux les principes et les institutions politiques d'Occident, en abandonnant presque leurs frères de l'Empire à la propagande bulgare. Cela dura ainsi jusqu'aux guerres serbo-turques, qui ont amené le Congrès de Berlin. La malice bulgare y sut prendre le masque, de manière à ne pas ouvrir les yeux aux Serbes. Les Bulgares venaient s'instruire à Belgrade; tous les réfugiés et policiers bulgares y étaient recueillis et traités en frères. De la fraternisation à cette époque on pourrait dire beaucoup; contentons-nous de dire ici que par leur sincérité les Serbes ont failli être complètement sacrifiés lors du Traité de San Stefano, et qu'ils le furent, quoique un peu moins, par le Traité de Berlin.

Depuis ce temps-là, les Serbes ont appris à qui ils avaient affaire. Mais... la Russie empêche beaucoup la libre action des Serbes. Ceux-ci ne voudraient jamais blesser la Russie; ils la considèrent toujours comme leur amie et protectrice; ses actes préjudiciables à la nationalité serbe, ils refusent de croire qu'ils proviennent de mauvais vouloir, ils préfèrent les attribuer à son ignorance de la situation réelle. Le peuple serbe garde d'autant plus fermement sa foi en la Russie qu'ils voit les cours serbe et russe liées par des liens sacrés de fa-

mille. Cependant, sans vouloir traiter à fond la Question qui nous occupe, mais pour en parler du moins en pleine connaissance de cause, nous devons rappeler que pendant longtemps l' action de la Russie officielle ne différa pas de celle des vulgaires propagateurs bulgares. Au contraire: ceux-ci marchèrent plus librement dans leur chemin ensanglanté, dès que les écrivains et publicistes russes leur eurent prêté un concours qui dure presque encore. Disons quelques mots là-dessus.

La Russie fut profondément atteinte par la bulgaromanie. On peut dire que l' attitude de la Russie à l' égard des Bulgares, attitude trop exclusive et trop partielle a provoqué le mécontentement aussi bien des Serbes que des Grecs et des Roumains. C' est là la cause principale qui a fait modifier le Traité de San Stefano au Congrès de Berlin. Cependant la bienveillance excessive que la Russie a témoignée aux Bulgares en 1877 et 1878, lui a été aussi préjudiciable. Les principautés de Grèce et de Serbie connaissaient le projet élaboré par la Conférence de Constantinople, en 1876, en faveur de la Bulgarie, et elles ont gardé une neutralité presque absolue pendant la dernière guerre de la Russie avec la Turquie. Or, si elles étaient entrées en campagne contre la Turquie, en même temps que la Russie, la guerre aurait été terminée au moins quatre mois plus tôt, et bien des pertes, en hommes et en argent, auraient été épargnées. De même l' entrée en action de la Roumaine, pendant le siège de Plevna, n' a eu lieu qu' après de longs pourparlers et certaines promesses faites par la diplomatie russe, sans parler de l' intégrité de son territoire qui a été garantie à la Roumanie par la Convention militaire du mois d' avril 1877. La méfiance envers la Russie, qui dans ces derniers temps s' est manifestée chez les peuples balkaniques, doit être imputée non seulement à des ennemis russes de l' ouest, mais encore à la Russie elle-même. Si ses frères d' orient ont perdu confiance en elle, la faute n' en est pas tant à la guerre d' Orient de 1853—1856, guerre qui a forcé la Russie à faire quelques concessions, qu' à une série de fautes diplomatiques qui, depuis 1860 ont été commises pendant plus de vingt ans.

Après la guerre, malheureuse, pour la Russie, de 1853—56, le public russe obéissant à l' influence d' une presse soi-disant libérale et slavéophile, a porté toute ses sympathies sur les Slaves, et tout particulièrement sur les Bulgares, jusque-là presque inconnus. En 1858 est créé le *Comité slave de bienfaisance* à Moscou, avec des sous-comités à Pétersbourg, puis à Kiev et à Odessa. Les „Comités slaves“ de Moscou et de St. Pétersbourg, après avoir en 1876 pris la nouvelle dénomination de *Société slave*, se sont mis ardemment à l' oeuvre pour relever le peuple bulgare. Un grand nombre de jeunes Bulgares furent appelés en Russie, où ils firent leurs études dans les gymnases, séminaires, Universités, aux frais des Comités Slaves, du Ministère de l' Instruction publique, du Ministère des Affaires étrangères et du Saint Synode. A cette époque beaucoup de jeunes Slaves de l' Empire turc se rendaient en Russie, et ils avaient tout avantage à se donner pour Bulgares, afin d' obtenir leur part des libéralités généreusement distribuées par les protecteurs de la cause bulgare, notamment par M. M. Kocheleff, Samarine, Aksakoff, Katkoff.... C' est ainsi que la classe intelligente bulgare s' est formée d' un noyau de jeunes gens, sans foi ni dignité, véritables parasites, aptes à se faufiler partout. Ils exposaient à qui voulait les entendre l' oppression et la tyrannie dont le peuple bulgare était la malheureuse victime, non pas tant de la part des Turcs que de la part des Grecs et des Serbes. Pour ces jeunes gens, tout était bon à exploiter. On en a vu qui ont abjuré leur religion pour passer au catholicisme ou au protestantisme. A leurs yeux l' argent justifiait cette abjuration. Une institution anglo-américaine (par opposition à la Russie) à Constantinople le „Robert—collège“ a fourni également un assez fort contingent de jeunes „Bulgares“, plus de 1000, qui y ont reçu leur

instruction. La plupart des jeunes gens sortis de ce collège sont protestants.... Tout le monde en Russie, savants et ignorants, s'est laissé prendre aux mensonges des Bulgares.

Les élèves bulgares en Russie, après avoir terminé leurs études, restent en général dans le pays. Quelques uns deviennent instituteurs, directeurs de collèges, professeurs même aux Universités, où il leur est facile, dans leurs cours de géographie ou d'histoire, de répandre parmi leur auditoire leurs idées bulgares. Il va sans dire qu'ils faussent l'histoire et qu'ils exagèrent sciemment l'importance de la population de race bulgare. On peut dire que tous, sans exception, qu'ils restent en Russie, qu'ils rentrent dans leur patrie ou qu'ils aillent à Constantinople, deviennent des collaborateurs de la presse russe. De cette façon, l'agitation bulgare a laissé des traces profondes, aussi bien dans le peuple russe que dans la diplomatie russe au détriment de la cause serbe et même de la cause grecque. C'est ce qui explique que la majeure partie des journaux russes ont défendu jusqu'à ce jour, les prétentions bulgares*). Dans cet ordre d'idées la „Slavianskia Izvestia“, organe de la „Société slave de bienfaisance“ s'est fait particulièrement remarquer. Ce journal a un faible tout spécial pour „les frères bulgares“. Les rédacteurs des revues et des journaux russes — et même quelques autres en Europe — se sont laissé prendre par les mensonges des Bulgares, par leurs calomnies à l'égard des Serbes et des Grecs. De plus, ces journaux, tenant peu compte de l'intelligence de leurs lecteurs, non seulement ouvrent volontiers leurs colonnes aux correspondances bulgares, pleines de faussetés et d'insinuations, mais encore consacrent des articles de fond à combler les Bulgares d'éloges et à justifier leur attitude de révoltés! Une telle agitation soutenue surtout par la voie de la presse russe, ne tendait à rien moins qu'à brouiller la Russie ou son Eglise avec celle de Constantinople et les autres Eglises orthodoxes**), puis à étouffer particulièrement la nationalité serbe.

Ce qui peut surprendre à juste titre ce n'est pas tant l'aveuglement du public russe qui subit l'influence de la presse, que la confiance, la naïveté des rédacteurs, parmi lesquels on compte bon nombre de gens instruits, lettrés, connaissant l'histoire des peuples balcaniques, et qui néanmoins étaient parfaitement ignorants de ce qui se passait dans la péninsule contre les Serbes. A la remorque du chauvinisme bulgare, les journaux russes ont fait la part belle à la nationalité bulgare, dont ils ont porté la population à plus de 7 millions et demi;

*) Tout récemment le journal. „Petersbourskaïa Viedomosti“ (N. 116) en traitant à fond les événements de Salonique, juge d'autorité et conclut ainsi:

„Après tout, les Bulgares sont seuls capables de mener avec succès la propagande. Il est vrai que les Serbes nous sont plus proches. En eux on peut le mieux reconnaître les traits caractéristiques du caractère slave: mollesse, faiblesse, facilité pour l'assimilation de la culture et manque de volonté et de capacité pour un travail énergique. Il en est tout autrement chez les Bulgares; dans leurs veines il ne coule pas un pur sang slave“ Merci pour la dernière phrase. Quant au reproche de mollesse, l'histoire en justifie les Serbes dans le passé, et encore! en ce qui concerne l'avenir, que les Russes fassent autant pour les Serbes qu'ils ont fait pour les Bulgares, puis après l'on jugera.

**) Une seule preuve, parmi tant d'autres. Le Métropolitain de Moscou, Monseigneur Philarète, grand administrateur du pieux Patriarcat oecuménique, Grégoire VI, circonvenu et trompé par une députation sans mandat, composée de Bulgares conduits par le vice-consul Guéroff et deux négociants: Chopoff et Guéorguieff, renonça à l'opinion qu'il avait jusque-là exprimée sur les vertus du Saint Patriarcat. Dans deux rapports sur la situation de l'Eglise orthodoxe en Orient, M-gr Philarète dit „qu'à Constantinople les Grecs qui comptent 15 0 familles, c'est-à-dire 7500 habitants, ont plus de 50 églises, alors que le nombre des Bulgares, dans la capitale de la Turquie atteint 60.000“. M-gr Philarète avait été amené à croire que la Porte, en protégeant les Bulgares, ne faisait que respecter les droits de la majorité, et souvent il exprimait sa surprise de ce que „60.000 Bulgares“ aient été jusque-là privés du droit de faire usage, pour le service divin, d'une langue liturgique intelligible pour eux. Il est vrai que, plus tard M-gr Philarète a reconnu avoir été la dupe des Bulgares, comme nous le confirme en maître incontesté un auteur russe à qui nous nous sommes adressés pour cette partie de notre travail. Les derniers renseignements statistiques établissent que la population de Constantinople compte plus de 280.000 Grecs, dont 110.000 environ sont sujets helléniques; les Bulgares n'y figurent que pour 5.000 en tout, et avec ceux des environs de Constantinople on arrive à un total d'environ 15.000. La ville de Constantinople compte 873.565 habitants. En 1888 il y avait 385.000 mahométans contre 160.000 orthodoxes-grecs; 110.000 sujets grecs, 145.000 Arméniens, 4.500 Bulgares, 45.000 Juifs; Levantins grecs-unis 1.200, catholiques-romains 4.500, protestants 1.500, avec d'autres sujets étrangers.

ils ont donné, comme l'héritage des Bulgares, plus de la moitié de la péninsule balcanique, sans en excepter Constantinople et les Dardanelles!!... Naturellement une pareille attitude de la presse russe vis-à-vis des Bulgares, ne pouvait pas rester inaperçue. Les journaux de Vienne et de Pest, tout en reproduisant les articles russes, faisaient la politique de leur pays: ils proposaient de donner toute la partie contestée de la péninsule (= extensible Macédoine!) à la Grèce! Ce faisant, lesdits journaux ne manquaient pas d'éveiller l'attention des Grecs. De son côté, la presse grecque ne resta pas en retard: elle répondit aux journaux russes sur un ton d'invective tel que l'entrée en Russie des journaux grecs fut prohibée. Mais, les Bulgares ne reculent pas: quelques uns de leurs professeurs, mêmes de Sofia, n'ont pas honte de se présenter devant l'Europe, et en se moquant des savants et de tout le monde, de falsifier même l'histoire croyant ainsi, arriver plus facilement à étouffer la nationalité serbe, restée en majorité écrasante dans sa patrie séculaire, la Serbie, au dedans aussi bien qu'au dehors de l'Empire Ottoman. Mentionnons, parmi tant d'autres, le prof. Dr. Ivan Chichman, qui trouva le moyen de publier un article chauvin dans „die Zeit“ du 10/23 octobre 1902. Nous n'en relèverons que les points les plus saillants. Ainsi:

La nationalité bulgare n'étant pas actuellement dans la Macédoine, il désire défaire le présent en falsifiant le passé; il croit ainsi assurer pour l'avenir la Macédoine aux Bulgares! Et voici comment il raisonne. Après avoir rappelé le fait incontesté que les tribus „slaves“ ont peuplé la péninsule presque entière, et qu'il y en avait 7 tribus entre le Danube et les Balcans, ou dans la principauté actuelle de Bulgarie, il dit que ces dernières tribus furent soumises par les Bulgares lors de leur installation en Bulgarie. Il en conclut: puisque ces 7 tribus slaves — semblables aux autres de la péninsule — sont devenues Bulgares, — toute la Macédoine (et trois villages en plus?!) est aux Bulgares!! Il n'a qu'à en dire autant pour la France ou la Russie, — et la Grande Bulgarie sera faite en un clin d'oeil!... Avec un tel argument savantissimus, le chauvin professeur ne trouve en Macédoine que des traces bulgares. Naturellement, il ne se gêne pas du tout pour proclamer Bulgare même Kralievitch Marko, qui régna à Prilèp, et qui passe toujours presque pour le héros légendaire de la nation serbe, le héros dont la gloire est chantée encore par les gouslars serbes (chanteurs ambulants) à travers toute la Serbie, depuis l'embouchure du Vardar jusqu'à celle de la Save... Le savant Bulgare, après avoir créé une telle Macédoine, trouve qu'elle est le berceau de la civilisation bulgare et qu'elle doit revenir à son enfant la Bulgarie!...

Quand un tel Bulgare, passant pour instruit, ose s'éloigner de la vérité pour tromper toute l'Europe, nous n'avons qu'à conclure ainsi: *Les Serbes ne demandent que leur partie, qui se trouve là où se trouve la nationalité serbe. Les Serbes la réclament libre dans le XX-e siècle, et cela en vertu de leur droit, consacré par le passé et le présent. Les Bulgares, maniant la plume comme les bombes montrent bien leur civilisation actuelle, qui est, sans doute, plus avancée que celle du passé. De cette façon ils s'anéantiront eux-mêmes plus tôt qu'ils n'anéantiront les Serbes. Les Grecs et les Bulgares ont commencé avant les autres à faire de la propagande, parce qu'ils sont sur un terrain étranger; les Serbes restant dans leur patrie n'ont qu'à se défendre, et ils implorent l'Europe: pour qu'elle les délivre ou qu'elle les arme le plus tôt possible....*

Mais parlons encore un peu de la propagande bulgare, qui serait honteuse pour des gens non barbares.

Pour montrer à l'Europe que la nationalité serbe n'existe pas en dehors des frontières du royaume actuel de Serbie, et que même là, plus de la moitié de la population n'est pas serbe, — les Bulgares en ont fait de belles dans leurs écrits. Dans ce but ils dépensent plus d'argent que les Grecs. Nous avons déjà vu

comment les Russes se sont aveuglément engagés pour les Bulgares. Mentionnons ici seulement la *Carte ethnographique de la péninsule*, faite par un membre de la „Société slave de bienfaisance“, N. S. Zaryanko, et éditée en 1890 par V. V. Komaroff. D'après cette carte: au sud des frontières du royaume de Serbie, il n'y a pas un Serbe!!... Les Bulgares emploient sciemment des arguments faux: tantôt ils les donnent à l'Europe, tantôt ils les lui empruntent pour les lui repasser ensuite. Ainsi, ils s'adressent à des autorités étrangères bien choisies, en se jouant sur leur célébrité, que certainement ils n'ont pas pu gagner ou établir complètement en écrivant sur les affaires de la péninsule. Ils prennent les récits de voyage d'Hahn, Lejean, Ami Boué, Griseban, Bart, J. Mackenzie etc. qui ne connaissent ni l'histoire, ni la langue, ni les moeurs, ni la poésie nationale des Serbes. Ces écrivains ne pouvaient pas juger par eux-mêmes, mais ils écrivaient d'après les récits de leur compagnon de voyage, trouvé peut-être à Constantinople ou à Sofia, ou qui n'osait pas se dire Serbe, même s'il l'était, étant donné que les Turcs combattaient aussi bien la nationalité que le nom serbe. C'est pourquoi à travers toute la Serbie, ces étrangers ne rencontraient que... des Bulgares! Mais, pour bien prouver la vérité de notre opinion sur la valeur de tels témoignages bulgares, — nous invoquerons un des auteurs dont nous avons cité le nom. Hahn nous a rapporté la réponse d'un de ces Bulgares qui — sur la demande: à quelle nationalité appartient-il — a dit: „ia ne znam“. Cette expression est pourment serbe, et signifie „jè ne sais pas,“*) tandis que les Bulgares disent „az ne znaja“. Donc: voilà quelle nationalité, dans la partie contestée de la péninsule, trouvaient même les auteurs étrangers invoqués par les Bulgares! Et si nous nous adressons aux sources originales ou du pays, alors n'oublions jamais ceci: *Depuis le commencement... (du monde, si les Bulgares le veulent!) jusqu'au commencement du XIX-e siècle, il n'existe pas un seul document de premier ordre, d'après lequel les Macédoniens se seraient nommés Bulgares, c'est-à-dire il n'y a pas un seul témoignage veridique affirmant que les „Slaves“ de Macédoine se donnaient le nom, ou qu'ils parlaient la langue, des Bulgares (excepté un ou deux exemples nouvellement découverts, sans date, que quelques auteurs placent au XVIII-e siècle).*

Il est encore un point à relever dans la propagande effrénée des Bulgares. D'abord, pourquoi font-ils tant de propagande, du moment qu'ils prétendent qu'ils sont partout?... Mais, de nos jours ils sont à bout de mensonges. Ils ont escamoté aux Grecs le nom de „Macédoine“, croyant pouvoir ainsi cacher et recouvrir d'un linceul aussi bien l'ancien Etat de Serbie que la nationalité serbe. Les Turcs ne connaissent pas le terme de „Macédoine“, mais seulement les vilayets que nous avons indiqués en esquissant la division administrative de l'Empire. (p. 26). Et les Bulgares savent aussi bien que les Turcs: que ceux-ci ont pris aux Serbes toute la partie de l'Empire turc que les Serbes réclament et qu'on leur conteste. *Les Serbes ont lutté contre les Turcs, de même que contre les Bulgares, quand ceux-ci les attaquaient dans leur patrie c'est-à-dire dans les vilayets de Kossovo, de Monastir et de Salonique, qui avec d'autres faisaient partie intégrante de la Serbie.* Un pareil fait historique les Bulgares n'en ont pas à invoquer en leur faveur, à moins qu'ils ne désirent invoquer: le 28 juillet 1330, jour de la bataille de Velboujd, quand ils furent vaincus et soumis par les Serbes; ou le 16 avril 1346 quand le roi serbe Douchan dans l'ancienne capitale serbe, Scoplié (Uscub), se couronna „tsar des Serbes, des Grecs, des Bulgares et des Albanais“... Les bandits bulgares défendent au moyen de couteaux et de bombes leur cause artificiellement créée, tandis que les savants bulgares

*) Pauvre homme! Qu'en pensez-vous, vous qui lisez ces lignes?

ne se servent que de sophismes et de mensonges. Ils réclament la „Macédoine“, — mais s'ils y sont depuis un temps immémorial, pourquoi se seraient-ils battus entre eux dans leur territoire?! et aujourd'hui encore: pourquoi tant de propagande, de feu et de sang, du moment qu'ils sont chez eux?!... Non, non, les Bulgares ne tromperont plus personne, même pas en réclamant l'autonomie de la Macédoine, dans l'espoir de faire avec elle, comme ils ont fait en 1885 avec la Roumélie orientale.

Les grandes idées ne sont soutenues et vivifiées que par les grands hommes; les Bulgares, à en juger par leurs actes, sont loin d'être de tels hommes. En fin de compte ils ne tromperont qu'eux mêmes en se servant du canal de leurs propagandistes de profession, tels qu' Offeïkov, Benderov, Spasso Vatsov, les frères Miladinovits et tant d'autres, dont les écrits chauvins pullulent en Bulgarie et au-dehors.*) Ils peuvent dire tout ce qu'il leur plaît et continuer à réclamer même le pays à l'est et au sud de la Morava, — tout en réservant aux Roumains, en dehors de la Dobroudja encore le triangle compris entre Silistrie, Rouchtchouk et Varnà! Et cependant, ils savent très bien que l'élément bulgare est dans une situation précaire à l'ouest de l'Isker et de la Mèsta; malgré la colonisation des Bulgares, l'élément serbe y est en prépondérance, comme le témoignent le passé et le présent. Cette région est pleine de monuments serbes, qui se sont conservés par la tradition et de documents incotestés, malgré la barbarie bulgare. Qu'ils fassent ce qu'ils veulent, ils ne pourront jamais refaire le passé ni changer la nature des choses. En prenant les héros et les rois serbes pour les leurs, ils prouvent qu'ils n'eurent point de héros et que leurs souverains furent sans mérite. Et cependant: *c'est l'histoire longue et durable, héroïque et glorieuse qui a assuré l'avenir et fait la solidité de la nationalité serbe.* Grands dans la prospérité, grands dans le malheur, les Serbes sont toujours restés les mêmes et moralement unis, — tandis que les Bulgares après avoir misérablement succombé au XIV-e siècle, ne furent que difficilement retrouvés par les Russes à la fin du XIX-e siècle.

De même qu'ils veulent s'approprier l'histoire serbe, les Bulgares se sont emparés de la langue, des moeurs, des traditions et, en un mot, de tout, ce qui caractérise la nationalité serbe; ils ont tourné tout cela à la bulgare, pour essayer de prouver: que dans la Serbie sous les Turcs, il n'y a que des Bulgares! Sans doute croyaient-ils que la patrie serbe est dans la lune, et que personne ne dénoncerait leurs petitessees sans nom et leurs vols. Ils ont pris même des gens tels que von der Mache, pour mieux tromper l'Europe! Et pour empêcher toute mention des Serbes, ils refusent — à l'exemple des Grecs — d'employer même le nom de Serbie, ou les noms actuellement usités dans le langage officiel turc, — mais ils font revivre le nom archaïque, de „Macédoine“. Pourquoi ne disent-ils pas au moins „l'ancienne Bulgarie“? Ils n'osent pas, car

*) Dans ces derniers temps même un certain V. Korabliev, homme de lettres et membre de la „Société slave de bienfaisance“ éprouva le besoin de s'humilier avec son écrit portant le titre: Событія въ Македоніи и Старой Сербіи. Ainsi, dans le VII Appendice du Compte rendu de ladite Société, il dit (à la p. 7) entre autres choses: que les Serbes réclament la Macédoine parce qu'elle fut possédée par le tsar Douchan, qui comme un météor traversa l'horizon politique des Serbes, sans laisser la moindre trace... Il nous semble que les Serbes enfin doivent renoncer à jamais à leurs prétentions injustifiées sur la Macédoine, et bien garder ce qu'ils ont — Kossovo, autrement dit, la Vieille Serbie, que les Albanais sont en train d'occuper en y massacrant tous les Serbes. Si les Serbes ne se rendent pas à la raison, dans 5 ou 10 ans il n'y aura plus dans la Vieille Serbie qu'un vague écho du nom serbe. Les Serbes n'auront jamais la Macédoine, car là les habitants disent qu'ils se rapprochent plutôt des Bulgares que des Serbes. Que les Serbes soient furieux contre nous à cause de ces mots, peu nous importe: nous connaissons les arguments pour et contre, nous connaissons les documents historiques, mais un fait reste un fait.

Un mot M. Karabliev, à propos de ce qui précède. D'abord n'allez pas vous imaginer que les Serbes sont furieux à cause de votre étrange conduite... Si les Serbes réclament la plus grande partie de ce qu'avait le tsar Douchan, ce n'est pas seulement parce que le tsar Douchan l'a possédée. Il est vrai que les Albanais tuent les Serbes sans armes de Kossovo; les Bulgares et... vous en faites autant partout. Peut — être connaissez — vous tous les documents à propos de la Macédoine; il est sûr toutefois que vous ne les employez pas à servir la science, ni la justice, ni la vérité. C'est aussi un fait que reste un fait.

ils savent bien que leurs conquêtes à l'ouest de l'Isker et de la Mesta, de même qu'au sud des Balkans, tout au plus jusqu'à la Maritsa, n'ont pas été durables, et que leur Bulgarie ne s'y est pas étendue.

A parler franchement jusqu'au bout: la Russie a beaucoup trop monté la tête aux Bulgares. Ceux-ci ont l'effronterie incroyable d'affirmer qu'il n'y a pas de Serbes, dans la Serbie restée au pouvoir des Turcs, notamment dans vilayets de Kossovo, de Monastir et de Salonique. Les Serbes depuis déjà cinq siècles y défendent leur nationalité et leur patrie, — et voilà que les Bulgares, de la Bulgarie vassale, veulent à tout prix imposer leur nom aux Serbes! Comment? Par quels moyens? En ouvrant des écoles où ils enseignent aux élèves la langue bulgare; en faisant abandonner au peuple la fête de la „slava“, qu'ils représentent comme une coutume contraire à la foi chrétienne; ils changent la terminaison finale des noms de famille serbes, c'est-à-dire remplacent la syllabe serbe „itch“ par la syllabe bulgare „ov“; ils détruisent les monuments nationaux qui parlent en faveur des Serbes, etc. etc., dans le dessein de tromper l'Occident et tout le monde sur le point de savoir jusqu'où s'étendent Bulgares. En résumé, les Bulgares se servent de tous les moyens possibles, sans tenir compte de l'honneur et de la conscience.

Il y a surtout deux productions nationales qui aident une nation à se relever; ce sont sa poésie et sa langue. Que font les Bulgares? La chose la plus simple: les Bulgares prennent pour les leurs aussi bien la poésie que la langue des Serbes ou du peuple qui est en dehors de la Bulgarie. Mais comme dans les vilayets de Salonique, de Monastir et de Kossovo règne le même esprit national que dans la partie délivrée de la Serbie, ou que dans la Bosnie, l'Herzégovine ou même dans le Monténégro, — on y trouve aussi une poésie et une langue tout-à-fait semblables. Mais cela ne gêne pas les Bulgares. Ils prennent les poèmes serbes et les publient comme poèmes bulgares! Rien de plus simples! Seulement, il leur arrive de drôles de choses: tout en faisant bien attention de tourner les mots serbes à la bulgare,*) ils n'arrivent pas à y réussir jusqu'au bout, et quelques mots serbes s'y glissent tout entiers, car ils n'ont pas d'équivalents bulgares! Assurément ils ne font par là que montrer une fois de plus leur grossièreté tartaresque, incapable de la souplesse poétique qui distingue le peuple serbe. Tandis qu'une chanson serbe sera comprise par tous les Serbes, aussi bien par ceux du Royaume que par ceux qui sont encore sous la domination de la Turquie, — on ne saurait en dire autant pour une production poétique nationale venant de la Bulgarie**). En considérant de près la langue serbe on s'en rendrait compte plus facilement. La langue serbe phonétique et produit purement national, une des plus belles langues d'Europe, s'est fixée et immortalisée dans la littérature serbe. Les Bulgares ne peuvent pas en dire autant de la leur. Habités à faire tout à l'envers, — ils placent même l'article à la fin des mots! Mentionnons encore que la déclinaison chez eux se réduit presque au nominatif et au vocatif; l'adjectif qualificatif est surtout employé au masculin singulier; la conjugaison ne possède pas d'infinitif etc. etc. tandis que la langue serbe diffère surtout par ses lettres *dj*, *tch*, *li* et *gn*; les serbes ont un infinitif et les noms se déclinent (7 cas en sin-

*) Nous ne pouvons pas ici entrer dans des détails pour montrer la différence entre la langue bulgare et la langue serbe. Mais pour sûr qu'il y a une grande différence, plus grande que celle qu'a essayé — d'après les dires des autres — d'indiquer le savant P. J. Chafarik. Pour le point qui nous occupe en ce moment, sachons que les Bulgares s'efforcent de remplacer partout par *jd* et *cht* les consonantes serbes *dj* et *tch*, que les Bulgares n'ont pas et que l'on entend dans toute la partie contestée de la péninsule de même que dans la partie délivrée de la Serbie.

***) Pour mieux l'établir et pour éviter tout reproche nous invoquerons l'autorité de deux représentants de la Russie, qui ont été à Scoplé (Uscub), M. M. Lissoyitch et Jastrebof. Tous les deux, surtout le dernier, ils ont décrit le peuple serbe de la Turquie. Comme tous les deux parlaient le bulgare et le serbe, il leur arrivait souvent de causer longuement avec des habitants du pays. Puis, ils demandaient: de quelle nationalité êtes-vous? La réponse était: „mia sm: Bougari“ = nous sommes Bulgares. Or, cette phrase est tout-à-fait serbe! De plus: quand les représentants russes commençaient à leur parler le bulgare, — les indigènes ne les comprenaient plus!!

gulier et 7 cas au pluriel), elle a quatre accents phonétiques etc. Il est aussi à noter que l'alphabet communément employé en Bulgarie est à peu près le même que l'alphabet russe; l'orthographe des mots n'est pas encore fixée!

Enfin, dans les derniers temps, la Russie officielle elle-même a commencé à se rendre compte que la propagande effrénée des Bulgares se faisait au détriment des Serbes ou de leur juste cause. Du reste, nous allons voir si la „Société slave de bienfaisance“ — ou plutôt, de malfaisance — osera contrecarrer même la politique impériale et provoquer toujours la discorde et l'anarchie dans la péninsule. Oui, il sera curieux de voir: si le comte Ignatief ou le prince Tcherkaski surtout, sauront enfin commencer à diriger la politique de leur Société d'après la véritable situation de la péninsule.... Le tsar Nicolas, en 1900 ne fut pas étranger à l'envoi d'une commission formée de trois savants russes qui, au nom de l'Académie des sciences de S-t Pétersbourg, ont parcouru la partie contestée de la péninsule. Leur but était de voir la situation actuelle du pays. Quoique n'étant pas restés longtemps dans le pays et ne sachant pas tous les artifices des ennemis serbes, — ils ont rendu de leur mission un compte tel, qu'il confirme bien l'existence de la nationalité serbe.... Quand on sait que dans l'Empire ottoman d'Europe, il n'y a que deux nationalités chrétiennes reconnues officiellement, la grèque et la bulgare, — on n'a qu'à admirer ces courageux enfants serbes, qui ont osé dire ce qu'ils étaient!...

Vous qui êtes au-dessus des peuples, ne perdez pas de vue que les grands hommes de tous les temps ne se sont couverts de gloire que par leurs grandes oeuvres. Les véritables tsars sont ceux qui même dans la paix soutiennent la grandeur de l'humanité, qui se manifeste par la vérité et par la justice. Que le Tout Puissant veuille inspirer les grands d'aujourd'hui, afin que la justice décide du sort des Serbes et de toute la péninsule balcanique!

IV. La Patrie des Serbes

Pour bien comprendre la Question des Serbes, qui est le nœud de celle de la Péninsule, il faut avant tout connaître leur histoire. Car justement la solidité des prétentions serbes d'avoir leur patrie, la Serbie, à eux, vient de ce que ces prétentions sont justifiées par l'histoire et reposent sur les principes du Droit international, qui règle les rapports entre les Etats ou les nations. Nous voulons dire que l'arbre de l'Etat serbe a de profondes racines qui s'étendent au loin, dont on doit tenir compte.

C'est pourquoi dans ce chapitre nous allons parcourir l'histoire des Serbes. Mais, nous ne nous arrêterons que sur les points les plus saillants, tout en donnant une esquisse exacte de l'ensemble. Cela nous suffira pour montrer ce que c'est que la Serbie et expliquer l'idée ou les dénominations impropres de „nouvelle“ et de „vieille“ Serbie.

Cependant, avant d'aborder notre récit, nous recommandons principalement trois ouvrages en français à tous ceux qui voudraient connaître davantage la position historique des Serbes. Ce sont :

a). l'*Histoire générale* du IV-e siècle à nos jours, ouvrage publié sous la direction d'Ernert *Lavisse* et Alfred *Rimbaud*; éditeurs Ar. Collin et C^{ie}, Paris, 1900; en douze forts volumes. Dans cet ouvrage, de haute valeur, on peut étudier le développement historique des Serbes dans leurs rapports avec les autres Etats.

b). *La Serbie au XIX-e siècle* par Saint-René *Taillandier*; éditeurs Didier et C^{ie}, Paris, 1872; in — 8, p.p. 413. Cet ouvrage, qui est à lire d'un bout à l'autre, résume toute l'histoire des Serbes et l'auteur avec une véritable maîtrise y fait ressortir la justice de leur cause et en prend la défense.

c). *Le Royaume de Serbie*. Etude d'Histoire diplomatique et de Droit international, par le Dr. Voïslav V. *Rachitch*, des Facultés de Droit de Belgrade et de Paris; Paris A. Pedone, éditeur; 1901; in gr. 8, pp. 751. Il y a décrit des affaires de la péninsule, surtout de celles des Serbes, et il est de circonstance, principalement de nos jours. Tout en donnant l'histoire politique des Serbes avec la Question d'Orient, il se recommande surtout aux diplomates et internationalistes qui y trouveront tous les Traités se rapportant aux Serbes. Cet ouvrage se recommande aussi à toutes

les autres personnes qui désirent mieux connaître la situation de la péninsule, car ils y trouveront une foule de renseignements bien utiles concernant la péninsule. L'auteur explique la vraie situation de tous les Serbes, aussi bien de ceux du royaume actuel de Serbie que de ceux qui sont en dehors de ce royaume, en les représentant comme une unité morale artificiellement brisée par - ci, par - là. C'est cet ouvrage, qui, avec le livre intitulé: *Makedonien und Alt Serbien* de Spiridon *Goptchévitch*, et quelques autres, a servi de base à la présente Etude.

Voyons maintenant de plus près ce que s'est que la Serbie et les différentes dénominations qu'on lui donne.

1. *La Serbie à travers l'histoire.* Nous avons déjà vu comment les Serbes lors de la grande invasion des Barbares, se détachèrent peu à peu de leur famille slave et finirent par s'installer définitivement dans la péninsule à la fin de la première moitié du VII-e siècle (p.p. 11—15). On sait qu'à cette époque - là des tribus slaves, sinon celles des Serbes, occupaient presque toute la péninsule balkanique, jusqu'à l'extrémité méridionale du Péloponèse, où ils conservèrent une indépendance complète de 587 à 815 (v. p.p. 13 et 31). Avant de voir l'installation de ces tribus slavo — serbes, — montrons les frontières entre lesquelles habitent les Slaves du sud, ou Jougo-Sloveni, comme l'on dit en serbe.

On sait que parmi les Slaves du sud on compte: les *Slovents*, les *Croates*, les *Serbes* et que l'on y fait rentrer aussi, non sans effort, les *Bulgares* (v. p. 13). Ne perdons pas de vue que les *Slovents* et les *Croates* ont occupé tout de suite le nord — ouest de la péninsule, c'est-à-dire la partie située à l'ouest de la Tsetina, de l'Una jusqu'à Bihatch, de la source de la Glina, depuis Malievats jusqu'à Novi; de là, la partie comprise entre l'Una, la Save jusqu'à Brod tout au plus, et la Drave. Dans cette contrée, les *Slovents* et les *Croates*, presque unis, sont complètement détachés des autres frères de la péninsule, n'ayant jamais eu de rapports étendus et suivis avec les Serbes, surtout depuis l'année 1102, où ils acceptèrent (v. p. 19) l'union avec... la Hongrie. En ce qui concerne les *Bulgares*, qui sont de la même branche finnoise, de la race ouralo - altaïque, que les Magyars et les Turcs de nos jours, ils n'ont fait leur apparition qu'à la fin du VII-e siècle au nord - est de la péninsule, entre la mer Noire et le bas Danube (v. p. 12, 14; 28). En suivant toute leur vie historique, on peut affirmer qu'ils n'ont qu'à peine et pendant très peu de temps dépassé l'Isker pour toucher la Strouma et la Mesta, et ils n'ont pu s'établir au - delà du sud des Balkans. Dès qu'ils essayaient de traverser surtout ces deux rivières, ils se heurtaient à de fortes tribus slavo-serbes qu'ils ne purent jamais ni balayer ni dominer même de nom, pas plus qu'ils ne purent leur imposer la culture bulgare, qui fut toujours inférieure aux autres dans la péninsule. Ils n'ont jamais pu même sur leur propre territoire établir un Etat durable, mais menant une vie tout orientale, comme en général les peuples de même origine qu'eux, ils ont misérablement succombé sous les Turcs en 1393. Ils finirent ensuite par perdre jusqu'à la notion de leur nation, et le nom de „bulgare“ ne servit plus aux Turcs que pour désigner „les paisibles bergers“ ou „les pauvres paysans“. Cela dura ainsi jusqu'à nos jours, quand la Russie, après la guerre de Crimée fouillant dans les ruines du côté de la mer Noire, eut l'idée d'exploiter les âmes bulgares, — à l'exemple de certains héros de Gogol....

Maintenant nous pouvons suivre de plus près la vie des *tribus slavo-serbes* qui depuis le VII-e siècle occupent en maîtres le territoire de la péninsule, limité à l'ouest par l'Una, la Tsetina et l'Adriatique; à l'est par l'Isker et la Mesta; au nord par le Danube et la Save; au sud par la mer Egée, la presqu'île de Chalcidique, par la Bistritsa (*Vistrica*) jusqu'au lac de Kastoria, de là par une ligne qui toucherait les sources du Devol, et remonterait le lac d'Ochrida, puis par le Drim jusqu'à son embouchure dans la mer Adriatique.

C'est sur ce territoire, qui plutôt de nom que de fait relevait de l'Empire byzantin, que se sont installées en écrasante majorité les tribus slaves ou slavo-serbes, dont nous expliquerons un peu plus loin le nom et le caractère. Pour le moment constatons qu'il y avait aussi des tribus slavo-serbes bien au-delà de cette ligne méridionale, mais pas en masse. Ainsi, sans parler du Peloponèse, mentionnons seulement la ville de *Servie* ou *Serbichté*, qui existe encore à droite de la Bistritsa. De même il y a toujours des Serbes tout le long de la rive gauche du Drim. Il y a aussi, au nord du Danube et de la Save, de nos jours plus de deux millions de purs Serbes, en Autriche-Hongrie (Banat, Batchka, Baragna, Srem; Slavonie, Croatie et Dalmatie, v. p. 19).

Il nous reste à voir ce que sont devenues les tribus slavo-serbes sur le territoire limité de la péninsule. C'est un point très important pour la Question qui nous intéresse. Il faut dire aussi que c'est un point toujours des plus épineux pour quelques écrivains étrangers, surtout pour les écrivains bulgares: ceux-ci s'y piquent régulièrement, en voulant à tout prix démontrer qu'il n'y a pas de Serbes en Turquie, surtout pas au sud de Charplanina!

Il est certain que l'immigration des tribus purement serbes était achevée avec la première moitié du VII-e siècle. Les auteurs byzantins, tels que l'empereur *Constantin VII Porphyrogénète* (911 à 959) nous en ont laissé les témoignages les plus sûrs. Parmi toutes les tribus slaves de la péninsule, celles des Serbes se distinguaient le plus par l'esprit et les qualités qui les rendaient capables de créer l'unité entre elles et de se constituer en Etat. Les Serbes du côté de l'Ariatique en donnaient le meilleur exemple déjà au VII-e siècle, tandis que les autres tribus restèrent clairsemées pendant longtemps. Celles-ci vivaient dans cette situation à cause de leur position géographique et parce que l'Empire byzantin, inondé par ces tribus slavo-serbes, cherchait toujours à les empêcher de se réunir. Cette politique impériale a le mieux réussi dans la partie méridionale, autour du Vardar. Dès qu'une tribu s'élevait au-dessus des autres par sa force, l'Empire savait s'arranger avec son représentant ou chef, dit *joupan*. S'il ne pouvait pas les dominer autrement, il cherchait à les gagner par des cadeaux, des titres et enfin, en excitant les joupans les uns contre les autres, il arrivait à affaiblir les tribus.*)

On sait qu'Héraclius (610—641), à la suite des invasions des Francs et des Avars du côté gauche du Danube, qui devenaient trop dangereux pour l'Empire, insista pour que toutes les tribus serbes traversassent le Danube et s'installassent dans la péninsule. C'est à cette époque, ou avec l'année 636, que l'immigration des Serbes fut définitive. C'est ainsi que les Serbes ont quitté leur berceau d'au-delà des Karpathes (dans la région où se trouvent les sources de la Vistule, du Dniester et du Boug), qu'ils appelaient la *Bela - Serbitsa* (= la Serbie blanche), et aussi la „Boïka“, (ce qui signifiait „courageuse“.) Une masse compacte de ces Serbes, s'installa du côté de l'Adriatique. Pour mieux s'opposer aux Francs et aux Avars, *les tribus serbes occupèrent la Dacie avec la Mésie et la Dardanie*; elles s'étendirent jusqu'à la Macédoine et à l'Epire, et prirent le littoral de l'Adriatique entre l'Una — la Tsetina jusqu'à Durazzo**).

Si nous traduisons le langage administratif — ce qui est très important —

*) K. Paparrigopoulos, *Histoire etc.*, en grec t. III, p. 224 parle ainsi: „Héraclius croyait pouvoir assimiler les Serbes comme tous les Slaves, car ils n'étaient pas unis; s'ils n'étaient pas devenus ses amis, ils se seraient alliés avec les Avars et les Perses“ etc. — Lavis et Rambaud, *Histoire générale*, t. I, p. 692: „Vers le milieu du VII-e siècle, presque toute la péninsule des Balkans était couverte de colonies slaves“. On en trouve davantage dans l'Empire grec du X-e siècle, Constantin Porphyrogénète, par A. Rambaud.

***) Voir au moins K. Paparrigopoulos, *Histoire, etc.* t. III, pp. 221—222.

d'après les documents officiels de l'Empire byzantin, — alors, en dehors de la Macédoine que nous connaissons déjà du temps des Romains (p. 23), voici les parties de la péninsule qui étaient incontestablement occupées par les Serbes :

Le diocèse de *Dacie*¹⁾, qui situé au sud du Danube, comprenait ces cinq provinces :

a). *La Mésie première* correspondant à peu près au royaume actuel de Serbie. Elle renfermait la forte place de Singidunum (Belgrade), Margus (Tchoupria), Viminacium (Kostolats en Branitchévo, la principale ville de la Mésie); Margum (Semendria), Cuppé (Golubats) etc.

b). *La Dardanie*, qui était au sud de la province précédente, dans la région des sources des deux Moravas (qui à partir de Stalatch forment la grande Morava), de la Drina, du Vardar. Elle renfermait les villes de Pristina (Prichtina), Ulpiana (Liplian), Scupi (Skoplié) etc.

c). *La Privalitane*, qui s'étendait à l'ouest de la Dardanie, jusqu'à l'Adriatique, autour de Scodra (Scutari).

d). *La Dacie méditerranéenne* correspondant au sud du royaume actuel de Serbie, avec les cités de Naissus (Niche) et de Sardique (Sofia, aujourd'hui capitale de la Bulgarie) etc.

e). *La Dacie riveraine*, qui était au nord de la précédente, de long du Danube. Ratiaria (Artcher-Palanka) en était le chef lieu.

Tout cela, en résumé, prouve que *les tribus serbes en masse occupaient presque les deux tiers de la préfecture du prétoire d'Illyrie, c'est-à-dire, la partie comprise entre l'Isker et l'Una avec la Tsetina, la Save avec le Danube et une ligne qui partirait de Durazzo et se dirigerait tout droit à l'est, en traversant le Vardar et la Strouma pour aboutir à la montagne de Perim*. Quand on sait qu'à la fin de l'époque, qui nous occupe pour le moment, c-à-d à la fin du VII^e siècle, il n'y avait que trois groupes formés des Slaves du sud, — ne peut-on pas reconnaître quelles tribus slaves devaient être au sud de la ligne tracée tout à l'heure? ... On sait, que les Sloventsis et les Croates, après avoir quitté le berceau commun des Slaves du sud, au-delà des Karpathes, suivirent la Save pour s'arrêter en Istrie et au nord — est de la péninsule balcanique; mais les Serbes? Forcément *ce sont les tribus serbes, qui, depuis le V^e siècle, en masse, par la Transylvanie et les bouches du Danube se lancent dans l'Empire romain ou byzantin, et envahissent la péninsule balcanique jusqu'à l'extrémité méridionale du Péloponèse*. Parmi les différents noms que les chroniqueurs byzantins donnaient à ces tribus „slaves“, — le nom de *Σποραις* — provenant du mot *σπορός* = semence, désignait le mieux les Serbes, en égard à leur extension rapide.

Mais, comme les premières tribus qui pénétrèrent dans le sud de la péninsule, sont restées assez longtemps détachées et presque isolées des autres tribus serbes, la politique de l'Empire tendait à les rendre le moins dangereuses possible, et soutenait leur vie communautaire et séparatiste. La situation géographique des

¹⁾ D'après Lavissee et Rambaud, Histoire générale, t. I, p. 42—43.

On sait que l'Empire d'Occident comprenait les préfectures du prétoire des Gaules et d'Italie, subdivisées en 6 diocèses et 58 provinces, dont un proconsulat relevant directement de l'empereur. L'Empire d'Orient comprenait les préfectures du prétoire d'Illyrie et d'Orient, subdivisées en 7 diocèses et 42 provinces, dont un proconsulat.

La préfecture du prétoire d'Illyrie comprenait douze provinces: l'Achaïe, ou ancienne Grèce; les onze autres se répartissaient entre les diocèses de Dacie et de Macédoine (v. n. p. 23).

La préfecture du prétoire d'Orient était la plus vaste et se subdivisait en cinq diocèses: Thrace, Asie, Pont, Orient, Egypte.

Pour compléter la division administrative de l'Empire d'Orient ou byzantin en tant qu'elle se rapporte à la péninsule, nous énumérons ici encore les six provinces du diocèse de Thrace:

1. La Mésie deuxième, entre le Danube et les Balkans (Bulgarie orientale), avec Nicopolis (Nikopoli) et Marcianopolis (Péréislaf);
2. La Scythie, à peu près représentée de nos jours par la Dobroudja;
3. La Thrace, qui embrassait le bassin supérieur de la Maritsa; sa ville centrale était Philippopolis;
4. L'Haemimont, qui se trouvait à l'est, vers la mer Noire; son chef-lieu était Hadrianopolis (Andrinople);
5. La province du Rhodope, qui s'étendait autour de la montagne de ce nom et jusqu'à la mer Egée;
6. L'Europe, qui comprenait les environs de Constantinople, la rive européenne de l'Hellespont.

Serbes s'y prêtait d'ailleurs très bien. Cette politique très bonne pour l'Empire a été une des principales causes qui ont empêché toutes ces tribus de se grouper tout de suite en un seul Etat serbe. Sans cela, elles l'auraient pu faire sûrement de bonne heure, car ces tribus avaient un nom commun, un seul, le nom de „Serbes“. Nous nous en rendrons mieux compte un peu plus loin; pour le moment, étudions de près ces tribus „slaves“ qui ont pénétré dans la Macédoine et même au - delà.

Nous les avons désignées comme étant des Serbes, mais qui n'étaient pas en masse compacte, comme dans la partie nord de la péninsule, au - delà de la ligne de Durazzo à Périn. Les preuves?

Ne perdons pas de vue, qu'à cette époque nous sommes en pleine vie patriarcale, vie qui, de nos jours n'a pas tout-à-fait disparu chez les Serbes, ni dans le territoire qui nous intéresse. De plus, le régime communautaire exige le maintien des tribus, de telle sorte que dès qu'une tribu est devenue trop nombreuse, elle doit se fractionner en deux ou trois, et ainsi de suite. Par conséquent, les nouvelles tribus détachées d'une tribu commune devaient prendre chacune un autre nom. Mais *tous ces noms des tribus, aussi bien des tribus de la Macédoine que de celles qui habitaient le reste de la partie désignée vers le nord, sont des noms serbes, parce que les tribus ne sont formées que par les Serbes.* Nous ne mentionnerons que ceux de la Macédoine.*) Voici des tribus qui avaient leurs chefs ou leurs princes (= joupans) et qui étaient ainsi réparties: *les Sirakovtsi* sur la rive gauche de la Strouma, entre Sérès, la Biélachitsa et le Mélnik; *les Mrvatsi* ou *Merventsi* entre Sérès, Valovichté, Nevrokop et Tatar-pasardjik; *les Malechevtsi* sur les montagnes de Malèche; *les Pëievantsi, les Piantsi ou Pioni* sur les bords de la rivière Brigantisa, entre les monts Rilo et Vitoch (où se trouvent aujourd'hui les villes de Kratovo, Kriva-Palanka et Velboujd ou Kostendil); *les Dibrani*, près du Drin (Drim) et du lac d'Ochrida; *les Miatsi* ou *Miaki*, entre la Char planina, le Drim (noir), Radik et la Bistritsa; *les Chopovi* sur la Strouma supérieure; *les Boitsi* ou *Boïelitsi* sur la rive gauche du Vardar (sur l'emplacement actuel des villes de Radovichté, Malechovo, Kotchani et Chtip); *les Berhiti* dans la haute Macédoine; *les Stroumnitsi* sur la Stroumenitsa; *les Smoliani* sur la Mèsta supérieure; *les Rinhini* sur les bords du golfe d'Orphano; *les Sagoudati* ou *Banovtsi* aux environs de Salonique; *les Dragovitchi* (au nord-ouest de la Thrace) au pied du Rhodope; *les Brsiatsi* sur les deux rives du Vardar inférieur près des monts Babouna et Tsrni rog (où sont les villes de Prilèp, Vélès, Bitolié et Tikvech); *les Pelagontsi* près de Bitolié; *les Poliantsi* dans la Dibra supérieure; *les Babouni* près du mont Babouna; *les Koumanovtsi* près de Koumanovo et d'Uskub; *les Polivakovtsi* à Meglène, Ostrovo, Vodèno, Négouch; *les Arizvanovtsi* près du lac de Boutkovo, etc.

Il nous a suffi de mentionner ces quelques tribus du sud de la péninsule serbe pour montrer, une fois encore que cette contrée n'est peuplée que par les Serbes, dont la pure race s'y est conservée jusqu'à nos jours. C'est pourquoi leur langue ne diffère pas de la langue serbe, et ils ont conservé les consonnes doubles serbes „dj“ et „tch“ (que les Bulgares n'ont pas), l'accentuation ne se fait pas sur la dernière syllabe (comme toujours chez les Bulgares), et ils ont d'autres particularités de la langue serbe. D'autre part, *K. Porphirogènète*, l'auteur couronné, nous confirme qu'autour de Salonique se trouvait la petite *Serbie***); le Vardar aussi baignait *Baïpi* ou *Boïka*, bâtie également par des Serbes venus directement de leur berceau d'au-delà du Danube, appelé *Srbitsa* ou *Boïka*. Mais la meilleure preuve qu'il y avait des Serbes et qui ne sont pas

*) Voir aussi K. Paparrigopoulos Histoire, etc. t. III, p. p. 434—437, 571—574.

***) A. Rambaud, l'Empire etc. p. 227.

disparus, nous est fournie par quelques noms géographiques où la racine vient de „serb“, — que les Serbes, en souvenir de leur ancienne demeure donnèrent à des endroits de leur patrie dans la péninsule. Nous ne mentionnerons que quelques-uns de ces noms, relevés déjà par les chroniqueurs byzantins et par quelques étrangers. Ainsi: *Serviani* et *Serbiano* en Epire; *Serviniano*, près de Velboujd; *Srptchoi*, village près de Samokovo; *Sirbin* sur la Stroumitsa; *Servohorion*, près du golfe d'Orfano*); *Servia* sur l'Aliakmon; *Surbi* sur le golfe de Volo; *Sourpy* en Phtiotide; *Servianika* en Corinthie; *Sirbani* en Elide; *Servon* en Arcadie; *Sourpi* en Livadie; *Serbicia* sur l'Eubée; *Servota* et *Serbicia* dans la Messénie; *Servika* et *Sarbista* en Laconie, etc. etc.

Donc, les Serbes ont suivi les autres tribus „slaves“ même dans le Péloponèse. Pourquoi? Parcequ'ils étaient en très proche affinité avec elles de sorte qu'ils ne guerroyaient jamais avec elles mais cherchaient à se grouper. Rien que ce fait incontesté nous prouverait que les tribus serbes, même si elles étaient venues au milieu des autres tribus „slaves“, eussent été destinées à les absorber et à en former la nationalité serbe. Le résultat final fut tel. Car à cette époque, *lors de l'installation définitive des Serbes, la Macédoine, perdue, au détriment des Grecs, son ancienne signification ethnographique et géographique. Depuis lors elle n'existe plus. Toute la contrée depuis la Save et le Danube, jusqu'au-delà de la Bistritsa et du Drim, entre l'Adriatique (depuis l'Una-la Tsetina) et l'Isker et la Mesta, est nommée — par les auteurs byzantins — Σκλαβονία ou Sclavonia**); ce qui était traduit dans le langage officiel des Serbes, surtout à partir du IX-e siècle: les pays serbes, la patrie des Serbes, puis finalement la Serbie.*

L'histoire nous prouve que *dans toute cette contrée des pays serbes, y compris donc ancienne Macédoine, les Serbes vivaient comme dans leur patrie cent ans avant l'arrivée des Bulgares dans la péninsule balcanique.* C'est un fait important à relever dans la Question qui nous occupe, de même que celui-ci: *entre les anciennes tribus „slaves“ et celles nouvellement venues, c-à-d. les serbes, il n'y avait pas d'antagonisme, pas un signe qui les différenciât ou les distinguât en deux camps avec des idées et des tendances politiques différentes.* Donc: *il n'y avait là qu'une seule nationalité serbe.* Car toutes ces tribus, quoique encore loin de former un État, ont un commun but: la délivrance ou l'assurance de leur centre de tribu contre la prédominance de l'Empire byzantin. Elles sont dans la même situation vis-à-vis des Bulgares: elles engagent la guerre contre les Bulgares dès que ceux-ci traversent l'Isker ou la Mesta pour pénétrer dans les pays serbes. *Si ces tribus avaient été bulgares pourquoi auraient-elles fait la guerre contre les Bulgares?!...*

Constatons donc une fois pour toutes qu' *à la fin de la première moitié du VII-e siècle, la reine-mère des tribus serbes avait traversé le Danube et retrouvé les essaims qui y étaient antérieurement venus. D'ancienne unité est alors rétablie et la nationalité serbe apparaît.*

Avant de parcourir l'histoire des Serbes, jetons un coup d'oeil sur la situation générale, et surtout sur celle des anciens habitants de la péninsule lors de l'installation définitive des Serbes.

*) A. Rambaud, dans son ouvrage *l'Empire grec au X-e siècle*, etc. à la page 249, nous parle de ces „Slaves“ qu'on trouve en Asie-Mineure en 688, parmi lesquels l'Empire a pu recruter 30.000 soldats. En 762 aussi, à cause des Bulgares, beaucoup ont quitté la Mésie. „C'est dans ce pays (le thème Orsikion) sans doute que se trouvaient ces Servohorion ou cantons des Serbes, que nous signalons au XIII-e siècle le traité de partage de l'Empire grec“ etc.

**) Le nom est d'origine grecque et signifie „esclave“. Les empereurs byzantins avaient un tel mépris pour ces tribus... qu'ils les considéraient comme leurs esclaves, en bloc! Du reste, c'est bien là tout ce qu'on pouvait attendre de la haute culture impériale de cette époque... L'empire d'Orient était destiné à disparaître. Pendant 1058 ans qu'il a vécu à part, il cachait son mal et ne montrait que son nom. On a calculé que depuis le règne d'Arcadius, 395, jusqu'à la prise de Constantinople par les Turcs, en 1453, sur 107 personnages qui ont été empereurs ou associés à l'empire, 12 ont abdiqué de gré ou de force, 12 sont morts au couvent ou en prison, 3 sont morts de faim, 18 ont été mutilés ou ont eu les yeux crevés, 20 ont été assassinés, 8 sont morts à la guerre ou d'un accident quelconque, 34 seulement sont morts dans leur lit!... Et ces souverains d'un tel empire, considéraient les Serbes et leurs représentants comme des Barbares!...

Les anciens maîtres du monde, les Romains, n'étaient plus maîtres nulle part. Après la division de leur Empire, en 395, les Barbares avaient bien changé l'aspect de celui d'Occident; l'empire l'Orient, ou plutôt sa capitale Constantinople, résiste encore, mais il ne reste plus rien de l'ancienne unité qui faisait sa force. L'Eglise chrétienne paraît prête à sauver ou à renouveler l'ancien empire, — mais à quoi servait que le christianisme commandât la fraternité, quand la grande ambition de deux pasteurs, ceux de Rome et de Constantinople, devait bientôt prouver qu'on ne peut pas vivre côte à côte et fraternellement, mais que l'un exclue nécessairement l'autre. Ainsi, en 1043, l'Eglise se divise en deux camps. Comme conséquence du schisme le peuple serbe, vu sa position géographique tombe dans une situation politique peu enviable. Au milieu de ce conflit entre l'Occident et l'Orient, entre les deux civilisation ou les deux mondes, le peuple serbe en ressent le plus les funestes coups. La nation serbe devait certainement avoir beaucoup de forces et d'énergie, pour avoir pu résister et se redresser quand même et parvenir jusqu'à nos jours!...

L'Empire attaqué au dehors et rongé à l'intérieur ne pouvait que montrer sa faiblesse. Pour se maintenir, l'empereur, à partir du VII^e siècle, ne trouva rien de mieux que de s'appuyer sur le parti dit des anciens Hellènes, qui commençaient à se montrer sous l'aspect des Grecs. Il est vrai que la langue grecque devient officielle, mais on ne peut trouver d'unité que dans l'administration*) „Dans cet empire affluent les étrangers de toute origine, mais pour en devenir membres, il faut qu'ils y entrent par la porte de l'Eglise. Comme on l'a fort bien dit, c'était non la race, mais la foi qui faisait le Romain de Byzance; de quelque peuple qu'on fût issu, il suffisait d'entrer dans le giron de l'Eglise pour entrer dans celui de l'Etat; le baptême orthodoxe conférait le droit de cité“. C'était aussi dans l'Eglise ou la religion ainsi comprise que les empereurs voyaient le salut de l'empire. Cela était bien menaçant pour la nationalité serbe. D'autant plus, que le nom „grec“ (d'origine plus ancienne que celui d'Hellène) reparais-sait avec une signification différente: depuis la séparation de l'Eglise, on désigne sous ce nom tous ceux qui sont orthodoxes. Du reste, les empereurs clairvoyants n'avaient qu'une seule politique vis-à-vis des Serbes: pour les rendre le moins dangereux possible pour l'empire, ils se rapprochaient des différentes tribus serbes en leur offrant la „civilisation“, soutenaient leur séparatisme par tribus, les excitaient les unes contre les autres, puis de temps en temps les attaquaient directement. Et dire que malgré une telle politique byzantine, la nationalité serbe s'est formée tout de même! Tirillée de tous côtés, la voilà, de nos jours encore, attachée au même territoire péniblement gagné, où elle s'est répandue dès le commencement du moyen âge et organisée vers le XII^e siècle; la voilà toujours prête à marcher au combat pour défendre sa juste cause, qu'elle est sûre de gagner plus facilement aujourd'hui, car elle est soutenue par le Droit et l'Histoire.

Que devinrent les anciens habitants de la péninsule après l'installation définitive des Serbes?

Depuis le début du moyen âge (depuis le départ des Ostrogoths pour l'Italie, en 488), qui est la plus belle époque où les Serbes passent en masse dans la péninsule,**) le sort des anciens habitants paraissait décidé. Ils étaient

*) Lavissee et Rambaud, Histoire générale, t. I, p. 202.

**) On doit se rappeler la longue série des attaques contre Constantinople, et que les empereurs finirent presque par ne plus défendre que la capitale (Anastasie, en 512, fit faire le Long mur, de la mer Noire à la mer de Marmara). Notons aussi qu'à cette époque beaucoup de Serbes ont dû entrer au service de l'Empire, si bien qu'ils arrivèrent même à lui donner des empereurs. Citons Justin I (518—527) et surtout Justinien (527—565), si mémorable pour les romanistes, qui fit construire l'église de Sainte-Sophie à Constantinople, conservée (mais comment?) jusqu'à nous, et qui rêva la reconstitution de l'Empire Romain. K. Paparrigopoulos, dans son Histoire du peuple grec, t. III, p. 81—82, nous donne la meilleure preuve de l'origine serbe de Justinien. „Justinien, écrit-il, comme Justin, est né près de Scoplî, en Dardanie. Son père s'appelait d'Istok; sa mère (la soeur de Justin), Viglénitsa, et lui-même, Oupravda. Il est donc probable que tous, ils portaient des noms slaves, et que quand Justin eut fait venir son neveu à Constantinople où il fut élevé, on changea ces noms en des noms latins: Istok en Savatius, Viglénitsa en Vigilentia et Oupravda en Justinianus“. Les noms: Istok, Viglénitsa et Oupravda étant purement serbes, — ces personnages impériaux ne peuvent donc être que d'origine serbe.

destinés à disparaître ou du moins à perdre complètement leur ancien caractère en se croisant surtout avec les nouveaux éléments serbes, pleins de vie et d'avenir. On ne tarda pas à voir les aiglons serbes se lancer de l'Adriatique jusqu'à la mer Egée, pour dominer, une bonne partie de la péninsule, imbue de l'esprit national serbe. Les anciens habitants qui ne se soumettaient pas fuyaient. Beaucoup d'anciens Romains, ou plutôt de colons romanisés, cherchaient un refuge dans l'ancienne Hellade septentrionale, ou se retiraient plus loin, dans les îles et le long du littoral. Mais, même là les enfants des tribus serbes les atteignaient, montés sur des pirogues. Les Serbes de la joupa de Néretva ne manquaient pas d'audace sur la mer. Parmi les endroits fortifiés, Constantinople et Salonique étaient ceux où les réfugiés pouvaient le mieux résister aux attaques. L'élément romain se conserva à peine dans quelques villes fortes du littoral de l'Adriatique, telles que Spalatum, Zara, etc., car, à partir du X^e siècle, on ne le reconnaissait plus ou bien difficilement. Pour conquérir quelques villes fortes du littoral, on était obligé de les détruire. Ainsi, il faut signaler que Salona fut détruite par les Avars, vers 630, puis Epidaurus, dont les habitants qui avaient survécu, protégés par les Serbes, fondèrent la célèbre république de *Raguse* ou *Dobrovnik* si importante dans l'ancienne histoire de Serbie.¹⁾ Mais les montagnes du Pinde, d'Othrys, de l'Olympe, du Grammos, des Rhodopes, des Balkans, de Char planina, abritaient les anciennes populations qui élevaient des bestiaux et qui descendant dans les plaines fertiles, s'accoutumaient peu à peu aux agriculteurs serbes. Enfin, après tant de luttes séculaires et un mélange inouï de peuples, quels vestiges y a-t-il des habitants trouvés par les Serbes? Il faudrait beaucoup de courage et de bonne volonté pour prétendre que la race primitive

¹⁾ Voici en quelques mots l'histoire de la république de *Raguse* ou (en serbe) *Dobrovnik*, jusqu'à nos jours. Fondée vers le milieu du VII^e siècle, principalement par les habitants de la colonie romaine d'Epidaurum, qui avaient survécu à la destruction de cette ville par les Barbares, elle était sous la protection de l'Empire byzantin, quand elle subit les effets de la quatrième croisade; en 1204 elle fut forcée d'accepter comès ou ses chefs de Venise, tout en gardant intacte son autonomie et elle ne s'affranchit de cette autorité étrangère qu'en 1357. Cette lutte et beaucoup d'autres calamités accélèrent sa fin. Alliée avec Charles V, elle subit d'énormes pertes (argent, armes, hommes) et sa marine périclita. En 1292, la ville fut presque entièrement détruite par incendie, mais bientôt après elle fut reconstruite et agrandie. En 1667, elle fut de nouveau presque détruite par un fort tremblement de terre accompagné d'incendie et de pillage (il y eut plus de 5000 tués); mais, quoique reconstruite, elle ne put plus jamais remonter à son ancien degré de prospérité. Ajoutons à cela les convoitises des Turcs et des Vénitiens, la décadence morale qui, pendant huit mois empêcha la réunion de l'Assemblée d'Etat, etc., et facilita aux Français, en 1806, l'occupation (sous Marmont) de la république qui fut alors, supprimée. Trois ans plus tard la ville avec le territoire environnant fut réunie au royaume d'Illyrie, crée par Napoléon. En 1814, *Raguse* fut occupée par les troupes autrichiennes, et en 1815, à la suite des délibérations du Congrès de Vienne, réunie à l'Autriche, où à présent elle fait partie du royaume de Dalmatie, comme chef-lieu d'un département, avec 6 ou 7000 habitants. Un fait caractéristique à rappeler: quand l'empereur d'Autriche entra en souverain dans *Raguse*, les représentants des seigneurs venus à sa reconquête lui dirent: „Nous ne sommes venus, ni par peur, ni en espérant quelque chose de Ta Majesté, mais nous obéissons à l'inévitable destinée qui nous a conduits chez Toi, comme elle nous conduisait au temps de notre gloire et de notre puissance.“ L'empereur fut surpris de ce langage, mais, néanmoins, il leur répondit: „Je vous plains, messieurs, mais vos fils seront mes soldats“.

Avec sa politique toujours basée sur la neutralité bien observée, la république de *Raguse* avait su gagner l'amitié des rois serbes, qui la protégèrent jusqu'à l'arrivée des Turcs (en 1365, elle offrit de payer tribut au sultan Mourad). *Raguse* jouait la principale rôle commercial en Serbie, et nulle part dans la péninsule ou dans le Levant, en général, elle ne réussit à inspirer autant de confiance que chez les Serbes. Rappelons que tous les rois, seigneurs et gens riches de Serbie considéraient avant tout *Raguse* comme une banque de dépôt et y déposaient leurs richesses. Depuis le XV^e siècle beaucoup de Serbes s'installent dans la république, de telle sorte que déjà aux XVI^e et XVII^e siècles l'élément serbe y était prépondérant; on y parlait le serbe, plus que la langue latine ou italienne. C'est à cette époque, la plus triste pour la Serbie que celle-ci trouva l'écho de son cœur dans *Raguse*, voisine de l'Italie de la Renaissance, la patrie du Dante et de Pétrarque. Au moment où l'invasion turque avait arrêté le plein épanouissement de la vigueur du peuple serbe, en le forçant pendant des siècles à ne manier que le fusil et l'épée, une fraction des Serbes, installés à *Raguse* et dans quelques îles voisines, s'adonnèrent à la littérature, pour soutenir la gloire et défendre la cause de la patrie. Les Serbes — *Ragusiens* tels que les poètes Chicko Mentchéitch et Djore Drijitch, Dimitrovitch et Zlataritch, et surtout Djivo Jean Goundoulitch (1588—1638) qui dans son célèbre *Osman* chante la victoire des Slaves méridionaux sur les Turcs, — sont dignes de leurs contemporains en France et en Italie. Parmi les enfants de *Raguse* citons encore: le mathématicien Marin Guetalditch (mort en 1627), le médecin Gjouradj Balivi (1667—1705) et surtout le célèbre astronome et naturaliste Roudjer Jossiphe Bochkovitch (1711—1787) bien connu même à l'étranger, qui, pendant un certain temps fut le représentant de la république de *Raguse* auprès du roi de France.

Ce qui est bien triste à constater, c'est que *Raguse*, ce phare serbe, qui pendant de longues et tumultueuses nuits fut toléré par des Turcs barbares, commença à s'éteindre au XVIII^e siècle, par la faute des chrétiens, et elle succomba juste au début du XIX^e siècle, alors qu'une partie de la Serbie se soulevait et conquérait sa liberté.

(On en trouvera davantage sur *Raguse*, dans le livre du Dr. V. V. Rachitch, *Le Royaume de Serbie*, Paris, 1901; p. 428—431).

n'a pas complètement disparu. Tant pis pour ceux qui de nos jours et loin de la péninsule y voient encore des Romains, des Hellènes, et même des peuples qui les ont précédés!!

Il nous reste maintenant à parcourir *le développement historique de la Serbie* proprement dite. Mais, avant d'en dire quoi que ce soit, il est nécessaire d'abord d'expliquer son complément: le nom *serbe*.

Au fur et à mesure que les tribus serbes s'étendaient et se fortifiaient dans la péninsule, le nom national, le nom serbe, s'étendait aussi et jetait de profondes racines. Déjà dans la première moitié du IX-e siècle, le nom de serbe est porté par tout le peuple sur tout le territoire encore occupé par la nationalité serbe dans la péninsule, c'est-à-dire principalement entre le Danube, la Save, la mer Adriatique et la mer Egée; entre l'Una, le Drim, la Bistritsa, la Strouma et l'Isker. Malheureusement, cette unité nationale a toujours eu à subir les effets destructeurs du conflit séculaire entre l'Occident et l'Orient. Sous les formes les plus différentes (romanisme - hellénisme, catholicisme - orthodoxie, . . . de nos jours pangermanisme - panslavisme!), ce conflit a entravé beaucoup le libre épanouissement de la nationalité serbe. D'où la tendance séparatiste qui eut pour résultat le fractionnement en plusieurs petits Etats et en centres de tribus, — à côté d'un nom national commun, souvent perdu parmi les noms des tribus ou petits Etats.²⁾ Souvent les étrangers et toujours les écrivains ennemis de la nationalité serbe ou d'une forte Serbie, — ont beaucoup contribué à divulguer et à maintenir cet état de choses, dans le dessein d'embrouiller davantage la Question des Serbes ou de la péninsule. Néanmoins, l'unité nationale des Serbes ne se perd pas, et depuis l'invasion turque, le nom commun, Serbe, ne cesse de regagner du terrain sur les noms des provinces ou des tribus serbes. Et c'est tout à fait logique; ce n'est que la conséquence inévitable de la nature des choses. Car dans toutes les fractions de la Serbie et chez toutes les tribus serbes, il n'a existé et il n'existe qu'une seule et même langue, la langue serbe. Celle-ci ne laissant jamais s'effacer l'idée nationale, la nationalité revient dans son chemin et poursuit sa vie naturelle. Les artifices n'y font rien, sinon de conserver le souvenir de ceux qui les ont inventés.*) Grâce à sa langue, la nation serbe ne se perd pas. Et sous le nom de „serbe“ on comprend la réunion de tous les traits caractéristiques du peuple serbe. Aussi le nom de „Serbe“, est identifié avec la nationalité serbe, et partout où l'on attaque le nom serbe, il faut voir là une attaque contre la nationalité serbe.

Il y a encore un lien très fort qui depuis des siècles tient unies les tribus serbes et qui a fixé la nationalité serbe. Ce sont les moeurs et les coutumes uniformes qui distinguent tous les Serbes aussi bien ceux des bords de la mer Egée que ceux qui habitent près Adriatique, de la Save, du Danube, de l'Isker, de la Mesta, du Drim et dans l'intérieur de la Serbie.

En quelques mots voici les moeurs et les coutumes des Serbes**), qui se sont conservées jusqu'à ce jour. *Les moeurs et toutes les institutions des Serbes sont basées sur leur ardent amour de l'indépendance.* Les Serbes élevés dans ce

1) Nous avons déjà indiqué les peuples qui actuellement habitent la péninsule, p. p. 13—20.

2) On sait que même au XII-e siècle la chancellerie du pape identifiait la Bosnie avec la Serbie („la Bosnie, c'est-à-dire l'Etat des Serbes“) et que la Russie à travers le XVIII-e siècle dans sa correspondance préférait employer le nom national „Les Serbes“ que de désigner les Serbes d'après les noms des diverses contrées habitées par eux, etc.

*) Sous ce rapport, il est juste de mentionner un Kallay qui, après avoir écrit une assez bonne Histoire des Serbes (Geschichte der Serben, Wien, 1878) et s'être par là recommandé pour gouverner la Bosnie et l'Herzégovine, — vient (avec le gracieux concours d'un Jaguitch) de découvrir: une langue bosniaque!! Or, par cette idée géniale (pour séparer davantage les Serbes de la Bosnie et de l'Herzégovine de leurs frères de la Serbie) il a montré à l'Europe un savoir correspondant à celui de quelqu'un qui prétendrait qu'en Autriche on parle la langue autrichienne! . . .

**) Ceux qui voudraient en savoir davantage, trouveront d'amples renseignements dans le livre du Dr. V. V. Rachtich, Le Royaume de Serbie, Paris, 1901, p. p. 98—114 etc.

sentiment, souvent n'ont pas su s'arrêter à la juste limite, et ils ont poussé tout à l'extrême, ayant une répugnance invincible pour toute idée de domination, quelle qu'elle fût et d'on qu'elle vînt. *Le point de départ de la vie sociale des Serbes, était la famille.* Ceux qui avaient fondé une famille la fortifiaient et l'agrandissaient de leur mieux; tous les membres retenus par le lien familial restaient dans le nid commun; chacun, en travaillant pour les autres, contribuait à son propre bien. Dans cette vie pas de pauvres, pas d'étrangers. Beaucoup de coutumes serbes peuvent être expliquées par là. Un seul exemple: *l'hospitalité serbe est toujours forte comme un droit*; un inconnu pouvait, à n'importe quel moment, entrer dans une maison serbe; il était sûr à l'avance qu'il serait reçu de tout coeur, peut être mieux que dans sa propre famille. . . . C'est l'essence de la vie patriarcale manifestée dans la communauté de famille ou la *zadruga* serbe. On pourrait presque affirmer que les sentiments purs de famille ont permis aux Serbes de s'organiser sur le terrain économique, et de préparer par là leur vie politique. Une famille ou *dôme* (Koutia, maison), toujours sous la forme de la communauté de famille ou *zadruga*, compte souvent des centaines de membres. Un jour il s'en détache une partie capable de se développer à part, et ainsi de suite. Ces parties, ou ces dômes, ou encore mieux ces *zadrougas*, vivent côte à côte sur un même terrain, et, se sentant attachées par un lien fraternel, forment un *célo* ou *opchtina* (= village, commune). Plusieurs villages ou célos, ou même un seul, lorsqu'il est assez grand, ainsi peuplés par des familles issues d'une même souche formaient une unité à part dite *plémé* ou tribu. Les membres arrivés à l'âge où ils étaient propres au combat élaient librement leur chef: *staréchina* ou *domatchine* dans la *zadruga* ou le dôme; *knèze* ou *tchelnik* dans le sélo ou la commune, et *joupan*¹⁾ dans le plémé ou la tribu.²⁾ Le principe de la liberté, de l'égalité et de la fraternité nous semble être bien appliqué chez les Serbes³⁾.

Au IX-e siècle les Serbes se sont convertis au christianisme. Auparavant ils avaient une religion païenne, sous la forme anthropomorphiste. Leur dieu souverain était *Péroun*, celui du soleil *Daïbog*, de l'hospitalité et de la joie *Dadgost*, etc. Parmi les dieux inférieurs citons les *Zmâi* ou dragons, et les vilas ou fées. De belles coutumes serbes, qui montrent tout à fait leur caractère sentimental et brave, datent du paganisme, mais elles ont été admirablement retouchées par le christianisme. Principalement, ce qui a maintenu l'unité morale chez les Serbes, et les caractérise comme une nationalité à part, ce sont certaines coutumes aux quelles on peut facilement reconnaître les Serbes. Parmi ces coutumes conservées jusqu'à nos jours, mentionnons la *slava*, à propos de laquelle le peuple dit: „là où l'on fête la *slava*, c'est une maison serbe,“^{*}) et voyons en quoi elle consiste. Chaque maison ou dôme des Serbes païens avait un dieu protecteur. Après la conversion au christianisme, chaque famille choisit un saint qui la pro-

1) Du nom de la *joupa*, qui désignait le territoire où s'étendait le plémé ou la tribu. — Toutes ces dénominations sont encore usitées chez les Serbes.

2) A partir du XII-e siècle, les souverains chez les Serbes commencent à s'appeler: *knèze*, *kral* puis *tsar*, c'est-à-dire prince, roi et empereur.

3) Parmi tant d'autres coutumes conservées depuis les plus reculés, rappelons en encore une qui prouve combien les Serbes tiennent aux liens du sang et qu'ils se considèrent tous comme égaux, cherchant à se rapprocher davantage les uns des autres, et à s'unir dans une famille. Ils ont pour principe qu'on ne doit pas s'isoler (suivant un dicton serbe: „il ne vaudrait rien d'être seul même au paradis“). Au contraire, on doit se soutenir dans cette vie. Ce qui est idéalement appliqué dans l'institution du *pobratimstvo* = fraternité. L'acte se passe à l'église, et il est aussi consacré par la législation du royaume actuel de Serbie, qui régit également l'adoption. Une fois l'acte accompli, deux garçons jusque-là sans parenté entre eux deviennent frères pour toujours; „chacun doit avoir un frère“. Si deux filles se lient comme des soeurs ou si un garçon s'unit dans un seuliment d'amour fraternel avec une fille, c'est le *possestrimstvo*, ils sont désormais considérés comme s'ils étaient de la même mère.

*) En effet, la langue et les coutumes serbes, révélant le mieux les Serbes, — même beaucoup les Bulgares et les autres prétendants dans leur propagande, par la quelle ils veulent à tout prix changer l'état de choses dans la fameuse „Macédoine“. C'est sans doute pour cela qu'il ne reste plus aux Bulgares et aux autres que les couteaux les fusils et les bombes pour masquer la réalité, consacrée par l'histoire séculaire.

tégeât devant le dieu auquel on s'adresse toujours. On remplaça l'idole par la sainte image ou ikone de son saint, placée dans la chambre et tournée vers le soleil levant, devant la veilleuse toujours allumée. Le jour de la fête (du saint), toute la journée brûle un grand cierge placé à côté d'un gâteau spécial (kolatch) et du colivo (du blé bouilli). Quelque fois, on les apporte d'abord à l'église, pour que le prêtre les bénisse; on coupe le gâteau en croix et le prêtre l'arrose, ainsi que le colivo, avec du vin, en faisant la prière de circonstance. Ordinairement, le prêtre vient à la maison. Le maître (= domatchine), après avoir allumé le cierge, et le prêtre font tourner le gâteau entre leurs mains. C'est le commencement de la fête de la slava qui souvent dure deux ou trois jours. Les amis de la maison arrivent tout joyeux pour féliciter; les ennemis, venus ce jour-là, se réconcilient tout de suite. La slava est la plus grande fête qu'une famille puisse célébrer, et on y tient beaucoup.¹⁾ Les enfants mâles en se mariant et créant une famille, continuent à fêter le même saint que leurs aïeux. Depuis l'an 1043, époque à laquelle l'église chrétienne se divisa en église orthodoxe (avec Constantinople pour siège) et en église catholique (avec Rome pour siège), — les Serbes, orthodoxes dès le début, ont gardé toutes leurs coutumes. Souvent même on trouve la slava fêtée chez ceux qui par force sont devenus catholiques ou musulmans, — et cela témoigne toujours de leur nationalité serbe! La slava et les autres coutumes serbes ont une telle importance que la nationalité ne souffre pas si les frères serbes sont de différentes religions (et ils l'expriment bien en disant: „brat ié mio koïé véré bio“ v. p. 24). La slava à toujours été considérée comme la meilleure manifestation extérieure de l'unité morale du peuple serbe.²⁾ C'est pourquoi les Serbes ont toujours tenu à la slava, et ont célébrée avec les cérémonies accoutumées, aussi bien dans la famille que dans la tribu. Et, même de nos jours, les Serbes du royaume actuel de Serbie, ont dans le *code civil* (11/mars 1844) fixé cette coutume: que la tradition de la maison et le prestige de la famille se conservent par la slava. Pour s'en rendre compte, on n'aurait qu'à jeter un coup d'oeil sur l'article 139, qui parle des devoirs de l'enfant adopté envers l'adoptant, et qui impose à l'adopté „d'abandonner la slava de sa famille naturelle pour fêter celle de la famille de l'adoptant, et il continuera ainsi même quand il sera majeur, tout en restant libre de pouvoir fêter la slava de sa famille naturelle.“*)

Après avoir ainsi pénétré dans la vie sociale des Serbes, il nous est plus facile d'esquisser maintenant leur histoire. Mais, comme la vie politique proprement dite commence sous le grand joupán *Némagna* (1159—1195), jetons un rapide coup d'oeil sur les principales joupas formées avant lui.

Les plus anciennes *joupas serbes* sont apparues *du côté de la mer Egée*. Avec la pénétration des tribus serbes dans le sud de la péninsule balcanique, nous voyons les premières joupas, nominalement sous la domination de l'empereur, parmi elles *Serblia inferior*. Les deux tribus serbes, *Milintzi* et *Jezertsi* se trouvaient dans le Péloponèse, et formaient deux principautés, pendant longtemps presque autonomes, ne donnant à l'empereur qu'un tribut précaire (en sang et en espèce). Souvent révoltés et en lutte directe contre l'empereur (en 807, avec des Ara-

¹⁾ Entre autres preuves que nous pourrions en donner, nous renvoyons à l'article 68 du Règlement disciplinaire de l'armée du royaume actuel de Serbie, du 10 mars 1896, qui dit: „En cas de slava, de mort ou de maladie dangereuse dans la famille, même si le service l'exige, le condamné à la prison peut provisoirement être laissé en liberté“.

²⁾ Les Bulgares n'ont pas de slava; les grecs non plus, mais chacun d'eux fête le saint dont il porte le nom.

*) Il est à remarquer que la slava existe aussi pour tout le village, ou on l'appelle *zavétina*. Le jour de la fête, tous les villageois avec leur prêtre font une procession et prient Dieu de les protéger contre le malheur. Le domachine — désigné chaque année — fait comme pour sa propre slava, et il accueille les vœux devant un arbre ou la procession s'arrête. Cet arbre, *zapis*, est sacrée, personne ne monte dessus, ni touche à ses fruits. Les églises et les monastères fêtent aussi leur slava, qu'on appelle *sabor*, etc. etc.

bes, ils assiégèrent Patras, qui, d'après les chroniqueurs, ne fut sauvée que par l'intervention de St. André), elles n'ont pu garder leur indépendance que de 587 à 815; plus tard elles se sont, peu à peu fondues dans l'élément grec. Les *Bélégésités* s'installèrent avec la permission de l'empereur Héraclius, et fondèrent une principauté sur le littoral de la mer Egée depuis la Thessalie jusqu'à Salonique. La rivière de la Bistritsa traversait la principauté, ainsi que sa capitale *Srbitsa*, dont les traces se voient encore. Au commencement du XI-e siècle succombe le prince Nicolas le dernier dynaste, dans un combat contre l'empereur. Cependant les Serbes s'y sont maintenus quand même. — Les *Sagoudatais* avaient pris le territoire au nord des Vélégésités, à droite du Vardar dans la région où étaient les forts d'Edesse, Vodène, Ostrovo, Stob, Péla, Soskos. Les Sagoudatais s'occupaient de la pêche, et reconnaissaient difficilement la domination de l'empereur. — A côté de ceux-ci, de deux côtés du Vardar, s'étaient installés les *Dragouvitais* ou en serbe, *Dragovitchi*, du nom de la rivière de Dragovitsa. Fort belliqueux de 669 à 675 ils attaquent Salonique, de même qu'en 886, etc. En 887, leur évêque Pierre était aussi au concile de Constantinople. La série de leurs dynastes directs se perd au IX-e siècle. — Les *Béounités* ou *Boïti* avaient pris le côté gauche du Vardar, jusqu'à Salonique (qu'ils attaquèrent plusieurs fois). Ils y fondèrent leur Baïmi ou Boïka, dont le principal fort de Radovichté existe encore. C'est là que le tsar Douchan conclut la paix avec l'empereur Andronik le Jeune, le 26 août 1334. — Les *Rinhini*¹⁾ ou, en serbe, les *Sirakovtsi* d'aujourd'hui s'étaient établis des deux côtés de la Strouma inférieure, entre le golfe d'Orfano et les montagnes de Périm et de Malèche. Leur principal fort, Rentina, se trouvait à l'embouchure de la Strouma; les villes de Melnik et de Serès sont encore debout. — Les *Smoliani* se trouvaient des deux côtés de la Mesta, depuis son embouchure jusqu'à Nevrokop. Leur nom vient du mot serbe „smola“ qui signifie „goudron“, parce qu'ils préparaient du goudron dans les montagnes des Rhodopes. Leur principal fort était Razlog. Leur histoire se poursuit sans arrêt jusqu'au XIV-e siècle. — Les *Stroumliani* (les Chopovi d'aujourd'hui) sur la Strouma supérieure (d'où leur nom), entre les montagnes de Périm et Vitoche. Les principaux forts des Stroumliani, encore conservés, sont ceux de Strouma, Pernik, Doubnitsa et Srbine. Dans la ville nommée *Sredets* en serbe (Sardique aujourd'hui Sofia), ce qui signifie „moitié“, les Stroumliani venaient en contact avec leurs frères serbes du Timok, dits Timotchanis. La ligne directe de la dynastie qui gouvernait les Stroumliani se suit bien jusqu'au XI-e siècle. — Les *Berzitais* ou, en serbe, *Brsiatsi*, habitaient sur les deux rives du Vardar inférieur, près des monts Babouna et Tsrni Rog; ils avaient pour villes principales Bitolié, Prilép, Velès, Tikvech. C'était une de plus belliqueuses tribus serbes, et elle se montra telle dès le VI-e siècle par ses attaques contre Salonique, d'accord avec les autres tribus serbes d'alentour. Ainsi, en 676, ils faillirent conquérir Salonique; en 678 ils s'allient même avec les Avars, et les habitants durent payer une forte rançon pour que leur ville fût épargnée. Ensuite, pendant longtemps, les Serbes l'attaquèrent tandis que les Arabes étaient en guerre contre l'empire. De cette façon s'explique comment leur influence s'étendait jusque sur le trône de Constantinople: leur prince Akamir essaya, en 799, de faire remonter sur le trône l'empereur Constantin. Quelques années avant, il s'était passé un événement très important pour la péninsule, qui mérite d'être signalé :

En 679 les Bulgares du bas Danube dépassent l'Osma, et après avoir vaincu les sept tribus slavo-serbes, qui habitaient cette région ils s'avancent jusqu'à l'Isker. On sait qu'à la suite de cette conquête, les Bulgares, ont adopté la culture et les mœurs des vaincus et ont pris beaucoup de leurs traits caractéristiques

¹⁾ Cette dénomination vient du mot grec *ρύχιν* ε-ε:ς qui signifie „bec“: les Serbes de ce côté étaient marins et se distinguaient par leurs petits bateaux, faits d'un seul tronc d'arbre et élanés en forme de bec.

adaptés à la tartare, mais ils n'ont jamais pu jeter de profondes racines nationales, qui les auraient attachés dans la péninsule. *Il est très important aussi de signaler que plus tard, les Bulgares tout en suivant l'Isker et même la Mesta, n'ont jamais pu faire de conquêtes durables à l'ouest de ces deux rivières, — car les Serbes (souvent avec l'armée impériale) les en repoussaient toujours. Ainsi, jusqu'à l'an 750, donc plus d'un siècle et demi après l'établissement des Serbes dans la Serbie inférieure autour de Salonique, — cette contrée (la Macédoine d'autrefois), n'avait aucune idée des Bulgares. Ce n'est que de 750 à 758 que les Bulgares arrivent pour la première fois près des tribus serbes de la Strouma, — en frères ou en amis? Nullement! La guerre s'engage tout de suite car les Bulgares n'ont jamais rien eu de commun avec les tribus qui habitaient à l'ouest de la Strouma et de l'Isker. Les Bulgares pillèrent, et détruisirent tout ce qu'ils pouvaient, mais enfin ils furent repoussés. L'année 772 la même chose eut lieu et, en 774, le khan Tserig envoya 12.000 combattants contre la tribu serbe des Brsiatsi, — mais ceux-ci, avec l'assistance de l'armée impériale, repoussèrent les Bulgares. En 809 ils s'établissent en partie sur la Strouma supérieure, — mais deux ans après ils sont de nouveau repoussés. Donc: après des succès plus ou moins grands les Bulgares furent toujours repoussés dès qu'ils essayèrent de traverser la Strouma ou l'Isker; cela dura ainsi jusqu'en 1242, époque où la Bulgarie commence à périlcliter, et à marcher vite vers sa ruine totale, — et l'histoire a consacré le fait: que jamais la Serbie inférieure, c-à-d. la Macédoine d'autrefois, n'a appartenu aux Bulgares**). Nous verrons plus loin qu'à la suite de la bataille de Velboujd (Djoustendil) en 1330, la Bulgarie fut soumise à la Serbie, tandis que celle-ci n'a jamais obéi aux Bulgares....

Ainsi, nous avons exposé l'apparition des primitives joupas serbes du côté de la mer Egée, τὰ Σέρβλια. Avant de citer celles qui étaient situées du côté de l'Adriatique, retenons un fait bien important pour l'époque et pour la Question qui nous intéresse:

Nous avons déjà signalé les Albanais comme le reste des anciens Illyriens réfugiés dans les montagnes, du côté du littoral de l'Albanie (p.p. 13, et 27, 28—31.) *Sous l'empereur Héraclius, entre 630 et 638, beaucoup de tribus serbes ont pénétré en Albanie par le Devol, et pris Pulcheriopolis; depuis il y existe Belgrade ou Berat* (en albanais). Ainsi les Albanais sont depuis longtemps bien croisés avec l'élément serbe, et lors de l'invasion turque, beaucoup de Serbes ont encore passé en Albanie, et maintenant ils sont comme des Albanais et en portent le nom. C'est pourquoi de nos jours on trouve chez les Albanais, même chez les Albanais musulmans, quelques coutumes serbes. De plus, toute la partie du côté gauche

*) Par conséquent les Bulgares n'ont aucun droit sur la „Macédoine“ ou en partie sur la Serbie, que reposerait sur l'éthnographie ou l'histoire, ou sur aucun fondement raisonnable. Bien séparés par l'Isker et la Strouma, les Bulgares n'ont jamais pu avoir rien de commun ni de durable avec les „Macédoniens“. Les menaces et la terreur exercée par les propagandistes bulgares n'ont pas pu convertir les Serbes; les bombes n'ont pas réussi non plus à convaincre l'Europe civilisée. Enfin, les Bulgares commencent à avouer.... Après avoir tant dit et proclamé que toute la „Macédoine“ ou la Serbie même est aux Bulgares, — voici ce qu'ils nous disent à haute voix: a) Nous avons déjà vu à la p. 45, ce que les „Nouvelles de St. Pétersbourg ont dit, à savoir: „que dans les veines des Bulgares ne coule pas du sang slave;“ b) Le „Nouveau siècle“ de Sofia N° 589, du 23 avril raconte que M. S. Radev l'ancien ministre, a interviewé à Rome M. Bartsilai avocat, pour avoir son opinion sur les raisons pour lesquelles l'Italie s'opposait à l'insurrection de la Macédoine comme une province bulgare, et M-r. Bartsilai ne sa gêna pas non plus pour exposer la politique de l'Italie: celle-ci s'y oppose, „parce que la Bulgarie marche d'accord avec la Russie pour avoir la Macédoine, et que la Question de la Macédoine porte le caractère slave“. Aussitôt M. Radev interrompit l'avocat, et, voilà mot pour mot ce qu'il écrit là dessus à ses frères Bulgares: „Vous pouvez vous imaginer avec quelle ardeur je me mis à combattre les idées de Bartsilai, et à lui prouver que l'on commet une immense erreur quand on peut croire que nous tenons à de soi-disant sentiments slaves“.

Donc:

1). Les Bulgares n'ont rien de commun avec les Slaves, — pas plus qu'avec les Serbes de la Serbie, y compris la Macédoine d'autrefois;

2). Les Bulgares ne sont pas poussés par des sentiments fraternels ni même par de „soi-disant sentiments slaves“ vers la Macédoine, — mais tout simplement par l'avidité pour la conquête.... C'est clair maintenant, que l'Europe le sache!.... Les Bulgares ne peuvent pas se débarrasser de leur barbarie envers les autres. Sans doute le joug séculaire leur convient-il, et ils cherchent toujours, à leur tour, à placer quelqu'un sous le leur.... Vivent-ils dans le XX-e siècle?!

du Drim est peuplée par des Serbes; ces Albanais à leurs frais y entretiennent plusieurs écoles serbes, conservées malgré tant de barbarie à l'égard des Serbes, là bas, même de nos jours!... Mais, aussi, il faut constater que les ennemis des Serbes doivent se donner beaucoup de peine pour réussir à fâcher les Serbes contre les Albanais, et à les exciter les uns contre les autres....

Du côté de la mer Adriatique on trouvait six grandes joupas portant des noms spéciaux, d'après leur situation géographique, et un nom général, Serbie, d'après le nom du peuple qui les habitait. De ces joupas quatre touchaient l'Adriatique: c'étaient celles de *Doukليا*, *Travounia*, *Houm* et *Nèretva*, bornées à l'est par la chaîne de montagnes qui divise les eaux de l'Adriatique et du Danube; les deux autres étaient celles de *Bosnie* et de *Rachka*. Comme ces joupas étaient habitées par un même peuple, les Serbes, qui vivaient patriarcalement dans ces tribus, les frontières étaient très mobiles. Ainsi, du côté de l'Adriatique: *Doukليا* ou *Zèta* (d'abord Prèvala), correspondant, à peu près au Monténégro actuel de l'embouchure du Drim jusqu'à Cattaro; de Cattaro jusqu'à Raguse *Travounia* ou *Konavliè*; de là jusqu'à au golfe de Stagno *Houm* ou *Zahoumliè*; ensuite jusqu'à l'embouchure de la Tsetina *Nèretva* ou *Paganja*. Ces quatre joupas formaient la *Serbie maritime*. A l'est de ces quatre joupas étaient: la *Bosnie* au nord (entre l'Una et la Drina) et au sud la belliqueuse *Rachka*.¹⁾ Ces deux joupas formaient la *Serbie continentale*. C'est grâce aux joupans — princes de la *Rachka*, dont la capitale était la ville qui porte aujourd'hui le nom de Novi-Bazar, que l'unité nationale des Serbes fut constituée sur le terrain politique. Et, d'ailleurs, dans l'état où se trouvaient les Serbes, comme nous l'avons déjà vu, il n'était pas difficile de réunir la nationalité serbe dès qu'un homme d'Etat apparaîtrait chez les Serbes.

C'est pourquoi nous ne mentionnerons que les noms des joupans de la Serbie voisine de l'Adriatique, qui ont directement précédé Nemagna. Voici les noms de ceux qui ont régné jusqu'au commencement du IX-e siècle: *Voïslav* ou *Vicheslav*, puis son fils *Radoslav*, et le fils de celui-ci, *Prosegoi*.²⁾ Puis, vint son fils *Vlastimir*, (jusqu'à 838), sous le gouvernement duquel sa principauté se détacha de l'Empire et devint indépendant; *Moutimir* (838—891), le Clovis des Serbes, sous qui les apôtres slaves Cyrille et Méthode convertirent les Serbes au christianisme³⁾ de l'Eglise de Constantinople (orthodoxe⁴⁾). Après vinrent: *Pribi-*

1) D'après ce nom de *Rachka* ou *Race*, les Serbes étaient souvent désignés sous le nom de „Rasciens“, surtout par les Hongrois et les auteurs allemands.

2) C'est l'époque où Charlemagne soumettait les tribus slaves de la Norique et les Croates, et entraînait en Pannonie, où les Francs ont donné leur nom à des collines boisées du Syrmium, appelées *Frouchka-Gora* (de: Franco-Horion), qui ont été chantées par les poètes serbes.

C'est aussi l'époque où les tribus serbes de la contrée de Vidine, entre l'Isker et le Timok, sont attaquées par les Bulgares, mais ceux-ci furent enfin repoussés.

3) Depuis longtemps déjà les missionnaires de Rome et de Constantinople prêchaient le christianisme à différentes tribus slaves, même en dehors de la péninsule. Mais comme ils ne parlaient que le latin ou le grec, et qu'ils prêchaient trop contre les anciennes coutumes, les Slaves ne se convertissaient pas en masse et la nouvelle religion ne prenait pas racine chez eux. Il fallait donc prêcher aux Slaves dans la langue qu'ils comprenaient. Dans ce but Cyrille et Méthode ont rendu de grands services. Ils composèrent d'abord un (nouvel) alphabet spécial, dit cyrillique, et, en 863, traduisirent les saintes écritures dans la langue-dialecte approprié à celui que parlaient les tribus slaves de la Pannonie. Cet alphabet et le dialecte employé par Cyrille et Méthode ont été pendant longtemps l'alphabet et la langue littéraires chez les Slaves, mais, de nos jours il ne sont plus usités que dans la littérature ecclésiastique des Serbes, des Bulgares et des Russes.

Il est à remarquer qu'à Rome on ne voyait pas d'un bon oeil se répandre l'alphabet et la langue de Cyrille. On les persécuta de même que les deux apôtres slaves. Les tribus slaves qui n'ont pas adopté l'alphabet et la langue de Cyrille et de Méthode, se sont perdues ou détachées de l'unité slave. En voici des exemples: les *Je-zertsi* et les *Milinzsi* qui ont été noyés dans l'hellénisme; les Slaves des bords de la mer Baltique, dits *Polabes*, qui en acceptant l'emploi du latin, ont fini par se perdre (presque complètement) dans l'Allemagne actuelle; de même les *Croates*, qui ont accepté l'office en langue latine (ainsi que l'alphabet latin, comme presque tous les Slaves catholiques), ont affaibli chez eux l'idée nationale et ils se trouvent encore dans la même situation qu'à XII-e siècle. Ils se sont éloignés de leurs frères serbes, et ils sont les premiers à s'engager sous la poussée de l'ennemi commun — à combattre les Serbes et à entretenir aveuglément la discorde entre les nationalités en Aut.-Hongrie....

4) Il serait impropre de dire: „de l'Eglise grecque“, car cette dénomination n'est due qu'aux chauvins grecs, qui veulent voir partout les Grecs, — depuis ceux qui ont provoqué le schisme de l'Eglise chrétienne. A l'époque de l'apparition de Cyrille et de Méthode, l'Empire grec n'existait plus; nous sommes en plein dans l'Empire byzantin, auquel la Grèce était soumise. Les chauvins grecs ont d'autant moins droit de se targuer de leur nationalité à cette époque, qu'il est bien établi que Cyrille et Méthode étaient des Serbes, de la tribu des *Véléguésitais*, que Méthode semble avoir gouvernée avant de se faire moine. Tous les deux ils étaient bien intruits et élevés.

slav (891—892), *Pierre Goinikovitch* (892—917), *Paul Branovitch* (917—920), *Zacharié Pribissavliévitch* (921—924), *Tchaslav* (931—960), *Tihomil* (962—982), *Etienne Voïslav* (1040—1051), *Michel Voïslavliévitch* (1052—1081), *Bodine* (1081—1101), *Dobroslav et Kotchopar* (1102), *Vladimir II et Voukan* (1103—1113), *Georges Bodinovitch* (1113—1116), *Groubecha* (1116—1123), *Gradihna et Radoslav* (1127—1170). Enfin, les derniers joupans d'avant Némagna, furent *Ouroche I* (1113—1140) et *Ouroche II* (1140—1156), qui résistèrent vaillamment et avec succès aux attaques des empereurs byzantins. Certains petits joupans, comme *Dessa*, *Tihomir* (1169), et même les frères de Némagna, *Stratsimir* et *Miroslav*, ont contribué aussi dans une certaine mesure, à ce que Némagna pût créer une monarchie capable d'abriter toutes les tribus serbes ou serbisées de la péninsule.

Cependant, les premiers joupans qui ont travaillé à l'unification des tribus serbes, tels que P. Goïnikovitch (892—917), Tchaslav Klonimirovitch (931—961), Etienne Voïslav (1040—1051), Michel Voïslavliévitch (1052—1081) et Bodine (1081—1101), qui prit même le titre de roi, — ne sont que des apparitions éphémères. Il est curieux de remarquer que la politique à l'égard des Serbes, a peu changé depuis cette époque lointaine. On, pourrait presque affirmer qu'elle n'a pas du tout changé au fond! L'ancien principe politique de l'Empire romain „diviser pour régner“ subsiste toujours. Après la division de l'Empire vers la fin du IV-e siècle, les Serbes s'établirent sur le terrain entre les puissances, de Rome et de Constantinople. Avec le temps, peut-être même bien avant le X-e siècle, la haine entre les deux centres éclate manifestement: dès que le parti grec vint au pouvoir, l'animosité entre Constantinople et Rome, si elle ne fut pas tout à fait funeste pour les Serbes (et toute la péninsule) contribua du moins beaucoup à les endormir et à leur faire perdre de vue une politique purement nationale. Cette haine entre l'Orient et l'Occident s'est révélée principalement lors des croisades; la quatrième (1202—1204) mit le couronnement à cette lutte par la fondation à Constantinople même, de l'Empire latin qui dura 57 ans (1204—1261). D'un autre côté, l'établissement des Bulgares, vers la fin du VII-e siècle, était bien déconcertant; les Bulgares, après avoir détaché les sept tribus slavo-serbes du bas Danube, ne tardaient pas à incommoder les autres tribus serbes, mais sans pouvoir les dominer, même à l'apogée de leur empire¹⁾, au commencement du X-e siècle; après Némagna, la puissance des Bulgares ne se fit plus sentir ni aucune autre, excepté celle des Serbes et plus tard, celle des Turcs. Un autre malheur frappa les Serbes: après la division de l'Eglise chrétienne (à la fin du XI-e siècle), les Croates embrassent le catholicisme et rompent toute solidarité avec leurs frères serbes. Sans s'en rendre compte, les Croates ont creusé un abîme, où ils sont tombés les premiers et très rapidement. Ils ont assuré la victoire des Hongrois, qui, depuis le XI-e siècle soudoyaient les tribus placées le long du Danube et de la Save. „Les Slaves ont reçu une atteinte mortelle de ce coin d'acier, qui s'est enfoncé dans leur masse compacte et qui l'a désagrégée pour toujours. L'invasion des Magyars, *Palacky* le dit, c'est le plus cruel malheur que notre race ait jamais subi“²⁾. Du reste, à cette époque naissent tant d'Etats autour de la péninsule balcanique! De l'ancienne unité il ne reste rien: l'Empire d'Occident est transformé; celui d'Orient aussi, surtout depuis le VI-e siècle, où il se partagea entre l'Empire chrétien-orthodoxe de Constantinople et les Empires musulmans fondés par les Arabes. Ces derniers se divisaient aussi, ayant deux khalifes ennemis, l'un schismatique au Caire, et l'autre orthodoxe à Bagdad, qui avait les plus puissants adhérents: les Turcs. Ceux-ci venaient du Turkestan, et organisés sous leur chef Seldjouk à Bokhara, ils poussaient vers le bas Danube

¹⁾ Sous Siméon le Grand, 893—927.

²⁾ Edouard Sayous, *Histoire générale des Hongrois*, Paris, 1876; t. I, p. 69—70.

leurs frères Petchénégues, Koumans, Ouzes, suivant ainsi la tradition de leurs aînés, les Huns, les Avars, les Khazars (v. p. 12). Ainsi, ce n'était plus seulement Constantinople et Rome qui se battaient par dessus la tête d'un tiers, mais la civilisation de l'Orient contre celle de l'Occident. Qu'on nous permette d'émettre ici une hypothèse. Si à cette époque - là les grands et nobles guerriers chrétiens avaient un moment songé à aider sincèrement les Serbes en les fortifiant et en les établissant dans leurs places, comme l'avant-garde de l'Europe contre de nouvelles invasions asiatiques, peut-être de ce fait les Serbes auraient-ils fait beaucoup plus pour l'humanité et la civilisation que, du moins, les nombreuses armées font de nos jours dans chaque Etat. Aujourd'hui serait-il trop tard pour le faire? Un bienfait n'est jamais perdu, et même en politique on devrait suivre quelquefois la sage maxime „mieux vaut tard que jamais“.¹⁾

Voyons maintenant l'action de Némagna.

Némagna (1159—1196) joupan de Rachka, a admirablement bien étudié et compris tout le danger de la situation politique autour des Serbes et parmi eux. De bonne heure il s'assigna nettement la tâche à remplir. Il s'immortalisa en organisant un peuple qui, depuis longtemps, se faisait remarquer par sa vigueur physique et par sa grandeur morale. Némagna seul réussit à résoudre le double problème: de réunir les pays occupés par les tribus serbes et de les fonder pour en faire une Serbie forte et indépendante, d'établir l'autorité d'un souverain et de former l'unité nationale, ethnique et politique à la fois. Il a si bien rempli sa tâche et a fait une oeuvre tellement naturelle que l'histoire, depuis lui jusqu'à nos jours, l'a consacrée et confirmée davantage, malgré tant de calamités et tant d'artifices de la part des ennemis des Serbes....

La petite joupa de Némagna, d'où il sortit pour accomplir ses exploits héroïques et politiques à la fois, se trouvait dans une situation favorable: placée au milieu des pays occupés par les Serbes, elle était le coeur de la Serbie et était destinée à aider Némagna dans le développement et la réalisation de ses conceptions étatiques. Race, capitale de Némagna (aujourd'hui Novi Bazar), donna son nom à la joupa de Rachka. Celle-ci se trouvait au milieu des pays serbes, et embrassait la vaste plaine de Kossovo, entourée de montagnes, avec des issues de tous les côtés: au nord, par la vallée de l'Ibar et de la Morava; au nord-ouest par la vallée du Lim; à l'est, par la vallée de la Toplitsa, vers Niche et la Morava; au sud, par les vallées du Drim, de la Sitnitsa et du Vardar vers la mer Egée. Némagna était d'abord dans la petite joupa dont il avait hérité (entre l'Ibar, la Toplitsa, la Racine et le Reké), et sa politique s'appuyait sur l'empereur Manuel Comnène (1143—1180). Les frères de Némagna étaient déjà bien vus de Manuel; Némagna gagna son amitié lui sauvant la vie lors des guerres de 1149—1150. Aussi, quand l'empereur vint à Niche, vers 1159, distingua-t-il particulièrement, Némagna. Il lui donna le pays de Doubotchitsa (entre les montagnes de Djakovo et de Maglitch, l'Ibar, la Moravitsa et le Triglave), pour

¹⁾ Il convient de signaler ici une juste observation du distingué professeur Denis de l'Université de Paris: „L'extension prodigieuse de la race slave au VII^e siècle permettait de supposer qu'ils exerceraient sur les événements une influence décisive; au contraire, ils eurent grand peine à maintenir leur indépendance et perdirent rapidement une partie du terrain conquis. La faute en fut sans doute en partie aux hommes, mais aussi aux événements, et en particulier, aux conditions géographiques particulières dans lesquelles ils se trouvaient placés. Situés à l'extrémité du monde aryen, les Slaves eurent pour rôle de défendre l'Europe contre de nouvelles invasions asiatiques, en même temps qu'ils étaient attaqués de front par leurs voisins de l'Ouest. Ils furent exposés à ce double danger avant d'avoir pu profiter de la tradition romaine et de la civilisation occidentale que l'Eglise, vers cette époque, communiquait aux Germains. Il y aurait, par conséquent, quelque injustice à voir dans leurs tâtonnements et leurs échecs la preuve d'une infériorité native de la race. Il est permis de demander aux écrivains allemands, qui affectent une pitié dédaigneuse pour l'incapacité politique des Slaves, si l'empire germanique est l'oeuvre exclusive du génie tudesque. Qui peut dire ce qu'il serait advenu de l'Allemagne, si elle n'avait pas été couverte par les Slaves contre les invasions orientales“ (dans l'Histoire générale de Lavisse et Rambaud, t. I, p. 703—704). Voir aussi l'ouvrage de M. Marbeau, Slaves et Teutons, Paris, Hachette, 1883.

qu'il y régnât en maître absolu. Il le proclama en même temps grand joupán sous le nom de Stephane (= Etienne) Nemagna.

Depuis ce moment, Némagna commence à se montrer souverain indépendant, et cessant d'agir comme membre de la zadrouga, à laquelle il appartenait avec ses frères, il ne chercha plus à s'entendre avec eux sur tous les points et à suivre les conseils du frère aîné. Némagna, le plus jeune des frères, combattit les anciennes institutions. Mais, pour plus de sûreté, il commence par bâtir des châteaux et établir des moyens de défense; pieux et attribuant une grande influence au clerge, la seule classe lettrée de son temps, il finit par l'avoir pour lui en bâtissant des églises et des monastères,*) — plus tard les pays serbes s'en couvrirent sous les souverains de sa dynastie. Ainsi, dès que l'église de Notre-Dame (Bogoroditsa), près de l'embouchure de la Kossanitsa à Toplitsa, construite toute en marbre, fut terminée, il la dota et y établit un grand nombre de prêtres, puis la laissa aux soins de sa femme Anne (fille de Boris, joupán de Bosnie). Cette église à peine finie, il commença à côté, près de l'embouchure de la Bagnska, vers 1162, une église dédiée à St^t Nicolas. Après avoir échappé à un piège que lui avaient tendu ses frères, il fit construire, près de sa capitale, une nouvelle église, dédiée à St^t Georges. En 1169, il réussit à annexer à la Rachka quelques petits joupas de Zeta et de Travounie, et alors il se déclara indépendant. Bientôt, il joignit à son Etat le Houm avec la Neretva et la Travounie ainsi que la Bosnie. La Zeta dépendait de l'Empire (byzantin), et c'était là, à Ribnitsa, (maintenant Podgoritsa dans le Monténégro) que Némagna était né. Il l'attaque, et la rattacha à ses autres joupas, en 1170. Réconcilié avec l'empereur Manuel, qui le considérait comme son ami, Némagna n'incorpora plus à ses Etats de joupas serbes jusqu'à la mort de l'empereur (1180). Mais, à partir de 1182 il continua son oeuvre: il délivra et incorpora Niche, puis les joupas de Levatch, de Belitsa, de Lepénitsa (départements de Jagodina et de Kragoujévats du royaume actuel de Serbie), Vragné et Liplian; puis Svrlig, Ravni, Kosel et Sredets (aujourd'hui Sofia, en Bulgarie), et arriva jusqu'à l'Isker en (1183). Il commença ensuite à descendre le cours de la Strouma. Il prit la région de la haute Strouma avec le fort de Pernik, puis le Stob, le Zemoun, le Velboujd (Djoustendil), Jitomitski, Scoplié, Pologue et Prizrène (tout cela dans l'année 1190) et, en 1186, tout en aidant (plusieurs fois) à la délivrance des Bulgares, il conquiert les villes de l'Adriatique: Dagne, Sardonitch, Drivast, Scutari, Svatch, Dulcigno, Antivari, Pilote et enfin Cattaro. A cette époque toutes les autres tribus serbes du Vardar ou de la Serbie inférieure, près de la mer Egée, se soulevèrent contre l'Empire, et l'armée impériale eut beaucoup de peine à les empêcher de se réunir à Némagna. Celui-ci, du reste, ne fit plus de nouvelles conquêtes, mais il s'appliqua à consolider son oeuvre. En 1174 déjà il avait fait de Prichtina sa capitale. En aidant à la délivrance des Bulgares, Némagna s'était acquis leur reconnaissance, mais à cause de cela, il eut beaucoup de mal à se réconcilier avec l'empereur. Cette réconciliation se produisit pourtant en 1191 et il finit par marier son fils aîné Tihomil, à Eudoxie, fille d'Alexis, frère de l'empereur. Puis, après avoir créé son oeuvre, désirant la voir de son vivant cultiver et développer par son successeur, il abdiqua en faveur de son fils aîné Tihomil, le 25 mars 1196, dans le zbor (assemblée) d'Etat convoqué à Race. Sous le nom de Siméon, Némagna entra comme moine dans le monastère de Stoudénitsa (bâti en 1172, situé dans le département de Tchatchak du royaume actuel de Serbie), pendant qu'à Constantinople les „non-barbares“ se crevaient les yeux et s'entretuaient pour monter au pouvoir. Deux ans plus tard, Némagna, à la prière de son fils Rastko qui s'était fait moine à 17 ans, alla le rejoindre au mont Athos. Il y arriva le 8

*) On sait que beaucoup de ces monastères se sont conservés jusqu'à nos jours et qu'ils servirent aussi d'écoles et d'hospices.

octobre 1197. Il y passa d'abord dix-sept mois avec son fils dans le monastère de Vatopède. Toujours pieux et uniquement adonné à la contemplation, il se décida à y bâtir encore un monastère, qui réellement dépassa tous les autres par sa beauté. C'est le monastère d'Hilendar, foyer et gardien du christianisme orthodoxe, et témoin toujours existant de l'élévation morale du peuple serbe. Dans „ce bel Hilendar, au milieu des forêts noires“ comme dit un chant national des Serbes, Némagna vécut huit mois puis il y mourut dans sa 86-e année, le 13 février 1199. Son corps, après être resté au mont Athos pendant huit ans, fut transporté dans le monastère de Stoudenitsa, cette Tsarska lavra (depuis lors, le Panthéon des rois serbes), le 19 février 1208.

Déjà, par cette esquisse historique de la vie de Némagna, on a pu voir que son idée principale fut de créer une monarchie nationale. Il a parfaitement réussi à créer son oeuvre, en petit, il est vrai, mais en la posant sur des bases tellement solides qu'elle est restée en bon état jusqu'à nous. Ses premiers descendants y ont contribué d'ailleurs aussi. Aujourd'hui, grâce à Némagna et à eux *la Serbie vit et le peuple serbe, quoique artificiellement désuni, est moralement toujours uni, et le cœur des enfants du peuple serbe ne bat que pour la Serbie libre et indépendante.*

En parfait homme d'Etat, Némagna a sut vite satisfaire à deux conditions essentielles d'une monarchie: l'unité du royaume et la stabilité du pouvoir. Pour les réaliser il commença à délivrer et à grouper tous les Serbes en un seul peuple, sans frontières intérieures, — autour d'un prince, souverain de tous. Pour bien assurer son oeuvre, il la cimentait en y ajoutant un élément des plus importants déjà embrassé par les Serbes: la religion chrétienne du rite orthodoxe devint la religion d'Etat. Il conserve cette religion dans sa pureté, telle qu'on la trouve dans l'Ancien et dans le Nouveau Testament; il ne permettait pas un doute contre cette foi ni qu'on changeât quoi que ce fût aux livres saints, car, par là se serait perdue la foi traditionnelle et on aurait privé la religion de son caractère divin et immuable. Cette religion, qui déjà soutenait le moral des Serbes, sous Némagna forma le caractère du peuple, en lui enseignant à respecter la personne royale comme le représentant de Dieu. Le christianisme orthodoxe, a joué un rôle des plus efficaces pour organiser les Serbes en une forte nation et les sauver dans les moments les plus critiques. Dans le clergé, on ne trouvait que des hommes réellement choisis, qui s'ennoblissaient par leur service; beaucoup de membres des familles régnantes y sont entrés. Ces serviteurs de Dieu n'ont jamais trahi la confiance que le peuple leur accordait; à côté de leur propre famille, ils n'abandonnaient jamais la grande famille, la nation; ils partageaient le bien et le mal avec elle; dans la joie, ils étaient des plus modestes, et, dans la tristesse, des plus actifs à soulager et à réaliser les beaux espoirs. Dans la plus noire et la plus profonde tristesse qu'un peuple puisse subir, sous le joug de l'étranger, leur veilleuse allumée à la gloire de la liberté ne s'éteignit jamais, et armés par la foi, on les vit combattre, avec quelle ardeur! au commencement du XIX-e siècle. Ils étaient au premier rang, ils donnaient l'exemple, ils tombaient pour se relever et vivre toujours!

En effet, la religion orthodoxe devenue la religion nationale des Serbes, personnifiée dans l'Eglise serbe, — fut le plus puissant moteur qui poussa toutes les tribus serbes vers Némagna ou la Serbie de sa dynastie. C'est bien l'Eglise serbe ou nationale qui groupa tous les Serbes en un Etat, la Serbie, — tandis que les tribus croates, après avoir embrassé la religion catholique se tournaient vers l'Eglise universelle de Rome, et perdaient leur stimulant national.... Il est vrai qu'aujourd'hui il y a des centaines de milliers de Serbes qui ne sont pas orthodoxes, — cependant tous ils ont les mêmes sentiments; car, par la force des choses ou pour une autre raison ils ont changé de religion, — mais ils ont conservé

leurs traits caractéristiques de Serbes et la foi traditionnelle que la Serbie est aux Serbes, et qu'ils s'y retrouveront un jour libres et indépendants.

Il faut dire que sur ce terrain religieux Némagna a été bien secondé par son fils cadet, *Rastko* (1168—1237), qui avait abandonné le palais royal et s'était enfui au mont Athos, où il se fit moine. C'est lui qui, plus tard, sous le nom de Saint Sava, fut le père de l'Eglise serbe. Il la rendit autocéphale en 1219, et il fut installé comme premier archevêque de l'Eglise serbe à Jitcha en 1221. Depuis cette époque, les membres de la dynastie de Némagna ont élevé, parmi les Serbes, environ trois cents églises ou monastères, qui furent les premiers foyers littéraires et scolaires. La plupart existent encore... dans les vilayets de Kossovo, de Bitolié et de Salonique. Saint Sava avait choisi pour sa résidence Jitcha, fondation de son frère Tihomil, qui fut le premier sacré roi de Serbie. Le tsar Douchan, le 16 avril 1346, dans le zbor d'Etat à Scoplié (Uscub), proclama l'ancien archevêque patriarche, et le désigna pour le siège de Petch (Ipek). A cette époque dans la péninsule, il y avait quatre sièges ecclésiastiques indépendants: deux slaves, en Serbie Petch, et en Bulgarie Trnovo; et deux impériaux ou byzantins, Constantinople et Ochrida. Mais l'élément grec ou les Phanariotes de Constantinople, ont toujours rêvé de soumettre par leur Eglise de la capitale, pour les absorber finalement, tous les orthodoxes de la péninsule. Aussi tenaient-ils à l'unité de l'église qui fut curieusement réalisée par suite de l'invasion turque. Le patriarche de Trnovo est chassé en 1393, et remplacé par un métropolitain de Moldavie, en 1394, puis, en 1402, par un métropolitain spécial, mais sous la suzeraineté directe du patriarcat de Constantinople. De ce fait, l'Eglise bulgare fut réunie à celle de Constantinople, bien avant la chute de l'Empire byzantin, — tandis que l'indépendance de l'Eglise serbe de Petch survécut à la chute de l'Empire, et subit un tout autre sort. Le sultan Mohamed II s'empara de l'Empire, mais il reconnut, l'Eglise de Constantinople et lui accorda des privilèges. Quand la Serbie fut définitivement conquise après la chute de sa dernière capitale Smédérévo, en 1459, le siège ecclésiastique de Petch fut incorporé à la Turquie et, cette fois, l'Eglise serbe fut réunie à celle d'Ochrida (grecque, dont elle avait été détachée grâce à Saint Sava). Toutefois, quand Mehmed Sokolovitch, d'origine serbe d'Herzégovine, fut devenu grand vizir, il céda aux vœux de son frère Macarié, qui avait conservé la religion orthodoxe et s'était fait moine. Mehmed Sokolovitch fit rétablir le patriarcat serbe de Petch, dont ce même Macarié devint le premier titulaire. Ce patriarcat rétabli dura deux siècles. Il fut supprimé en 1766, et celui d'Ochrida en 1767. Il ne resta donc ainsi que celui de Constantinople, qui est entre les mains des Grecs, ce qui constitue pour ceux-ci un instrument de domination, au détriment des autres nationalités orthodoxes de la Turquie d'Europe.

La monarchie de Némagna était héréditaire dans sa dynastie. Le zbor d'Etat proclamait toujours le nouveau prince, que le peuple acclamait ensuite. Après Némagna, les souverains se faisaient couronner*) au monastère de Jitcha. Ils eurent successivement pour capitales Race (Novi Bazar), Prichtina, Scoplié (Uscub) et Pristrène. Ils se succédèrent dans l'ordre suivant: Stephan Tihomil, premier roi, Némagna II (1196—1227); Voukan (1202—1204); St. Radoslav (1227—1234); St. Vladislav (1234—1242); St. Ouroche (1243—1276); St. Dragoutine (1276—1281, qui régna ensuite seulement en Srem (Syrmiu) 1281—1321); St. Miloutine (1281—1321);** St. Détchanski (1321—1331); St. Douchan, roi de 1331—1345, tsar de 1346 à 1355, et son fils St. Ouroche, tsar de 1355 à 1371.

*) Couronne en grec se dit *στéψανος*; chaque roi, pour garder le souvenir de son couronnement portait le nom de Stephan = Etienne, à côté de son nom de baptême ou de famille.

** Mort près de Sérès; son corps repose à Sofia, aujourd'hui capitale de la Bulgarie.

Le tsar Douchan par son célèbre code, promulgué à Scoplié 1349 et à Sérès 1354, fixa l'organisation du pays.

Némagna n'est pas parvenu à réunir tous les pays serbes. Mais ses héritiers, à travers de longues luttes, ont réussi à compléter et à unifier la Serbie tout entière, depuis le Danube et la Save jusqu'à la mer Egée et à l'Adriatique, entre l'Isker, la Strouma, la Tsétina, l'Una, le Drim et la Bistritsa.

N'oublions pas de mentionner ici: que le roi Etienne Detchanski*), dans la bataille de Velboujd (Djoustendil), le 28 juillet 1330, soumit définitivement les Bulgares et que le tsar Douchan, en se couronnant le 16 avril 1346 dans sa capitale Scoplié, se proclama „empereur des Serbes, des Grecs, des Bulgares et des Albanais“.

Suivre l'histoire des Serbes depuis le tsar Ouroche signifie raconter leurs longues luttes contre les Turcs. Le tsar Douchan avait très bien prévu le péril que constituaient les Turcs, et il s'était lancé contre Constantinople pour pouvoir de là s'opposer à eux plus efficacement et sauver la péninsule de l'invasion. Mais il mourut en route vers Constantinople, et son idée resta irréalisée.

Déjà sous l'héritier du tsar Douchan, son puissant Empire se divisa en deux grandes parties. Séparées par une ligne qui partirait de la Boïana pour aboutir à la source de la Maritsa, on aurait: au nord la *Serbie septentrionale* (entre l'Isker, le Danube, la Save, l'Una, la Tsetina, l'Adriatique), et au sud la *Serbie méridionale* (qui de plus comprenait au sud le nord de la Grèce antique à l'ouest l'Albanie et à l'est une partie de la région baignée par la Maritza).

Les trois dates de 1371, 1389 et 1459 sont celles des trois grandes batailles à la suite desquelles la Serbie passa sous le joug des Turcs.

Les Serbes étaient en lutte contre les Turcs depuis le commencement du XV-e siècle, où le roi Miloutine les battit en aidant l'empereur Andronik en Asie Mineure et en Trace. Les Serbes ont été dans tous les temps le plus puissant obstacle que les Turcs aient rencontré sur leur chemin dans la péninsule et qui les empêcha de s'avancer au-delà de Vienne. Pour en donner une idée nette, nous allons esquisser en peu de mots la chute de la Serbie.

Dans la *Serbie méridionale* se distingua le régent du jeune tsar, le roi *Voukachine* (1366—1371). Il résidait à Prilèpe, gouvernant le pays entre la Char Planina, le Vardar, les lacs d'Ochrida, de Prèspa, d'Ostrovo, jusqu'à l'embouchure du Vardar. Ses frères Ougliécha (qui résidait à Sérès) et Goïko gouvernaient le pays entre la Strouma et la Maritsa; les frères Balchitch (Stratsimir, Balcha et Georges, ce dernier épousa Militsa, fille de Voukachine) tenaient la Zeta et l'Albanie du nord; ses amis et voisins immédiats, entre le Vardar et la Strouma étaient Joug-Bogdan et les frères Deïanovitch etc. Dans la bataille qui se livra la nuit du 25 au 26 septembre 1371 près de Tchrnoméne, sur la Maritsa, le roi Voukachine et ses frères tombèrent, ainsi que beaucoup de seigneurs et de héros à jamais célèbres chez les Serbes. La conséquence immédiate en fut la perte de la Serbie méridionale. Il est vrai que les Turcs ne purent pas incorporer d'un seul coup tout le royaume de Voukachine, mais ils le firent peu à peu, à l'exception des pays maritimes de l'ouest la Zeta et le nord de l'Albanie. Les Turcs laissèrent cependant les Serbes pendant longtemps se gouverner eux-mêmes, mais sous l'autorité suprême du sultan. Ainsi, les héritiers du grand héros du sud devinrent vassaux du sultan Mourad. Voyons quelques noms. Les frères Deïanovitch avec leur oncle Bogdan (le „furieux Bogdan“ si bien chanté par la pèsma serbe de cette région), se soumirent parmi les premiers; Jean Dragache meurt en 1379, et Constandine tombe dans la bataille

* Ce surnom lui venait du nom du beau monastère qu'il fit construire, un des plus richement bâtis. Ce monastère existe encore et ses privilèges royaux ne sont pas tous sans valeur même de nos jours. Le corps de son auguste fondateur y repose.

de 1394, en aidant les Turcs contre Mirtcha de Valachie. Après leur disparition, le sultan Bayésid incorpore leur pays; celui de Bogdan le fut aussi sous Moussa en 1413. Les fils de Voukachine, trois roitelets: Marko Kraliévitich, Andréiache et Dमितar, se soumirent aussi en 1371 (le quatrième fils Ivaniche passa dans la Zéta). Marko Kraliévitich¹⁾, grâce aux chants nationaux, est connu de tous les Serbes; c'est leur héros, leur Roland, leur Cid. Il tombe avec Constandine (1394) à qui il avait dit: „Pourvu que le bon Dieu donne la victoire aux chrétiens, je ne regretterai pas de tomber le premier!“ Ses vœux furent exaucés, mais cela n'empêcha pas les Turcs de s'étendre beaucoup, même dans le nord de la Serbie.

Dans la *Serbie septentrionale* le tsar Lazar (1371—1389) fut reconnu pour le légitime héritier du trône du tsar Douchan. Il avait pour capitale Krouchévats, sur la Morava de l'ouest. Ses plus puissants amis et alliés étaient: Vouk Brankovitch qui gouvernait le pays de Sitnitsa (Labe, Kossovo, Drénitsa); Tvrtko I, roi de Bosnie, une des plus nobles figures serbes. Grâce à Tvrtko I et à Lazar, le roi Louis I de Hongrie qui les avait incommodés pendant longtemps (au lieu de s'allier avec eux contre les Turcs), dut cesser ses attaques contre les Serbes et faire la paix. Du reste, grâce à son caractère pacifique et à sa nombreuse progéniture, le tsar Lazar se fit bien vite des amis de ses voisins, et se prépara ainsi à résister aux Turcs. Rappelons, de plus, que sa fille Mara fut l'épouse de V. Brankovitch; que sa fille Despina épousa Chicheman de Bulgarie; sa fille Hélène Georges II Stratsimirovitch de Zeta; sa fille Yella Nicolas de Gara, grand paladin de Louis I de Hongrie.

Chicheman de Bulgarie devint vassal du sultan en 1373, et fut forcé de lui donner sa soeur Tamara, — ce fut la première chrétienne qui entra dans le harem du sultan pour sauver son peuple et le trône de sa famille. Le tsar Lazar savait bien qu'il n'aurait pas longtemps à attendre l'apparition des Turcs. Tvrtko I de Bosnie y comptait autant que Lazar; ces deux princes se comprenaient et s'unissaient dans une seule pensée pour sauver le peuple d'une façon chevaleresque. Prévoyant tout, même la mort de l'un d'eux, ils étaient convenus que l'autre continuerait à conduire le peuple vers un meilleur avenir. Avec cette idée, le tsar Lazar poussa Tvrtko I à se faire couronner. Et, en effet, en 1377 ce second descendant de Némagna fut sacré roi, sur la tombe de Saint-Sava, au monastère de Miléchévo (aujourd'hui en ruines en Bosnie). Après la mort de Louis de Hongrie (1382), le tsar Lazar réincorpora Srem à ses pays.

Pendant ce temps les Turcs s'approchaient pour envahir toute la Serbie. Le tsar Lazar remporta sur eux une victoire à Doubrovitsa (département de la Toplitsa), à Noël 1380. Alors les Turcs résolurent d'entourer le tsar Lazar. Ils se rendirent maîtres de Sofia, en 1382, sans coup férir; dans la bataille de Devoli (1385), Balcha II (ainsi qu'Ivaniche, fils de Voukachine) tombe, et les Turcs deviennent maîtres de la rive gauche du Drim. La Zéta se maintenait indépendante. En 1386, les Turcs attaquent Niche, et y entrent au bout de 25 jours de siège. L'année suivante, à Plotchnik, grâce à la bravoure de Miloche Obilitch, les Turcs furent écrasés. Alors les Turcs firent des préparatifs redoutables. En 1388 ils se rendirent maîtres de la Bulgarie. Vers la fin de 1388, les Serbes, sous Vouk Brankovitch, repoussèrent encore une fois les Turcs, à la bataille de Pirot. A ce moment, des deux côtés, on se rendait compte des forces réciproques, et l'on sentait bien qu'il se préparait quelque chose dont les conséquences dureraient pendant des siècles.

On s'acheminait vers la plaine de Kossovo²⁾. Le sultan Mourad I, parti de Philippopolis, s'arrêta à Kossovo non loin de Prichtina; le tsar Lazar, accouru

1) Il résidait à Prilépe; les ruines de son fort s'y voient encore aujourd'hui.

2) Ce mot serbe signifie champ des merles.

de sa capitale Krouchévats, campa sur la rive droite du Lab et de la Sitnitsa, en face du sultan. Celui-ci avait avec lui quelques milliers de chrétiens qu'il avait forcés de le suivre, et il disposait d'une armée nombreuse et fanatique. Du côté du tsar Lazare se trouvaient ses gendres Vouk Brankovitch et G. Stratsimirovitch de la Zéta; le roi Tvrtko I était représenté par son neveu Vlatko Voukovitch (avec 10.000 Serbes de Bosnie); Georges Kastriota Scander-beg y était aussi. L'armée serbe comprenait les plus dignes et les plus héroïques fils du peuple serbe Nous ne pourrions entrer ici dans les détails de cette glorieuse bataille, qui grâce aux chants et aux traditions populaires est encore fraîche dans la mémoire de tous les Serbes Les héros serbes, Miloch Obilitch (qui tua le sultan), et ses deux pobratimes, Milan Toplitsa et Ivañ Kossantchitch, et beaucoup d'autres s'y sont immortalisés. Leur bravoure et leur dévouement à la patrie sont demeurés une source inépuisable de vaillance et de patriotisme où viendra puiser la postérité la plus éloignée des Serbes Le tsar Lazar périt dans la bataille, mais le sultan Mourad I éprouva le même sort. Après des pertes immenses les Turcs restèrent enfin victorieux. Cela se passa le 15 juin 1389*).

En Occident le bruit s'était d'abord répandu que les Serbes étaient victorieux, et l'on croyait que les Turcs ne sortiraient pas du champ de Kossovo. Se rendant compte au dernier moment de l'importance d'une telle victoire, dans quelques endroits, on bénissait le ciel, notamment en France. Charles VI à Paris, fit chanter un Te Deum solennel à Notre-Dame. Mais, quel lendemain! Le 15 juin 1389, la Serbie septentrionale perdit son indépendance comme la Serbie du sud l'avait perdue à la bataille de la Maritsa le 26 septembre 1371. L'unité des Serbes qui se manifestait encore dans les conceptions politiques de Lazar et de Tvrtko I, ces deux étoiles filantes, fut brisée sur le champ de bataille de Kossovo. Depuis, cette date fatale et même de nos jours, *le peuple serbe ne s'est pas encore retrouvé tout entier dans sa Serbie libre, — et cependant nous vivons à une époque où dans les Etats plus heureux on ne cesse de parler des droits de l'homme!*

Après la bataille de la Maritsa (1371) et de Kossovo (1389), la Serbie avait perdu son indépendance et était devenue un pays vassal du sultan. Mais les Turcs, pourtant, n'en eurent pas fini si vite avec les Serbes. Le sultan Bayezid (1389—1402) se trouvait dans la situation de Pyrrhus. Les Turcs durent lutter encore un siècle pour dominer le peuple et réunir solidement à leur empire les morceaux de la Serbie. Le sultan Bayezid confia la Serbie au fils de Lazar, le despote Etienne, à condition que le despote lui payerait tribut en espèces et en hommes, et plus tard, la soeur d'Etienne, Mileva (Olivère), entra dans le harem du sultan Ainsi la famille du tsar Lazar, se sacrifiait et luttait héroïquement pour le peuple serbe**). Le despote G. Brankovitch faisant un dernier effort avec S. Hunyade, s'avança jusqu'à Kossovo et aux montagnes des Balkans, en même temps qu'il invitait l'Europe à l'aider à repousser les Turcs de la péninsule. Mais, tout fut inutile; en Europe régnait le plus aveugle égoïsme.

*) Le corps du tsar Lazar fut d'abord déposé au monastère de Gratchanitsa (plaine de Kossovo), puis dans la cathédrale de Prichtina et, deux ans après, on le transporta au monastère de Ravanitsa (fondé par le feu tsar Lazar) près de la Morava, puis, au XVI^e siècle, en Syrmie (Srem), dans le monastère de Vrdnik ou, aujourd'hui, Ravanitsa (le corps du dernier tsar serbe fuyait devant les Turcs et cherchait un asile dans le dernier coin des pays serbes qui fut resté libre. L'Eglise a rangé le tsar Lazar parmi les martyrs et elle l'honore à la date du 15 juin. Mais quelle coïncidence singulière! Cette romantique Frouchka Gora, dont les bois abritent plusieurs pieuses fondations serbes, est devenue le Panthéon des grands hommes serbes. C'est là que se trouvent, les monastères de Ravanitsa et de Krouchédol. Le premier garde les restes du dernier souverain serbe qui conduisit le peuple à Kossovo, et l'autre au bout de cinq siècles, reçut le corps du premier roi serbe après Kossovo. Ainsi, non loin l'un de l'autre, reposent le tsar Lazar et le roi Milan.

***) Le prince Etienne, qui prit Smederevo pour la capitale, enfin obtint l'indépendance de la Serbie septentrionale, qui dura de 1404 à 1409, et en partie jusqu'à sa mort survenue en 1427. A son héritier, brave et tragique Georges Brankovitch, qui fut forcé de donner sa fille Mara au sultan ainsi que deux fils en otage (aveuglés par le sultan), — Mahomet lui écrivit de suite: „l'Etat que tu tiens n'est pas à toi; c'est l'héritage d'Etienne, du fils de Lazar, et m'appartient de ma grand'mère, fille de Lazar. Je ne pourrais te laisser que la partie de ton père Vouk, la Sofia y comprise“.

La famille régnante avec beaucoup de ses sujets serbes passa dans ses provinces de Hongrie, quand *Mohammed II entra dans la capitale Smédèrevo le 20 juin 1459.*

Ainsi avec la chute de Smédèrevo, s'achevait presque la conquête de l'Empire de Serbie. Cependant, elle n'était pas finie: quelques parties du côté de l'Adriatique étaient encore aux mains des Serbes. Mais les Turcs ne tardèrent pas à s'y montrer. La *Bosnie* succomba en juin 1463 sous Etienne Tomachévitch (sa résidence était à Yaïtsé), qui fut décapité, ainsi que son oncle Radivoïé et beaucoup de seigneurs. Une partie de l'ancienne Nérétva et de Houm avec la Travounie, qui depuis le duc Stepan Vouktchitch-Kossatcha (1435—1466) portent le nom d'*Herzégovine**), après plusieurs luttes, succomba en 1483. La *Zeta* seule résista toujours aux Turcs, de même que l'Albanie sous G. K. Scander-beg. Ivan Tsrnoiévitch après avoir perdu sa capitale Jabliak, se retira sur les rochers, et les montagnes, et y créa le noyau du *Monténégro*. Il y choisit Tsetigné pour sa capitale qui fut aussi le siège d'un métropolitain, et y fonda un monastère dédié à Notre-Dame (1485). C'est à ce moment que tous les Serbes réunis autour d'Ivan, jurèrent de se battre jusqu'au dernier. Malheureusement Ivan mourut en 1490, laissant deux fils George et Etienne. Ceux-ci soutinrent de nombreuses luttes contre le sultan, mais par la perfidie de Venise ils perdirent beaucoup. Finalement: les deux frères embrasèrent l'islamisme. En 1500 le sultan nomma George pacha d'une région de l'Anatolie, et Etienne, en 1514, fut créé beg à Scutari (Skenderi, devenu le siège d'un sandjak formé par la Zéta et une partie de l'Albanie). Ainsi une partie du Monténégro succomba, mais pas celle qui comprenait les hautes montagnes rocheuses, où les Serbes vivaient gouvernés par leurs évêques, et soutenaient toujours la lutte pour la liberté.

Sous la domination des Turcs, la situation des Serbes est très pénible; le joug de ces barbares fut pendant longtemps insupportable. Les Serbes protestaient toujours: par leurs haïdouks (révoltés) ou ouskoks, et par l'émigration en Autriche-Hongrie. Les émigrations furent nombreuses aux XV, XVI et XVII siècles. La plus grande est celle de 1690, dans laquelle 37.000 familles quittèrent leurs foyers pour s'installer en Srem, Batchka, Banat et Slavonie, et le long du Danube jusqu'à Bude. Une autre forte émigration est celle de 1737, mais beaucoup de Serbes qui en faisaient partie furent cette fois massacrés par les Turcs. Les Serbes de l'Autriche, armés par le gouvernement, se battaient aux premiers rangs et sans cesse contre les Turcs, et c'est pourquoi ils obtinrent des empereurs d'Autriche des privilèges, — presque toujours demeurés lettre morte. Malheureusement, ils furent régulièrement exploités quoiqu'ils soutinssent le trône impérial; quand on les força à accepter le catholicisme, ils se révoltèrent en 1735, et plus de 100.000 Serbes quittèrent l'Autriche en 1751 et allèrent s'installer en Russie, près de Kiev.

Et dire que malgré tant de calamités de toutes espèces, le peuple serbe entra, plein de foi et de courage, dans le XIX-e siècle! Le dernier tombé (et encore!) il se releva le premier dans la péninsule, à l'aube du nouveau siècle. Et il commence par délivrer d'abord les parties de la Serbie perdues les dernières. En 1804, dans le pachalic de Belgrade, le brave Kara-Georges avec une énergie extraordinaire se soulève avec ses camarades intrépides et patriotes. En 1809 Kara-Georges porta ses armes victorieuses jusqu'à Kossovo et en Bosnie, mais il succomba en 1813. Les Serbes, sous le vaillant voïevode de Kara-Georges, puis prince Miloche Obrénovitch reprirent son œuvre et obtinrent l'autonomie d'une petite partie de la Serbie qui formait le territoire du pachalic de Belgrade. En 1876 les Serbes de Bosnie et d'Herzégovine se soulèvent, et le prince Milan, de la principauté de Serbie, avec le prince Nicolas, du Monténé-

*) Du mot duc = herzog, en allemand.

gro, soutenaient la lutte contre les Turcs. Au Congrès de Berlin, (v. p. 27—28, 30—31, 40—43) les *deux* principautés purement serbes, morceaux de la Serbie, la *Serbie* et le *Monténégro*, furent „agrandies“¹⁾ et reconnues comme „indépendantes“²⁾, mais habilement séparées par l'Autriche, qui n'a rien à voir dans la péninsule et qui cependant se réserva le droit(!) d'aller même au-delà de Mitrovitsa!! Et les deux contrées serbes, la *Bosnie* et l'*Herzégovine*, qui s'étaient soulevées pour la liberté et pour échapper au joug de l'étranger, on les confia à l'administration de l'Autriche-Hongrie, — comme si celle-ci n'avait pas déjà assez à faire chez elle au-de-là du Danube et de la Save³⁾!

Voilà donc dans quelle situation de nos jours se trouvent la Serbie et le peuple serbe, qui pourtant a bien mérité les sympathies de toute l'Europe ainsi que de tout le monde civilisé, et un traitement plus juste de la part des Grandes Puissances. Car les Serbes pendant des siècles, en combattant pour eux, ont aussi défendu l'Europe contre l'invasion des Turcs. Ils ont lutté contre eux de la Maritsa, de Salonique, de Sofla jusqu'à la partie supérieure du Danube, jusqu'à Budapest et même sous les murs de Vienne.

Après avoir ainsi parcouru l'histoire de la Serbie, voyons maintenant les différentes dénominations qu'on lui donne, sans beaucoup de sans.

2. Les dénominations de „nouvelle“ et de „vieille“ Serbie. Nous avons déjà vu que les anciennes dénominations de la péninsule datant d'avant Jésus-Christ, d'Alexandre le Grand ou des Romains, ont perdu complètement leur signification avec la disparition des premiers habitants et de l'ancienne situation ethnographique et politique, c'est-à-dire au plus tard, sinon avec la création du moins avec la chute de l'Empire byzantin. Aujourd'hui les pays de la péninsule de l'Empire ottoman doivent porter les dénominations officielles turques (v. p. 26, 56), ou celles qui les ont précédées, par conséquent noms serbes en ce qui concerne la Serbie. Mais la propagande effrénée des Grecs et des Bulgares contre les Serbes, a tellement embrouillé l'état de choses que la confusion sciemment créée par eux et, non sciemment soutenue par beaucoup de publicistes et d'auteurs étrangers, — a produit une situation lamentable pour les Serbes et une base tout à fait erronée pour la juste solution de la Question de la péninsule et spécialement de la Question des Serbes. Il est donc temps de débrouiller cet écheveau.

Il est impropre de dire et d'écrire que la „Macédoine“ comprend les vilayets de Salonique et de Bitolié; et que la „Stara Srbia“ ou „Vieille Serbie“ se borne au vilayet de Kossovo. Au contraire: la Serbie embrasse tous ces trois vilayets et même bien des pays en dehors de ces vilayets, toute la contrée comprise entre le Danube, la Save, l'Una, la Tsetina, l'Adriatique, le Drim, le lac d'Ochrida, la Goritsa, le lac de Castoria, la Bistritsa, la mer Egée (les golfs de Salonique et d'Orfano), la Strouma et l'Isker.

Mais quand au XIX-e siècle une fraction des Serbes délivra une partie de la Serbie, au nord, ou nomma spécialement cette partie: la Serbie (l'ancien pachalik de Belgrade). Quelques auteurs l'appelèrent même la „Nouvelle Serbie“. Alors, presque naturellement, fut créé et adopté le nom de „Vieille Serbie“ pour indiquer la partie de la Serbie restée encore sous les Turcs. Mais, ce sens même qui n'est pas bien fondé, fut dénaturé. La dénomination de „Vieille Serbie“, adoptée par les auteurs d'Autriche-Hongrie, passa chez les géographes et cartographes allemands sous le nom d'„Alt-Serbien“. Ceux-ci s'intéressant à l'époque

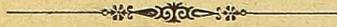
1) L'armée du prince Milan campait déjà à Kossovo, et plus de 10.000 Serbes de la seule région du Vardar étaient venus pour combattre pour la patrie et ils s'offrirent à servir sous le commandement du général Komarov, — néanmoins le Congrès de Berlin ne voulut pas étendre jusque-là les frontières de la principauté. Le prince Nicolas avait de son côté conquis Spizza, etc., qu'on concéda quand même à l'Autriche.

2) En réalité l'indépendance n'est pas réelle pour la principauté de Serbie, car, n'ayant pas d'issues sur la mer, elle ne peut se développer ni communiquer librement avec le dehors.

3) A ce moment-là, la Bosnie avec l'Herzégovine et le sandjak de Novi Bazar, formait un vilayet à part.

du despote Georges Brankovitch (1427—1456), donnaient le nom de „Rascia“ à son Etat. Mais quand la partie délivrée au XIX-e siècle s'appropriâ le nom de „Serbie“, alors ils donnèrent le nom d'„Alt-Serbien“ aux pays serbes du sud jusqu'à Prilèpe; tandis qu'à la partie tout-à-fait méridionale (qui encore au XV-e siècle portait le nom de „Serbia inferior“), ils donnèrent le nom archaïque et oublié de „Macédoine“. Malheureusement, même de nos jours: presque toutes les cartes géographiques (surtout étrangères), divisent ainsi la péninsule, en présentant une situation fausse.

Enfin nous avons démontré la situation véritable et tous les hommes de bonne foi sauront maintenant à quoi s'en tenir. En continuant à présenter faussement la situation de la péninsule, ils se montreraient les ennemis de la vérité, de même que des Serbes, et passeront pour les adversaires de la paix dans la péninsule, car la paix ne saurait y régner d'une façon durable, tant que la justice n'aura pas été accordée au peuple serbe.



V. Conclusion

On connaît le fameux entretien qui eut lieu le 9 janvier 1852 entre le tsar Nicolas I-er et l'ambassadeur d'Angleterre, sir Hamilton Seymour, et dans lequel le tsar dit: „Nous avons sur le dos un homme malade, très malade et ce serait un grand malheur si un jour il mourait avant que nous ayons pu arriver à un certain accord“.

Depuis cette époque-là toutes les Puissances, y compris souvent la Russie, se sont occupées du malade, mais elles n'ont fait que prolonger son agonie, au détriment des peuples de la péninsule balcanique.

Les Grandes Puissances devraient donc abandonner le malade, autant pour leur bien que pour celui des peuples de la péninsule.

La Turquie d'Europe mourra le jour où les peuples des Balcans comprendront que leur vie dépend de la concorde.

Aussi ne parlerons-nous ici que des peuples qui ont des droits réels sur la péninsule, et qui ont le devoir de demander aux grands Etats leur aide pour *mettre un terme à un esclavage abominable et à la boucherie humaine qui se perpétue, à leur honte, en Europe, dans la partie du monde qui se prétend la plus civilisée.*

1. *A propos de la solution de la Question balcanique.* La Question d'Orient, qui embrasse celle qui nous occupe de plus près dans cette Etude, est inséparable de l'existence des Turcs en Europe. Et comme dans leur vaste Empire, depuis des siècles se sont mêlés, croisés et enchevêtrés tant d'intérêts de tous les grands Etats européens, — on comprend toutes les difficultés qui se présentent quand on songe à résoudre cette fameuse Question d'Orient. Cependant, en tant qu'elle se rapporte à la péninsule balcanique, elle n'est pas si complexe et ne présente pas un imbroglio impossible à résoudre de nos jours. Il suffit de connaître la vraie situation, puis, le plus tôt possible d'éloigner tous les éléments venant surtout du dehors, qui menacent de la troubler et de la compromettre.

Dans cet ordre d'idées nous n'indiquerons que des difficultés provenant surtout de deux côtés, lesquelles depuis longtemps empêchent la paix et le libre développement des peuples de la péninsule, en y maintenant l'anarchie et les massacres. Il faut reconnaître pourtant que c'est sur la Porte que retombe principalement la responsabilité de cet état de choses. Le tsar Nicolas n'avait que trop raison en disant que la Turquie était un malade incurable.

Les difficultés que nous visons sont dues à la conduite des Grandes Puissances et à celle des peuples de la péninsule.

a). *Les Grandes Puissances.* Le dernier acte international qui a créé la situ-

ation politique actuelle de la péninsule balcanique est le Traité de Berlin de 1878. Malgré quelques changements qui lui ont été apportés par la Grèce et la Bulgarie, le Traité de Berlin est encore en vigueur et on doit compter avec, d'autant plus qu'il est à l'ordre du jour... Car ce Traité n'a pas déclaré la délivrance de la nation serbe, dont les héroïques enfants, surtout sous Kara-Georges, au commencement du XIX-e siècle, n'ont cessé de lutter pour la liberté de leur patrie et se sont levés les premiers pour secouer le joug ottoman, et le siècle finit sans avoir été celui des nationalités. Aucune des nationalités de la péninsule n'a été aussi sacrifiée par l'œuvre de Berlin que la nationalité serbe. Pour donner une idée nette sur la politique internationale au XIX-e siècle, rappelons que la Russie persévère toujours dans sa politique tandis que l'Autriche depuis longtemps cherche à gagner du terrain par des manœuvres diplomatiques. La Russie ne voulant pas trop céder, la Sainte Alliance (Russie, Autriche, Prusse, Angleterre et enfin la France) se dissout faute d'entente (surtout entre la Russie et l'Autriche), sur les Affaires d'Orient. Cependant à plusieurs reprises la France et l'Angleterre se sont constituées gardiennes de l'intégrité de l'Empire ottoman, tantôt contre la Russie et l'Autriche, tantôt par méfiance l'une de l'autre.

Le XIX-e siècle a marqué par trois grandes époques la Question d'Orient, et par conséquent celle des Serbes. La première époque est marquée par le Traité d'Andrinople de 1829, la seconde par le Traité de Paris de 1856 et la troisième par le Traité de Berlin de 1878. Si l'on veut tirer une suite logique de ces trois étapes de la politique des Puissances en Orient, on se heurte immédiatement à d'innombrables difficultés. Le Traité d'Andrinople est le couronnement de la politique de la Russie en Orient contre les convoitises des Etats occidentaux; le Traité de Paris marque la prépondérance d'une politique généreuse en faveur des chrétiens de l'Empire ottoman; le Traité de Berlin... n'est ni la suite de la politique d'Andrinople, ni de celle de Paris, c'est une étrange combinaison des deux! Si toutes les Puissances avaient voulu soutenir la justice ou favoriser les petits peuples appelés à vivre, — elles n'auraient eu qu'à faire évoluer la Question d'Orient sur la base du Traité de Paris. Malheureusement, il n'en fut rien. Dès que la France se vit momentanément forcée d'abandonner les Affaires d'Orient, la politique nuisible recommença en Orient. Ainsi, la Russie d'abord, en 1871 (Conférence de Londres), abrogea les articles du Traité de Paris, qui restraintsaient ses droits sur la mer Noire et par le Traité de San Stefano 1878, elle allait anéantir de fait le pouvoir de la Turquie en Europe; puis, au Congrès de Berlin, 1878, le principe „de l'intégrité de l'Empire ottoman“ et le desir de la paix devinrent un vain mot: la nationalité serbe était sacrifiée et l'Autriche-Hongrie en sortait presque comme une contrefaçon de la Turquie dans l'Europe centrale. Pourquoi ce „Drang nach Osten“, et pourquoi les peuples balcaniques doivent-ils continuer à vivre dans l'esclavage?... Ô vous, les grands, en quoi êtes vous grands, si vous ne savez pas vous contenter de ce que vous avez? si vous ne voulez pas laisser aux petits même leurs petits biens pour lesquels ils luttent depuis des siècles? Doivent-ils les petits de la péninsule être punis ou récompensés de leur dévouement à la délivrance de leur patrie?... Faut-il toujours voir régner le droit du plus fort? Que les grands remplissent leur devoir: qu'ils deviennent les véritable champions de la civilisation et de l'humanité, — qu'ils aident ou qu'ils laissent se délivrer ce peuple qui depuis cinq siècles déjà ne se défend que contre l'esclavage! Les Serbes en ont trop, et tous les peuples balcaniques ne veulent plus qu'on se joue d'eux ni servir de monnaie d'appoint dans les comptes de qui que ce soit, pas même dans ceux de l'Europe civilisée!... Le Droit, le Droit qu'il règne en maître partout, car il est seul capable d'assurer l'existence des nations! Gloire à la généreuse nation de l'Occident, qui a proclamé les droits de l'homme, — à nous en Orient, dans notre temps, de confirmer le droit des peuples!...

Aucun peuple n'a versé tant de sang en luttant contre les Turcs, que le peuple serbe. Depuis le commencement du XIV-e siècle, en Asie-Mineure, les Serbes n'ont presque pas cessé de verser leur sang; ils n'ont cédé que pas à pas la péninsule, surtout la Serbie, et ils ont trouvé le moyen de se battre avec les Turcs jusque sous les murs de Bude et de Vienne!

C'est pourquoi *l'Autriche*, ancienne et moderne, voisine de la péninsule, est appelée à vivre en relations de bon voisinage surtout avec les Serbes. Elle aurait un intérêt réel à agir même en faveur des Serbes. Ceux-ci ont combattu pour le compte de l'Autriche, et dans les jours les plus tristes de leur histoire ils ont contribué au salut du trône impérial. La *Hongrie* non plus n'a aucune raison sérieuse d'être mal disposée contre les Serbes car tant que la Serbie fut forte les Hongrois n'eurent rien à craindre des Turcs. De plus, les trônes et les noblesses des deux pays étaient liés par des liens de famille, et la politique bien comprise des deux pays pousserait toujours les deux voisins à s'entendre. Aujourd'hui plus que jamais, car les Serbes de toutes les régions pensent toujours à la délivrance de la Serbie. Et comme en Autriche-Hongrie l'élément serbe n'est pas négligeable, on ne doit pas le mécontenter, car ce mécontentement trouve un écho dans toute la nation serbe. Les Serbes avec leurs frères slaves de l'Autriche-Hongrie sont du nombre de près de 20 millions sur 41.400.000 habitants de diverses nationalités, ce qui fait que le groupe slave est le plus nombreux, 46⁰/₁₀₀, parmi les groupes de nationalités de l'Autriche-Hongrie. La politique qui exciterait les Slaves les uns contre les autres, ne porterait pas toujours de fruits et elle ne constituerait jamais une bonne politique d'Etat. — *L'Allemagne* non plus, ne doit rien avoir contre les Serbes et les autres peuples de la péninsule. Qu'elle se souvienne de ce qu'elle aurait été si elle n'avait pas réussi à s'unifier! qu'elle pratique sa maxime: „leben und leben lassen!“ quand il s'agit de l'existence de la nationalité serbe! — *L'Italie* ne saurait être non plus hostile aux Serbes. Le peuple italien se démantirait de son enthousiasme pour la liberté et renierait ses longues luttes enfin couronnées de succès — s'il s'emparait du moindre territoire appartenant à d'autres. Les liens sacrés des deux cours serbes avec celle d'Italie ne peuvent que rapprocher davantage les deux nations avides de liberté. — La *France* noble et généreuse, clairon de la civilisation et de l'humanité, qui en a inspiré l'amour à des milliers d'enfants de l'Orient, — ne saurait avoir que de la sympathie pour un peuple qui combat pour la délivrance de la mère-patrie! — *L'Angleterre*, la patrie de Byron et de Gladstone, ne devrait pas manquer d'amitié pour les peuples de la péninsule! — La *Russie*, elle, a le devoir d'aider à la délivrance de la péninsule et des Slaves du sud: l'Orient libre est la meilleure garantie de la sécurité de la Russie, comme de l'Europe tout entière...

En réalité, personne de nos jours n'a vraiment intérêt à soutenir la lutte entre l'Occident et l'Orient au détriment des peuples chrétiens de la Turquie qui sont capables de vivre et de servir la civilisation. Car s'il y a des Puissances qui cherchent à se créer des débouchés pour leurs produits économiques, et à cause de cela tracent des lignes qui dans tous les cas doivent passer par Constantinople, — pourquoi la Serbie libre, avec deux ou trois autres Etats de la péninsule délivrée, constituerait-elle un obstacle à l'expansion commerciale de l'Europe occidentale? Les traités internationaux ne pourraient-ils pas assurer aux Puissances intéressées toutes les garanties désirables? Donc: que les Puissances et tous les peuples libres contribuent pour leur part à la délivrance prochaine de la péninsule balcanique.

b). *Les peuples de la péninsule*. Le passé des nations qui sont de nos jours dans la péninsule balcanique nous confirme cette vérité éternelle que la discorde entre deux ou plusieurs profite toujours à un autre. Et comme les peuples de la péninsule ont passé presque tout leur temps à s'allier les uns contre les autres,

ils se sont enfin tellement affaiblis, que le terrain se trouvait tout préparé pour les Turcs

La tendance des anciens de conquérir toute la péninsule fut réalisée sous Alexandre le Grand et les Romains, mais cela n'avait pas suffi pour fondre en une seule les différentes populations et former une unité nationale; les deux civilisations hellénique et latine, ainsi que la situation géographique des provinces, étaient parmi les causes qui ont contribué à ce résultat négatif. Après le V-e siècle ou la dernière migration des peuples, il arriva la même chose. Les principaux facteurs politiques de la péninsule furent alors les Serbes, les Bulgares et les Grecs. Chacun de ces peuples au lieu de travailler à consolider son Empire dans les limites où s'étendait sa nationalité, chercha à soumettre les deux autres, et à conquérir toute la péninsule. Et maintenant, au bout de cinq siècles d'esclavage sous les Turcs, ces trois facteurs chrétiens ont-ils renoncé à leurs anciennes habitudes, ont-ils d'autres points de vue politiques? La réponse serait plutôt négative.

Les Turcs, à leur tour, incapables aussi d'assimiler les nations de la péninsule, montrent aussi la faiblesse de vouloir conserver tout ce qu'ils avaient conquis. L'aube du XIX-e siècle annonça la renaissance des nations dans l'Empire des Turcs. Seulement, toutes ces nations en poursuivant leur émancipation, ne peuvent pas se débarrasser de leurs traditions, à tel point que le long et pénible passé semble ne leur avoir donné presque aucune expérience. Chacune voulant son ancien Etat avec les plus larges frontières qu'il ait eues ne se gêne pas du tout pour combattre les autres nations. Leurs rivalités ont empêché la délivrance de toutes ces nationalités. Ainsi une fraction des Serbes qui s'était soulevée en 1804, restant isolée, retomba sous le pouvoir des Turcs après 9 ans de luttes héroïques. Cependant: après les guerres de 1812 et de 1829, une partie de la Serbie fut délivrée, ainsi que la Grèce (et la Roumanie); après la guerre de Crimée: la principauté du Monténégro et l'Exarchat bulgare; et après la dernière guerre de 1876—1878: la principauté de Bulgarie Nous voilà donc à compter avec les mêmes facteurs dans la péninsule qu'on trouvait avant le XV-e siècle, et-ce qui est le plus triste-agissant dans le même sens politique! Les Bulgares, surtout des avant la reconnaissance de leur nouvel Etat ont réussi, grâce à l'Exarchat, à s'étendre considérablement dans l'Empire et à agir ouvertement contre les autres nationalités chrétiennes; les Grecs font de même, surtout de Constantinople, au moyen du patriarcat et des capitulations,¹⁾ et en insistant pour que l'Europe s'acquitte de sa dette envers les héritiers des Hellènes.

A quoi, enfin, aboutiront les Bulgares, les Grecs et les Serbes avec leur ancien antagonisme? Antrefois ils ont amené les Turcs et ils leur ont permis de se maintenir jusqu'à nos jours; désirent-ils les garder davantage ou amener encore quelque autre envahisseur dans la péninsule? Quels résultats lamentables! Qu'a rapporté la dernière guerre ou le Congrès de Berlin? A l'ouest: l'Autriche-Hongrie est entrée dans la Bosnie et l'Herzégovine,²⁾ séparant les deux principautés serbes „indépendantes“, et elle travaille à s'introduire et à se fixer plus loin encore. A l'est: la Russie, forcée d'agir en conséquence, se fait la protectrice de la Bulgarie, des Bulgares et même de tous les orthodoxes de l'Empire ottoman

Que les petits Etats ne peuvent pas avoir des vues larges cela semble malheureusement vrai Avant leur soulèvement, tous les chrétiens des Etats bal-

¹⁾ La Grèce est le seul Etat balcanique qui jouisse du bénéfice des capitulations. Elle en fait un grand instrument pour sa propagande: les sujets de la Turquie d'Europe n'ayant pas confiance dans la juridiction turque, abandonnent leur nationalité pour mieux soutenir leur cause comme sujets grecs! . . . Comparez la situation des Grecs à celle des Serbes de Turquie, dont la nationalité n'est pas encore officiellement reconnue dans l'Empire!

²⁾ Cela a été fait sur la proposition de l'Angleterre au Congrès de Berlin. La même Puissance — ne parlons pas de l'Egypte! — à la veille de ce Congrès, le 4 juin 1878, a conclu avec la Turquie un traité secret d'alliance défensive et offensive, signé à Constantinople. Par cette convention l'Angleterre obtint le droit d'occuper et d'administrer l'île de Chypre, dont la situation dans la Méditerranée a une importance considérable. Ne perdons pas de vue qu'aujourd'hui la Bosnie et l'Herzégovine, de même que l'île de Chypre, se trouvent, au point de vue international et politique, dans une situation inadmissible.

caniques pensaient à leur complète délivrance, en soutenant l'idée d'une insurrection de toute la péninsule et de tous les chrétiens de l'Empire. Est-il possible qu'alors ils aient eu le sentiment de la communauté de leurs intérêts, — et que depuis ils l'aient perdu de plus en plus?...

Du moment que tant de faits prouvent aux Serbes, aux Bulgares et aux Grecs qu'aucune de ces nations ne peut seule ni se délivrer ni dominer les deux autres, — alors pourquoi toujours leur ancien antagonisme? N'a-t-on pas vu dans ces derniers temps les Grecs, puis les Bulgares essayer de se mesurer avec les Turcs, puis après que ceux-ci leur eurent administré quelques coups, — qu'est-il arrivé? Les voici aujourd'hui devant la Porte à lui réciter des madrigaux et ils lui offrent leur aide pour gagner l'amitié des Turcs!! Oh! que la Porte doit les aimer! elle les croquerait de joie!...

En agissant de cette façon, les Grecs et les Bulgares, aussi bien que les Serbes, perdront même ce que leurs aïeux plus sages ont gagné. On doit agir autrement pour avancer l'oeuvre de la délivrance. *Si chez ces trois nations il y a des hommes vraiment intelligents, éclairés par le passé et surtout par les événements actuels en dehors et au dedans de la péninsule, — il est temps qu'ils se déclarent en faveur d'une autre politique, qui avant tout aura pour but de conserver la péninsule balcanique aux peuples balcaniques.* Alors, l'ancien antagonisme entre ces peuples cédera la place à une amitié politique qui sera d'autant plus durable, qu'elle sera basée sur la communauté des intérêts. De cette façon on aura fait un grand pas pour arriver à la solution la plus juste et la plus naturelle de la Question balcanique.

2. *La péninsule des Balcans aux peuples balcaniques. — La Serbie aux Serbes. Explication de la Carte ethnographique serbe.* C'est le grand leader au parti libéral anglais, Gladstone, qui a proclamé: „**La péninsule des Balcans aux peuples balcaniques!**“ Ces paroles, d'après nous, doivent être considérées comme un axiome par tous les diplomates honnêtes qui s'occupent des Affaires de la péninsule balcanique. Que chacun donc reste chez soi et conserve ses biens; quoi de plus juste que de purifier la vie publique et internationale des vols et des crimes?

Aujourd'hui il n'y a que trois nationalités dans la péninsule qui, ayant eu leur État lors de l'arrivée des Turcs en Europe, ont pu se conserver après un incroyable triage historique. *Ce sont les Grecs, les Serbes et les Bulgares. Ces trois nations sont appelées à régler le sort de la péninsule et leur propre sort en même temps.* En ce qui concerne les Albanais, ils font plutôt le jeu des ennemis des peuples balcaniques. Ils sont loin de se montrer comme une nation à part, capable de vivre de la vie moderne. Incités au massacre des Serbes, ces raïas sans droit, ils ne donnent que des preuves de sauvagerie et d'aveuglement: le jour où la plaine de Kossovo n'aurait plus de Serbes, ce jour là le chemin serait libre pour avancer „au delà de Mitrovitsa“ jusqu'à Salonique!... Rien de mieux pour les Grecs, qu'on pousse à de nouvelles menées: à s'allier avec les Roumains d'au delà de la péninsule contre les Serbes et les Bulgares de la péninsule... D'autre part, pendant longtemps, et de plus en plus depuis le Congrès de Berlin, les Serbes et les Bulgares excités les uns contre les autres, ont largement contribué à renvoyer la délivrance de la péninsule à une date très éloignée.

Les Grecs, les Bulgares et les Serbes sont donc appelés à décider du sort de la péninsule. Le fait principal qui plaide en leur faveur, c'est qu'au moment de l'invasion turque ils y ont maintenu leurs nationalités. En ce qui concerne les autres éléments au nombre de quelques centaines de milliers d'individus, ils ne peuvent exercer aucune influence sur la décision ou la solution que donnerait ces trois nations. Car, les *Arméniens* (un peu plus de 2 millions) ne sont pas tous dans la péninsule, mais à Constantinople et dans quelques provinces asiatiques de l'Empire. De même les *Albanais* (v. p. 13, 19, 25—31) qui sont moins une nation à part qu'un mélange d'un reste d'Illyriens avec les Serbes, les Grecs et les Turcs. On peut d'ailleurs reconnaître facilement chez

les Albanais les traits caractéristiques de ces trois nations. Ces montagnards séculaires, qui ne savent se battre qu'à la manière des brigands, sont l'élément le plus destructif de l'Empire; voici que depuis quelques dizaines d'années on les dirige contre les Serbes, — quoique ceux-ci reconnaissent en eux les d'anciens frères d'armes et même de sang. Il faut aussi dire: les Albanais émigrés ont formé de fortes ligues dans les principales villes d'Europe, d'où ils agissent pour la cause albanaise, grâce à quelques grands Etats qui trouvent leur compte à troubler la péninsule. Les Albanais n'ont pas de prétentions bien fondées. Ainsi, *Ismaïl Kemil bey*, de la famille Phores d'Épire, dont le petit cousin est le grand vizir à la Porte, se borne à exprimer ce désir: des réformes pour toutes les provinces de l'Empire, en vertu de l'article 23 du Traité de Berlin, mais sous le contrôle des Puissances européennes. Lui-même, ne craint pas de dire: que le sultan préfère perdre une province, que d'y limiter son pouvoir absolu.... Autrement agit le groupe qui est sous la direction du *don Aladro Kastriote*. Celui-ci ne veut pas seulement la contrée portant le nom géographique d'Albanie qui renferme les Albanais, mais beaucoup plus. Qu'on en juge d'après sa *Carte d'Albanie*, et qu'on nous excuse de ne vouloir pas perdre un mot de plus à la réfuter (v. p. p. 28—31). Cette carte, exécutée à Bruxelles en 1902, à l'Université Nouvelle, Institut géographique, au dessous du titre „Albanie“ donne une explication, qui en français signifie: „la première carte de notre pays d'Albanie, éditée grâce aux ressources fournies par le fonds de son altesse don Jean marquis Aladro I, prince de Kastriote, descendant de Scander beg. Que Dieu le conserve en bonne santé!“ D'après cette carte l'Albanie embrasse: au nord le Monténégro, la Tsetiné, Belo polié, l'Ibar, Mitrovitsa et Leskovats; à l'est Vragné, Palanka, Kratovo, Stip, le Vardar, Vodène, Kareférie jusqu'à Salambrie; au sud la Salambrie, le Pinde, l'Aspropotamos, le golf d'Arte, qui sans doute avec l'Adriatique tout entière, complète l'Albanie.... Vraiment, l'éditeur, a bien fait de demander à Dieu qu'il donne une bonne santé à don Aladro!...

De nos jours on parle beaucoup de réformes et de l'autonomie de certaines provinces de l'Empire turc. A notre point de vue, il est difficile de soutenir raisonnablement ces mesures. D'abord, nous savons tous, nous surtout en Orient qu'on a réformé plusieurs fois la Turquie... mais sur le papier seulement¹⁾; les dernières réformes à la veille du Congrès de Berlin, ont frayé le chemin à l'Autriche-Hongrie; veut-on l'aider à avancer davantage et rendre la situation pire encore? Du reste l'art. 23 du Traité de Berlin est bien vague; les événements depuis 1878 l'ont tout-à-tait prouvé. En ce qui concerne une nouvelle province autonome, elle diviserait profondément la péninsule, car elle aurait plusieurs centres politiques avec des tendances opposées, — les ennemis des peuples de la péninsule seule en profiteraient. On a déjà vu la Bulgarie opposée à la Serbie; on a séparé le Monténégro du roy. actuel de Serbie, et détaché provisoirement de ces deux pays la Bosnie et l'Herzégovine. Nous avons ainsi déjà cinq centres, — a-t-on vraiment besoin d'en y ajouter encore deux, avec l'Albanie et la „Macédoine“?! Si on le fait, la Turquie d'Europe ne se maintiendrait qu'à Constantinople et pour peu de temps; l'indépendance des nations balcanique déjà précaire, verrait ses jours comptés. Cependant, *on améliorerait considérablement la pénible situation des Serbes et des autres sujets non musulmans de l'Empire turc, en y égalisant toutes les nations devant la loi, en réformant le système d'impôts et les rapports des agrariens, et en désarmant les Albanais ou en reconnaissant le droit à tous les sujets ou à toutes les nations de porter les armes d'ouvrir des écoles et d'élever des églises.*²⁾

¹⁾ On sait que l'exécution des réformes *manu militari* a provoqué des complications internationales en 1855 et 1877.

²⁾ M. J. V. Povolni, rédacteur au „Nord“, dans son excellente brochure, ayant pour titre *Le problème Macédonien et sa solution* (Paris, 1903), propose: „au cas où une occupation européenne serait décidée,

En réalité, ce qu'ils faut pour la juste solution des Affaires de la péninsule, c'est l'entente entre les Grecs, les Bulgares et les Serbes. C'est le seul moyen pour ces peuples d'agir efficacement et d'obtenir la liberté de leurs patries.

Pour arriver à ce résultat, il faut que chacune de ces trois nations sacrifie en partie sa „grande idée“. *Les (trois) peuples de la péninsule doivent s'inspirer des leçons fournies par le passé historique et par les circonstances de notre temps; se renfermer dans les frontières de leur nationalité, et avant tout faire tous les efforts pour assurer l'existence de leurs Etats respectifs.*

Ceci dit, nous ajoutons que les Grecs, les Bulgares et les Serbes doivent s'entendre et présenter à l'Europe le fait accompli. Qu'ils ne marchandent pas, qu'ils agissent d'une façon chevaleresque!... Sans avoir la prétention de préciser les limites de leur entente, nous nous contenterons de dire quelques mots à ce sujet.

D'abord, nous avons déjà démontré (v. p. p. 74 et 75) que la dénomination de „Macedoine“ constitue un non-sens. Elle est employée seulement par les ennemis des Serbes et par ceux qui désirent embrouiller les Affaires de la péninsule. Il faut la remplacer par les dénominations serbes qui ont précédé celles des Turcs, ou par celles qui sont officiellement employées maintenant, donc dire : les vilayets de Kossovo, de Monastir et de Salonique, — mais jamais la „Macédoine“. Ces trois vilayets ont été arrachés aux Serbes par les Turcs car ils faisaient partie de la Serbie. De nos jours encore le peuple qui les habite présente tous les signes qui caractérisent la nationalité serbe, tels que la langue, les moeurs, les traditions, le sentiment d'un passé et d'un avenir communs, etc. etc. En ce qui concerne les Bulgares, on doit se rappeler que ceux-ci ont toujours attaqué la „Macédoine“, en s'y heurtant contre les Serbes, et n'ont pu la dominer entièrement que pendant 15 ans, et partiellement pendant 60 ans, — ce qui fait un total de 75 ans. Qu'on tienne compte que cette domination n'a pas été ininterrompue, mais qu'elle a eu lieu à plusieurs époques réparties sur un espace de plus de cinq siècles, de 750 à 1330 (ou jusqu'à nos jours)! Du reste, la durée de 75 ans quelle qu'elle soit, est trop courte pour l'assimilation d'une nation, qui pendant tout ce temps s'est débattue contre les Bulgares, et est enfin arrivée à se débarrasser d'eux. De plus les Bulgares n'ont pas pu leur imposer leur culture, étant donné qu'ils étaient moins cultivés, et que de ce côté ils ont aussi un peu profité pendant leur domination en „Macédoine“ comme, tout au commencement, ils avaient déjà tiré profit des sept tribus slavo-serbes du bas Danube. Mais contre les prétentions bulgares sur la „Macédoine“ parle aussi le fait suivant : les trois vilayets, avec d'autres, formaient la Serbie, et pendant 175 ans que la Serbie a existé tout entière tout son peuple se sentait dans sa patrie. Du moment que la bataille de Kossovo par l'impression qu'elle a produite, à a eu pour résultat de maintenir vif le sentiment du passé, — pourquoi donc toute la population entre l'embouchure du Vardar et celle de la Save ne resterait-elle aussi à l'avenir unie et maîtresse de sa destinée dans la Serbie délivrée? D'autant plus, que sous les Turcs les Bulgares ne donnèrent plus signe de vie et que c'est dans les trente dernières années seulement qu'ils ont commencé à se manifester; tandis que les Serbes à toute les époques sous les Turcs ont conservé leurs sentiments nationaux.

Les Grecs, quoique installés à la Porte, n'ont pas du tout réussi à s'assimiler d'avoir recours au système français de rayons d'occupation attribués à chaque contingent et le danger d'une exploitation abusive de l'occupation pourrait être écarté par une distribution judicieuse de ces rayons, en concédant à chaque puissance le territoire sur lequel elle n'a aucune visée secrète“ (p. 43). M. Povolni développe son idée en divisant „la Macédoine“ en 6 parties. — Il faut être reconnaissant à M. Povolni de son excellente étude, et surtout de son projet. Mais en ce qui concerne ce dernier, qu'on nous permette une observation. Si les Puissances se décident à agir en faveur des peuples de la péninsule, — qu'elles engagent les Etats chrétiens balkaniques à occuper la péninsule tout de suite en leur nom. Nous sommes heureux de pouvoir invoquer l'autorité du général V. V. Komarov qui, dans sa conférence du 11 mars 1903 s'est prononcé dans le sens de notre observation (dans la même occasion M. Komarov condamna la conduite de l'A. H. en Bosnie et Herzégovine).

la nationalité serbe, malgré leurs écoles et leurs églises. La meilleure preuve, d'ailleurs, de l'existence de la nationalité serbe sur les bords du Vardar et sur le littoral de la mer Egée, ce sont les traditions. Il n'existe pas de nation qui abandonnerait ses traditions historiques pour adopter des traditions étrangères. Si les „Macédoniens“ n'étaient pas serbes, pourquoi auraient-ils le culte des héros serbes, tels que Kraliévitch Marko, le voïvode Momtchilo, Miloch Obilitch, le roi Voukachine, etc. etc. du tsar Douchan, du knez Lasar, etc. pourquoi pleureraient-ils la défaite de Kossovo, — tandis qu'ils n'ont aucune idée des héros bulgares ni de la chute de l'Empire bulgare... Même de nos jours on ne trouve en „Macédoine“ que des monuments ou des ruines d'édifices qui proviennent des rois ou de la noblesse serbe; à Salonique même on voit la tour du voïvode Doïtchin, si bien chanté par les troubadours nationaux. On ne trouve pas de pareils monuments (églises, hospices, forts ou grands bâtiments en général) provenant des Bulgares, car ceux-ci n'y ont été que des étrangers, provisoirement établis, tandis que les Serbes y ont manifesté hautement leur culture et le développement de leur nationalité. On s'en convaincrait aussi en lisant les chants nationaux et les autres produits intellectuels du peuple de cette contrée de la mer Egée: on n'y trouve que des noms serbes et des faits glorieux pour la nation serbe, — tandis qu'il n'y a rien qui concerne les Bulgares ou les Grecs. Ainsi s'explique que toute la population de la „Macédoine“ (entre la Mesta et la Bistritsa), excepté autour de Nevrokop, se disait serbe jusqu'à l'époque où les Turcs commencèrent à pour suivre le nom serbe, qui était devenu synonyme de revolté. Depuis lors *la reconnaissance officielle de la nationalité serbe a cessé!* Quand les habitants de la „Macédoine“, n'osent pas déclarer franchement leur nationalité, — souvent, en baptisant leurs enfants ils leur donnent les noms de „Serbe“ = „Srbin“. Mais, quand fut crée en 1870 l'exarchat bulgare, l'élément serbe, pour se soustraire à la suprématie des Grecs, commença à passer, dans le domaine ecclésiastique, du côté des Bulgares, qui ont la prépondérance à l'est de la Strouma. Actuellement *les vilayets de Kossovo et de Salonique sont presque exclusivement serbes, tandis qu'un peu plus du tiers seulement de celui de Monastir est serbe, — le reste est en majeure partie entre les mains des Bulgares.*

Voilà la situation réelle des pays serbes des trois vilayets¹⁾.

Il est donc incontestable que c'est la nation serbe que les Grecs ou les Bulgares y poursuivent. Et pourtant, nous proposons l'entente entre les trois nations! Parfaitement. Nous connaissons tous les fruits de la discorde.... Le Piémont des Serbes, le royaume de Serbie, pendant des années déchiré par ses luttes intestines inqualifiables, n'a pas pu accorder une attention suffisante à tous les Serbes. Aujourd'hui, plus que jamais, la Question des Serbes et de la péninsule est à l'ordre du jour.

Pour la Grèce et la Bulgarie la Question des trois vilayets ou même de la „Macédoine“ n'est qu'une Question d'agrandissement territorial; pour les Serbes, c'est une Question de vie ou de mort.

Voilà la situation des trois nations clairement tracée. Examinons spécialement celle des Serbes.

La principauté (royaume actuel) de Serbie, telle qu'elle a été créée par le Congrès de Berlin, est une honte pour l'Europe civilisée: séparée du Monténégro, voisine de la Bulgarie excitée contre les Serbes, dépouillée sans pitié de quelques-unes de ses provinces, destinée à s'éloigner de plus en plus de l'élé-

¹⁾ D'après tout cela, on doit bien se rendre compte de la prépondérance de la nationalité serbe officiellement non reconnue et poursuivie par les Bulgares, les Albanais.... Sachant cela on ne doit pas prendre au pied de la lettre la phrase de K. Gersin: „par l'éducation on pourrait des Slaves de la Macédoine tirer aussi bien de très bons Serbes que de très bons Bulgares (p. 28, de sa brochure d'ailleurs excellente „Macedonien und dasturkische Problem“, Wien, 1903. 8. 48). Peut-être, en émettant une telle idée, l'auteur s'est-il mal inspiré de l'article du distingué géographe de l'Université de Belgrade, Dr. J. Tsviyitch, paru dans „die Zeit“ N° 175, du 25 mars, 1903, sous le titre: Das makedonische und alterserbische problem.

ment serbe¹⁾ du dehors, — elle fut dotée de l'indépendance. Sur le terrain politique elle continue à en jouir. En réalité: son indépendance politique sans l'indépendance sur le terrain économique, n'est qu'un vain mot. Et c'est ici toute la difficulté pour le royaume et ses citoyens. *La Serbie telle que l'a faite le Congrès de Berlin est le seul pays d'Europe, non-neutralisé, qui n'ait pas d'issue sur la mer, — et sans cette issue avant tout pas de liberté, pas d'indépendance.* Le Danube qui donne à la Serbie un débouché sur la mer Noire, coule entre l'Autriche-Hongrie, la Roumanie et la Bulgarie; pour venir de l'Europe occidentale en Serbie, on n'a que les chemins de fer de l'Autriche, quant à la ligne de Salonique elle est aux mains d'une société austro-hongroise²⁾. Une telle Serbie n'est en réalité qu'une province de l'Autriche. Celle-ci se joue de l'indépendance de la Serbie, surtout par les Traités de commerce; une simple ordonnance de son Ministre déclarant par exemple que le bétail du royaume est atteint d'une maladie contagieuse suffit pour y arrêter tout le commerce et toute la vie économique. Avant l'occupation de la Bosnie et de l'Herzégovine, les Serbes du royaume y exportaient leurs produits; maintenant l'Autriche ne le permet pas, suspectant tous ceux qui du royaume y viennent commercer et faisant mille difficultés pour les passeports! Sous ce rapport la situation était meilleure du temps des Turcs³⁾. Quelle serait la situation du roy. de Serbie ou des Serbes, si l'Autriche ou la Bulgarie s'avançaient davantage dans les pays serbes?! Ce seraient ses voisins qui auraient la clef de sa maison! Au bout de peu de temps, l'indépendance du royaume et la vie nationale des Serbes, prendraient fin.

Voilà les raisons qui avant toutes les autres — ethnographiques, historiques, politiques — parlent en faveur de l'agrandissement du royaume de Serbie ou de la délivrance de la Serbie. Les trois vilayets (ou la „Macédoine“) ne peuvent jamais avoir une telle importance pour la Grèce ou la Bulgarie. Celle-ci a deux grands ports, Bourgas et Varna; la Grèce est maîtresse de son littoral. Ces deux pays ont beaucoup de ce qui manque absolument au royaume de Serbie. Cependant, la Grèce et la Bulgarie souffrent beaucoup d'une crise financière: obligées d'entretenir un grand nombre de soldats et de poursuivre leur propagande, elles s'épuisent de plus en plus. De cette façon elles ne pourront pas aller loin. Il ne reste que l'entente des trois peuples pour sortir d'une situation insupportable. Mais il est clair que *l'existence de la nationalité serbe dépend de la vie du royaume de Serbie, et celle-ci de l'incorporation des trois vilayets; la Grèce et la Bulgarie peuvent s'agrandir, en s'annexant d'autres régions de la péninsule où leurs intérêts pourraient les pousser, mais, même sans aucun agrandissement leur nationalité ne souffrirait pas trop.* C'est la chose principale. Car, enfin, il est temps qu'on juge d'après la situation réelle, telle que nous l'avons montrée dans cette Etude. Et du moment qu'en faveur des Serbes parlent leur situation géographi-

1) C'était jeter la confusion dans la nation serbe, qui depuis lors a trois centres politiques: dans le royaume de Serbie, au Monténégro et — en Autriche-Hongrie!

2) On parle beaucoup en ce moment de tracer une ligne ferrée qui partirait de Bar (Antivari sur l'Adriatique), et par Kossovo, Krouchevats, Niche, Sofia aboutirait à Bourgas (sur la mer Noire). Les intérêts des peuples de la péninsule exigent cette ligne le plus tôt possible.

On sait que de Wien à Belgrade il y a 629 k. m. de la ligne ferrée. De plus:

de Belgrade — Niche (244 k. m.) — Tsaribrodé (342 k. m. Bulgarie);

Soffia (63 k. m.) — Constantinople (718 k. m.);

de Belgrade — Niche—Ristovats (366 k. m. Turquie); Scoplié (85 k. m.) — Salonique (329 k. m.).

3) Il paraît que sous le dernier Obrénovitch l'Autriche par une Convention secrète obligea le royaume à ne pas tolérer les émigrants de Bosnie et d'Herzégovine!... L'A.-Hongrie ne se conforme pas de bonne foi au mandat provisoire qui lui a été donné par l'Europe lors du Congrès de Berlin. Car la Turquie en Bosnie et Herzégovine, outre la souveraineté territoriale (nudum jus) et les conséquences, pratiques qui en découlent, possède encore le droit de représenter et de protéger la population de ces deux provinces qui est toujours sujette de la Porte. Mais alors comment l'Autriche, par la loi du 3 novembre 1884, a-t-elle pu introduire le service militaire et verser les contingentes serbes dans l'armée autrichienne?... D'après cela et tant d'autres événements, on peut affirmer que le maintien du status quo dans la Bosnie et l'Herzégovine serait le prélude du Drang nach Osten.

que, l'histoire, l'ethnographie, la philologie,¹⁾ la politique basée surtout sur les nécessités économiques etc., le Droit international se met aussi du côté de la nationalité serbe. L'Europe doit s'en rendre compte; de même les Grecs et les Bulgares, dans l'intérêt des relations de bon voisinage et de leur propre sûreté. Il faut accorder: **la Serbie aux Serbes!** Les Serbes ne cherchent rien à pendre aux autres, mais ils ne veulent céder non plus rien aux autres — en se privant des conditions indispensables à leur existence.

Pour nous faire bien comprendre, nous renvoyons à la **Carte ethnographique** qui précède. En déclarant: que les Serbes ne veulent que leur pays à eux et s'assurer une vie étatique indépendante, — nous n'indiquerons que *les limites méridionales de la „Vieille“ Serbie et celles de la Serbie du tsar Douchan, puis celles des prétentions serbes.* Rappelons en même temps qu'au nord et à l'ouest les limites de la Serbie sont toujours les mêmes c'est-à-dire le Danube, la Save, l'Una, la Tsetina et l'Adriatique jusqu'au Drim. De plus, les deux pays serbes actuellement libres, le Monténégro et la Serbie, artificiellement séparés, mais, en réalité morceaux de la Serbie proprement dite et toujours unis moralement, ont leurs frontières, tracées au Congrès de Berlin (art. 28 et 36 du Traité de Berlin 1878).

Voici les limites méridionales de la Serbie d'après la Carte ethnographique:

a). *La „Vieille“ Serbie* avait pour limite au sud, suivant la *ligne bleue de la Carte*: une ligne allant de l'embouchure du Drim, suivant cette rivière jusqu'au lac d'Ochrida²⁾ puis traversant les lacs de Prespa et d'Ostrovo, suivait la ligne de partage des eaux jusqu'aux montagnes de Kochouf, et passait par Djevgjeli, le lac de Dorian, la montagne de Bebeche, par Senguel, Perim, Despote, et la ligne de partage des eaux entre la Strouma, la Maritsa et l'Isker.

b). *La Serbie du tsar Douchan*, suivant la *ligne rouge de la Carte*: partant à l'est, de l'embouchure du Lom, (affluent du Danube), passant par Ihtimen, les montagnes de Despote les monts Rhodopes, la frontière méridionale de la Roumelie actuelle, jusqu'à la Maritsa, puis par Didimotike jusqu'à l'embouchure de la Maritsa (l'Enos était le point le plus oriental de cette frontière); de là la frontière était formée par le rivage de la mer Egée jusqu'au golfe de Yerichka. Ensuite elle passait par la ligne de séparation des eaux du Pratok, par Velikidique, près de Salonique, par la montagne de Pañak, Vodène, Négouch jusqu'à l'embouchure de la Bistritsa. De là, elle suivait le rivage de la mer et du golfe de Volo jusqu'au détroit de Triheri, puis par l'Otriat, la rivière de Phidari et son embouchure dans le golfe de Corinthe; puis par le rivage de l'Epire, de l'Albanie et de l'Adriatique jusqu'à Spalato.

Que voudraient les Serbes aujourd'hui? Ils ne demandent ni la Serbie du tsar Douchan ni celle dite „Vieille“ Serbie, mais quelque chose d'intermédiaire qui dans les circonstances de la vie moderne ne menacerait pas les intérêts de leurs voisins de la péninsule et assurerait à la Serbie liberté et indépendance, gages de la paix et de la prospérité de l'Etat serbe.

c). *Les limites des prétentions serbes au sud*, suivant la *ligne verte de la Carte* vont des montagnes de Despote à la mer Egée, puis passant par Pravista et suivant le littoral du golfe d'Orfano, traversant le lac de Bechik et la

1) Outre ce que nous en avons dit (v. p. p. 23—25, 27, 36—50 etc.) nous invoquons encore à l'appui de notre thèse la constatation d'un jeune erudit de l'Université de Belgrade, M. le Dr. Alexandre Belitch. Dans son travail intitulé: *Les dialectes de l'est et de l'ouest de la Serbie*, publié tout récemment (Srpski Kognjevni Glasnik, N° 4, du 16 juin 1903), il confirme „l'identité des principaux traits linguistiques des dialectes de l'est de la Vieille Serbie, du nord de la Macédoine et de l'ouest de la Bulgarie jusqu'à l'Isker, avec les traits des dialectes de l'est et du sud (du royaume) de la Serbie“ (p. 276) M. Belitch comprend sous la Serbie (royaume actuel) de l'est et du sud, le territoire situé à l'est de la ligne Zaietchar, Kgnagévats, Niche, Prokouplié. Cela prouve incontestablement l'extension de l'élément serbe jusqu'à l'Isker etc. car un peuple ne parle que sa langue nationale et cependant „tous les traits phonétiques de ce dialecte s'accordent avec les traits des dialectes fondamentaux de la langue serbe dans le présent et dans le passé“ (p. 277).

2) Cependant la rive gauche du Drim est pleine de Serbes, surtout entre Debra et Strouga, dans la contrée dite „Drimkol“ où il y a des écoles serbes datant de plus d'un demi — siècle.

presqu'île de Chalcidique, embrassant le promontoire de Hassandra, puis suivant le littoral elles aboutissent à l'embouchure de la Bistritsa; de là elle est formée par la ligne de partage des eaux jusqu'à Metsova, ensuite par le lac de Castoria, Goritsa, le lac d'Ochrida et enfin par le Drim ou sa rive gauche (cf. p. 74).

Telles sont les limites méridionales de la Serbie ou les prétentions serbes. Les Bulgares pourraient descendre par la Mesta, en s'avancant à l'est; et les Grecs remonter jusqu'à la Bistritsa dans le golfe de Salonique, ainsi que jusqu'à la Bistritsa d'Épire et même plus au nord.¹⁾ De cette façon, la Serbie ayant des issues sur la mer Egée et sur l'Adriatique, verrait son indépendance assurée; les Grecs et les Bulgares abandonnant le fruit de leur propagande dans les pays serbes et contre la nationalité serbe, effaceraient tout souvenir d'une politique louche et accompagnée de terreur. Ce serait la meilleure garantie de leur bel avenir commun. *La Serbie, dans les frontières que nous avons tracées, sera sûre de son existence; la Serbie forte, en même temps que la Grèce et la Bulgarie, assureront la paix et réciproquement leur indépendance unique gage d'amitié entre elles et de liberté pour la péninsule.*²⁾

Qu'on nous permette à la fin de cette Étude d'émettre encore un vœu.

Il y a cent ans que Kara-Georges s'est le premier soulevé contre les Turcs, le 19/31 janvier 1804. Avec une poignée d'héroïques frères d'armes il délivra promptement le pachalic de Belgrade et d'autres régions serbes au sud et à l'ouest de celui-ci. Forcé par les événements et croyant bien faire, il abandonna la lutte, et le 21 septembre 1813 passa en Autriche. Cependant, il n'abandonna pas la cause de son pays: n'oubliant ni la cour de Russie ni celle d'Autriche, pas plus que le Congrès de Vienne, il se tenait surtout en contact avec tous les patriotes révoltés de la péninsule. Jugeant le moment propice, il rentra en Serbie pour soulever toute la péninsule, car il avait été choisi par les hetairistes grecs et était à la tête de tous les conjurés secrets. Malheureusement, dès qu'il eut traversé le Danube, il fut tué près de Smédérévo dans la nuit du 12 au 13 juillet 1817, sur l'ordre de son ancien voïvode et ami Miloche, le fondateur de la dynastie des Obrénovitch.... La mort tragique de Kara-Georges fut un malheur pour la liberté de la péninsule, et surtout pour les Serbes....

Depuis, un siècle s'est écoulé. Le petit-fils de Kara-Georges, le roi Pierre I^{er} proclamé roi par les Serbes du royaume, vient de monter sur le trône de Né-magna. Que dire, que penser du nouveau roi?... Royal exilé il a toujours combattu héroïquement pour la liberté et toujours sous le drapeau tricolore: en 1870—71 pour la belle France, en 1875—76 en Bosnie pour la Serbie et avec les Serbes. Rappelons la devise des Kara-Georges, qui répond si bien aux sentiments des peuples balcaniques: *pour la croix sacrée et la liberté précieuse!*

À l'aube du XIX-e siècle Kara-Georges avec ses Serbes a courageusement le premier soulevé le voile qui recouvrait l'Orient rouge de sang, — à la honte de toute l'Europe civilisée! Nous voilà au XX-e siècle avec pleine espérance en

¹⁾ Nous avons déjà largement exposé les prétentions des Grecs et des Bulgares. À la suite de la guerre de 1885, les chauvins grecs abandonnent la Roumélie orientale, même la Thrace tout entière pour, se concentrer dans la fameuse Macédoine. Le très estimé M. D. Bikélas, à ce propos a fait une conférence au cercle Saint Simon, puis publié cette conférence à Paris à la fin de 1885, sous le titre: „Le rôle et les aspirations de la Grèce dans Question d'Orient. En dehors de cette Étude, nous avons eu déjà l'occasion de propager l'idée de l'entente des peuples balcaniques. Le distingué conférencier travaille au triomphe de la même idée. Il renonce au retablisement de l'Empire byzantin, il consent que les Turcs restent à Constantinople et en Thrace. Pour la Grèce il demande au nord la ligne frontière qui partirait de l'Adriatique près de Corfou pour aboutir à la mer Egée, — mais il ne cesse pas de réclamer la „Macédoine“ du moins la partie grecque de la „Macédoine“. Il combat, lui aussi, la Grande Bulgarie. „Heureusement,“ que dans ces derniers temps les Roumains „renoncent“ à la „Macédoine“, en la laissant aux Bulgares, en échange de Rouchtchouk et de Varna (v. Janesko, dans le vol. d'avril 1903, de la Monthly Review)!

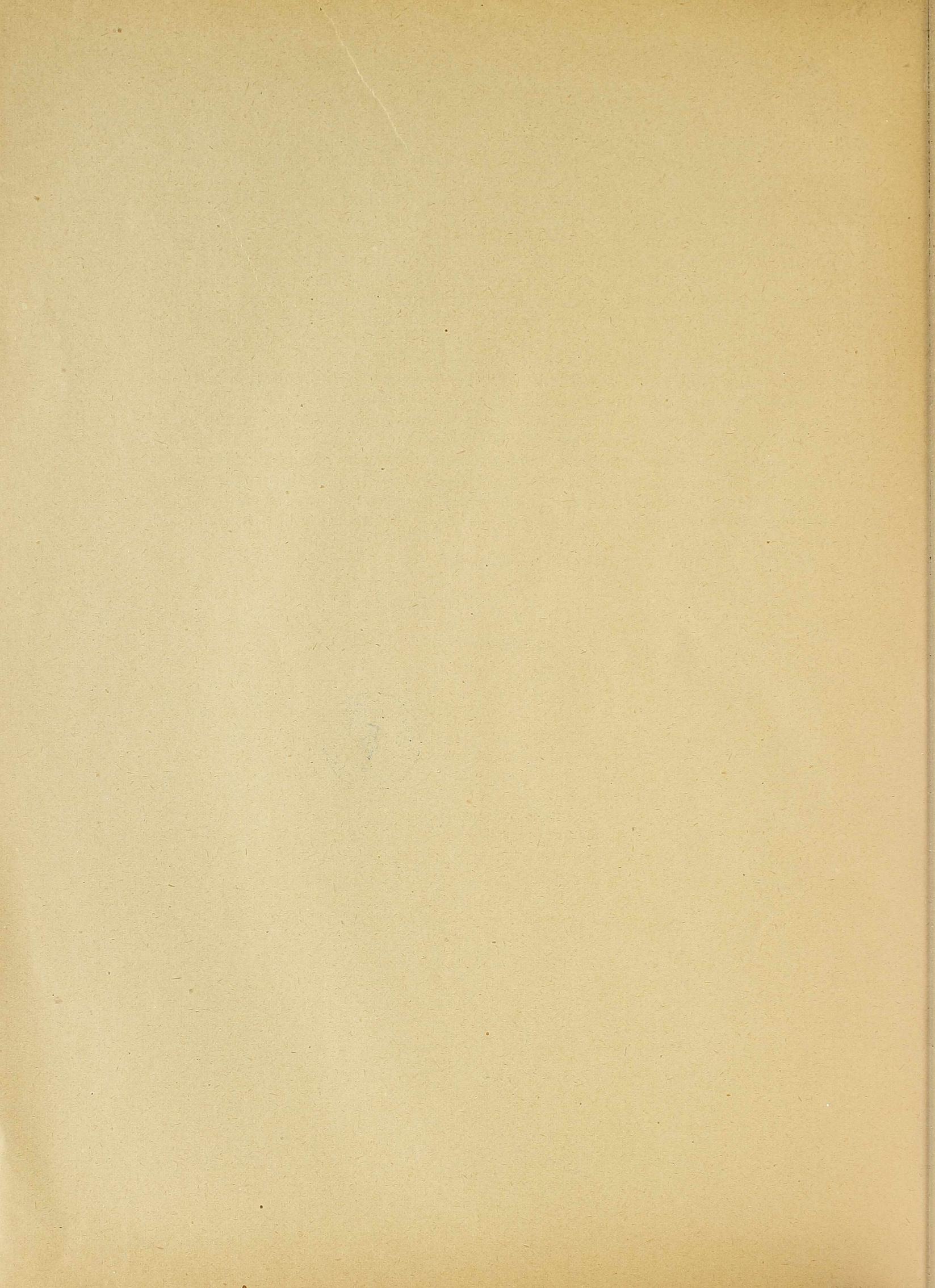
²⁾ Il y a heureusement des gens dans la péninsule qui sont depuis longtemps imbus de cette idée. C'est à eux de se trouver et rencontrer le plus tôt possible. À ce propos, nous saluons „la Poste du soir“ de Sofia, qui en commentant les événements de Belgrade du 29 mai 1903, s'est exprimée ainsi: „De tout notre cœur nous désirons la prompte pacification du royaume et le développement de ses forces afin que nous puissions, grâce aux leçons du passé, agir de toutes nos forces pour l'avenir, car nous sommes convaincus que notre sort est le même: si nous devons vivre, nous vivrons ensemble; l'un de nos États disparu, l'autre le suivra sûrement.“

notre temps, dans le petit-fils de Kara-Georges et en sa dynastie.... Mais tout n'est pas là. Des patriotiques et honnêtes enfants de la péninsule dépend la concorde et l'avenir des trois peuples. Qu'ils se souviennent de tant de sang versé par leurs aïeux! Que les Bulgares n'oublient jamais que les Serbes leur ont prêté assistance et favorisé leurs premiers efforts pour secouer le joug et qu'ils considéraient la cause bulgare comme leur propre cause! Que les Grecs n'oublient pas non plus: qu'il y a des Serbes qui sont tombés pour la Grèce (de même que pour la Bulgarie); que pendant des siècles les seules sentinelles balcaniques furent les klephtas grecs avec les haïdouks et ouskoks serbes; et, que dans les veines des Maïnotes et des Souliotes il y avait du sang serbe et que ces héros se sont couverts de gloire avec leurs émules serbes du Monténégro et de la Choumadia en combattant contre l'ennemi commun, pour la patrie et la liberté! Que tous enfin se souviennent à jamais de tant de victimes tombés pour la postérité! Qu'on pense toujours à Kara-Georges; toujours à Riga de Pheréos, ce clairon de l'indépendance balcanique et de la liberté de tous les chrétiens de la Turquie, qui fut tué au Kalé-megdan à Belgrade, à la fin de mai 1793.... Puisse la postérité de ces vaillants trouver dans leur souvenir un surcroit de force pour les luttes prochaines et des lumières pour leur conduite demain!

Des hommes les plus éclairés de la péninsule dépend: que le XX-e siècle soit celui des Serbes, des Bulgares et des Grecs, — le siècle de la délivrance de la péninsule balcanique!

C'est à eux que nous dédions ce travail.



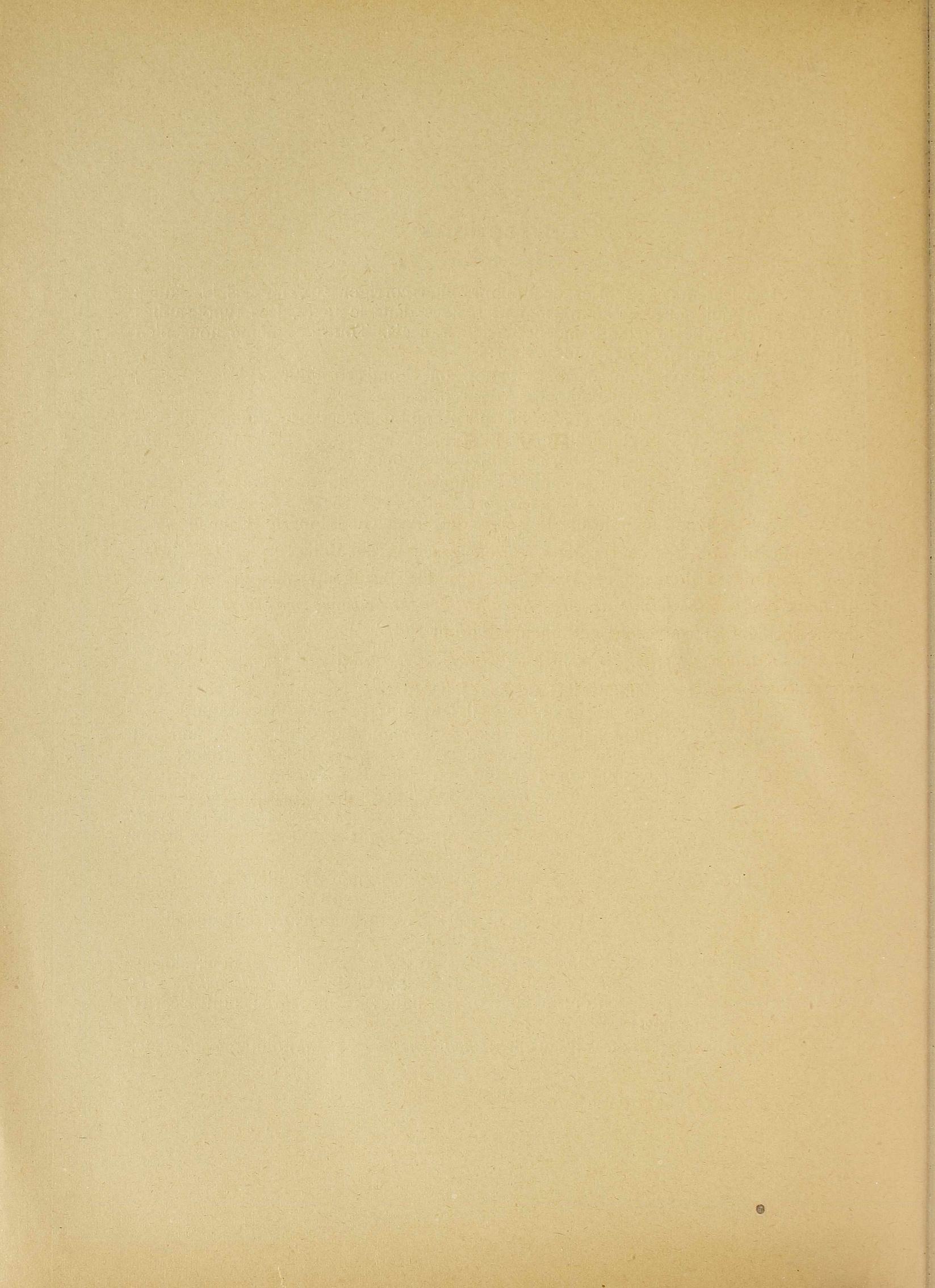


Corrections

Les lecteurs sont priés de vouloir bien corriger eux-mêmes les fautes d'impression qui sont malheureusement restées dans le texte. Les typographes qui y ont travaillé ne comprenaient pas le français. Tout de même nous n'en mentionnerons que quelques unes. Ainsi :

- Page 3 (à l'avant dernière ligne), on a omis d'ajouter: N-r 13.833), — ce qui complète la parenthèse.
- Page 5 (18-e ligne): on y lit que l'embouchure de la Culpa est près d'Essek, tandis qu'elle est près de *Sissak* (près d'Essek, ou Ossek en serbe, se trouve l'embouchure de la Drave);
- Page 19 (4-e ligne): le chiffre indiqué de „9 millions“ doit s'entendre dans le sens qu'il comprend tous les Serbes, aussi bien ceux de la péninsule que ceux de l'Autriche-Hongrie (et même ceux de la Vénétie d'Italie, où, à peu près oubliés, il y a environ 100.000 Serbes, datant depuis le X-e siècle, qui suivent le rite catholique, mais dans les offices ils se servent de la langue serbe);
- Page 51 (28-e ligne) il faut lire: *l'auteur y a*“ etc. à la place de „Il y a“ etc.; à la 29-e ligne de la même page, il faut lire: „*son ouvrage est de*“ etc. à la place de „et il est de“ etc.
- Page 59 (10-e ligne) il faut lire: sur tout *le* territoire etc.; à la 38-e ligne de la même page il faut lire: près *de* l'Adriatique;
- Page 60 (3-e ligne) il faut lire: et d'où qu'elle vint“, — et non „et d'on“; à la 15-e ligne de la même page, il faut rectifier: que *le dom* (ou dome) se dit en serbe aussi *koutcha* (et non: koutia = boîte); à la 19-e et 20-e lignes il faut lire: *selo* et non celo. A la même page lisez: *anthropomorphistè* (28-e ligne); *Radgost* et non Dadgost (29-e ligne); *zmaï* et non Zmâi (30-e ligne); *gènent* et non gèment (53-e ligne);
- Page 61 (14-e ligne) il faut lire: *continuent* et non conlinient. A la même page (20-e ligne) il faut ouvrir la parenthèse avant: v. p. 24); lisez: *deux* tribus etc. et non: *daux* tribus etc. (41-e ligne); lisez: *Grecs* et non grecs (49-e ligne);
- Page 62 (11-e et 12-e lignes) il faut lire: *s'occupaient*, — et non: *s'occupaient*; à la même page (39-e ligne) il faut: *d'alentour*, — et non d'alentor; à la dernière ligne: le mot grec doit s'écrire *ῥύγχος*;
- Page 63 (30-e ligne), il faut lire: *montagnes*, — et non nomtagnes etc. etc.





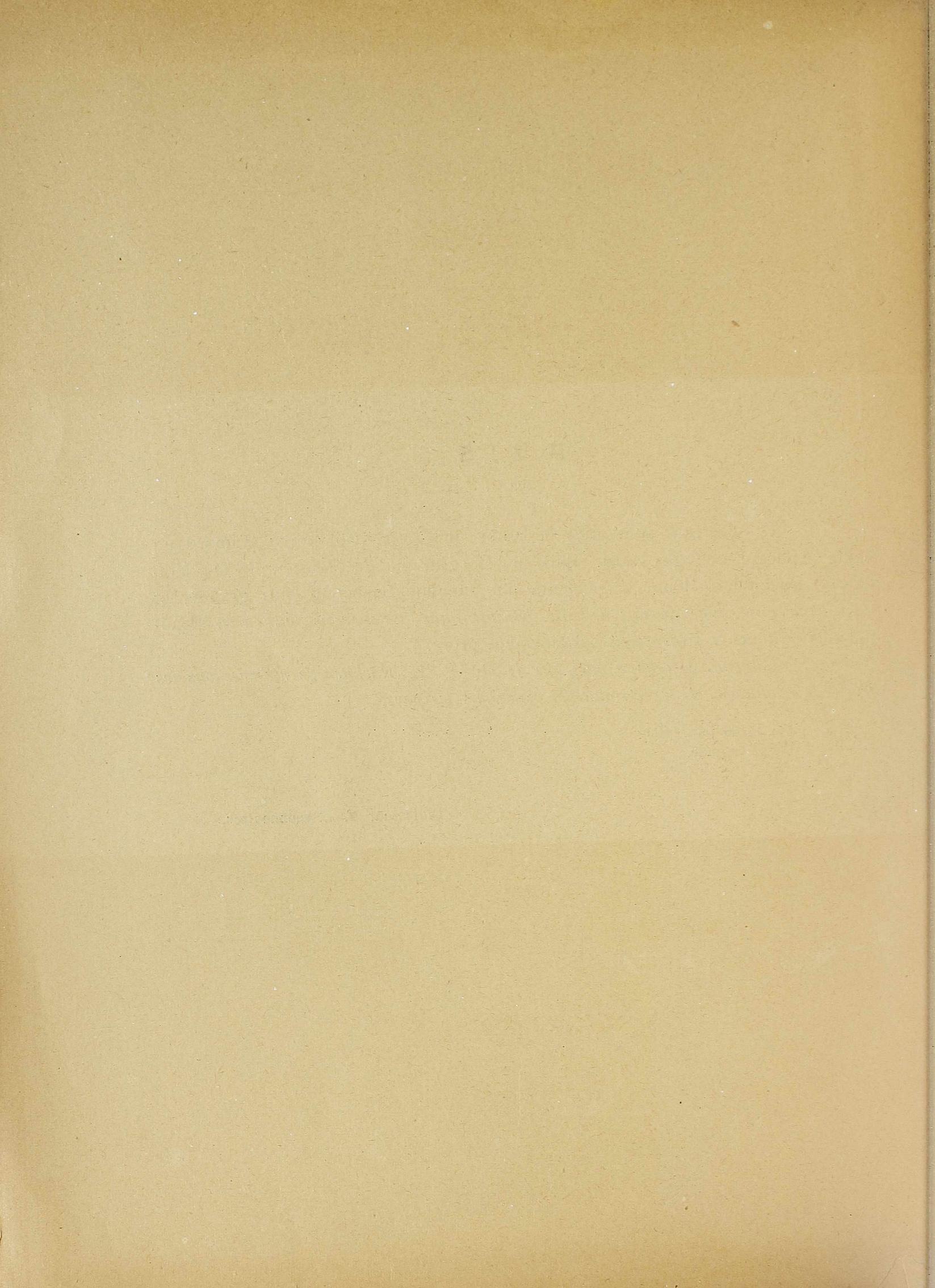
A V I S

Les lecteurs sont priés de noter que l'on avait prévu d'abord un Texte explicatif, etc. très court. Mais le zèle gracieux de Monsieur le D-r Voïslav V. Rachitch a donné à ce Texte une étendue beaucoup plus grande, et *c'est toute une Étude spéciale de M-r Rachitch qui accompagne ma carte*. Beaucoup de lecteurs y trouveront certainement profit.

L'auteur de cette Étude, M-r le D-r V. V. Rachitch se réserve tous les droits de traduction et de reproduction pour tous les pays.

le 15/28 juin 1903
Belgrade.

Professeur **M. J. Andonovitch.**



Carte ethnographique serbe avec les limites
méridionales

DE LA VIEILLE SERBIE

ET CELLES

DE LA SERBIE DU TSAR DOUCHAN

Ancienne édition des étudiants de l' Université de Belgrade
revue et corrigée

par

Milan J. Andonovitch

Professeur de l' Université

Accompagnée d' un texte explicatif concernant la Question de la
Péninsule Balcanique et spécialement

LA QUESTION ET LES PRÉTENTIONS DES SERBES

BELGRADE

Libraire de la cour Mita Staitch

1903

UNIVERZITET U BEOGRADU
GRAĐEVINSKI FAKULTET



B I X E
1017



000029801

COBISS



Прегледао и допунио професор Милан Ј. Андоновић